

Disparus

Jeanne de Sobol

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

DISPARUS

PAR JACQUES LERMONT

Manon était triste. Cela lui arrivait souvent depuis quelque temps, mais Manon était inactive. Et cela, c'était chose extraordinaire pour qui connaissait Manon.

Voir Manon inoccupée, depuis le grand matin jusqu'à la dernière minute de sa journée bien remplie, alors que chacun était couché dans la vieille maison familiale ; voir au repos ses doigts fuselés, quand ses petits pieds toujours au service d'autrui ne la portaient pas, semblait-il, partout à la fois, cela, en effet, n'était pas naturel.

Manon était l'âme du manoir de Penhoël, le soleil de la sombre demeure aux murs délabrés, dont d'antiques lierres, montant haut, atténuaient seuls, par endroits, l'aspect mélancolique ; la jeune fille était la vie de tous les habitants du château. Demandez plutôt à grand-père, ou à Jeannie, la fidèle servante, ou à Charlik, le domestique octogénaire, vieilli au service de la famille du Valjacquelein. Demandez encore à Yvonnaïk, l'enfant de la châtelaine de Penhoël, qui n'était plus…

Quels que fussent les âges, les caractères, les personnes, il n'y avait qu'une voix au château sur le compte de Manon :

« Que ferions-nous sans notre Manon !… »

Car elle était leur Manon à tous ! La Manon du bon Charlik comme celle d'Yvonnaïk ou du vénérable baron M. de Valjacquelein. Elle absente, ils n'eussent pu vivre, pensaient-ils.

Qui donc eût fait la lecture à grand'père, lorsque ses yeux fatigués ne parvenaient plus, malgré leurs lunettes, à distinguer les lettres de ces in-folios sur lesquels, affirmait Jeannik, M. le baron se perdait la vue de toute éternité !

Qui eût appris, patiemment, à Yvonnaïk tout ce qu'il savait ? Qui eût donné « du cœur à l'ouvrage » au vieux Charlik et fait les trois quarts de la besogne de Jeannie, si bien, disait celle-ci, que c'était une joie de travailler pour la bonne demoiselle du château.

Et qui, dans ce village perdu au fond de la Bretagne, eût porté des secours aux pauvres, des remèdes aux malades, des consolations aux affligés, si M Manon de Valjacquelein n'eût été là ?

Qui donc, surtout, eût été pour son père, le chevalier Adhémar de Valjacquelein, ce qu'elle était, elle, Manon, depuis la mort de sa mère…

Il y avait douze ans que la mère de Manon n'était plus ; douze ans que ses beaux yeux s'étaient fermés pour toujours et que sa voix d'ange attristée de se sentir destinée à mourir jeune s'était tue. Douze ans que la grande chambre qu'elle habitait restait vide, et que son fauteuil, où si longtemps elle avait souffert, était vide auprès de sa table à écrire, son livre encore ouvert à la même page, ces choses gardées à leur place d'autrefois par la main pieuse de Manon. La jeune femme s'était envolée, laissant en souvenir d'elle un tout petit Yvon au berceau. À son lit de mort, elle avait attiré dans ses bras Manon, qui n'avait pas beaucoup plus de dix ans, et, lui montrant les êtres qui lui étaient chers, le

père et l'enfant, ainsi que la tête blanche du vieillard, elle avait murmuré :

« Remplace-moi, Manon. »

Manon, subitement grandie, avait refoulé ses larmes, maîtrisé sa douleur :

« Mère, s'était-elle écriée, je te promets !… »

Et la mère s'en était allée, tranquille, connaissant sa Manon, si jeune qu'elle fût.

On avait vu alors Manon, très calme en apparence, très mince sous ses habits de deuil, très pâle sous ses longs voiles noirs, mais résolue, énergique et tendre à la fois, affirmer ses droits quand on lui objectait sa jeunesse :

« Maman l'a dit. »

Que pouvait-on répondre à cela !

Le berceau d'Yvonnaïk avait été, par elle, transporté dans sa propre chambre, et cette maman suppléante de dix ans s'était révélée sur-le-champ parfaite. Elle-même avait élevé le petit Yves, nourri au biberon, avait veillé sur lui à tout instant, écartant avec un soin jaloux toute main mercenaire, mais toujours à la hauteur de sa tâche, à force de volonté et d'amour.

La servante affectée spécialement au petit Yves n'était là que pour la forme. Manon s'occupait de tout, cousait elle-même les vêtements mignons et semblait devenue mère à l'âge où elle aurait tant eu besoin d'une mère. Sous son œil vigilant, le petit Yves, qu'elle appelait tendrement tantôt Yvonnaïk, tantôt Yvon, tantôt Yvonnet, suivant les habitudes familières bretonnes, pous-

sait comme un champignon, n'aimant personne au monde autant que sa Manon, sa « Grande Manon » ainsi qu'il la nommait sans cesse.

La jeune fille n'avait jamais voulu que le nom de Maman fût donné à une autre qu'à celle qui dormait tout près d'eux, et à qui, chaque jour, on portait des fleurs et des pensées d'amour, mais Yvonnaïk, le petit orphelin, n'obéissait pas toujours. Il disait parfois : « Maman Manon ». Sa Grande Manon lui tenait lieu de tout. N'avait-il pas, d'ailleurs, à ses ordres la maisonnée tout entière ? Pour son petit-fils, le vieux baron abandonnait ses livres, Charlik ses plates-bandes, Jeannie sa cuisine.

Aussi, Yvonnaïk se déclarait hautement heureux comme un roi.

Il était même plus heureux qu'un vrai roi sur le trône, car à cette époque les rois commençaient à trembler et à ne plus sentir leur trône très solide ; mais, dans ce petit coin de la Bretagne, où le château de Penhoël était comme perdu au fond d'une baie, tantôt sablonneuse et tantôt bleue ou verte ou grise, ou noire, selon que la marée était haute ou basse et le ciel clair ou sombre, nul ne songeait beaucoup aux événements qui, en ces temps terribles, bouleversaient la France. Et M. le chevalier (le père de Manon), brisé par la douleur que lui avait causée la perte de sa femme, vivait solitaire et farouche, partageant son temps entre des lectures et des chasses effrénées, dans lesquelles il usait son activité et son chagrin. Il ne s'occupait pas de politique.

On était pourtant en 1790, aux jours troublés. Mais les gazettes ne parvenaient point dans ce petit pays, et M. le chevalier n'avait conscience des ans écoulés qu'en voyant grandir Yvon-

naïk. Son principal bonheur était Manon ; le petit Yves, vivant portrait de sa mère, était pour lui à la fois une joie et une souffrance infinies. Assis en face de son vieux père, il ne parlait pas plus que lui ; les deux gentilshommes, chacun le nez dans un gros bouquin, s'absorbaient des heures. Alors, Manon seule avait le droit de pénétrer dans la grande salle, de rappeler les deux hommes au sentiment de l'existence. Et encore, bien souvent ne se sentait-elle pas le courage de les déranger pour des choses aussi infimes que des repas, ou des leçons. Comme beaucoup de femmes d'alors, Manon, très studieuse, était déjà instruite ; elle avait beaucoup lu et, grâce à ces deux pères, comprenait même les antiques livres poudreux à reliure basanée, dont les pages étaient écrites en latin. Ces leçons constituaient pourtant une salutaire distraction pour M. le chevalier. (Ainsi appelait-on le père de Manon, afin de le distinguer du vieux baron de Valjacquelein.)

Manon se trouva donc capable de donner à son cher Yvonnaïk l'instruction que devait recevoir un gentilhomme ; du moins, elle s'en flattait.

Quant aux chasses auxquelles se livrait de temps à autre M. le chevalier, elles présentaient le double avantage de lui faire prendre de l'exercice et d'approvisionner le garde-manger du château. On n'était pas extrêmement riche à Penhoël ; on y vivait très simplement. Les terres de ces messieurs de Valjacquelein étaient affermées à de pauvres gens, se plaignant toujours et ne payant guère leurs fermages. Ils se contentaient d'apporter quelques redevances en nature : sacs de blé, quartiers de porc, poissons ou légumes. Le vieux Charlik et la fidèle Jeannie faisaient en sorte que cela suffît. Ces messieurs n'en avaient pas souci, enfermés qu'ils étaient en eux-mêmes. D'ailleurs, à cette

époque, on était moins habitué au luxe que maintenant, et les gentilshommes vivant à l'écart, sans voisins, ne se ruinaient point en frais de représentation.

Cependant, M. le chevalier aimait à voir sa fille en toilette, et, si simples que fussent ses robes, elles laissaient généralement à découvert ses bras blancs et son cou mince et élevé. Ses cheveux étaient aussi savamment disposés dans leur arrangement de boucles frisées. Rien n'était plus joli que la grande Manon dans ses toilettes toujours blanches, avec sa tête blonde et ses yeux sombres, pleins d'énergie.

Messieurs de Valjacquelein avaient gardé de leur ancien luxe l'habitude de soigner leur mise. Ils avaient même porté longtemps la perruque poudrée, selon la mode du temps, gilet de couleur, culotte collante, longs bas de soie et escarpins vernis. Ils se parfumaient d'une certaine poudre à la maréchale, et tous deux prisaient du tabac d'Espagne, ainsi que pouvaient le faire deux gentilshommes de leur rang, pour se distraire. La perruque, pourtant, avait disparu.

Yvonnaïk, quant à lui, ne faisait point toilette pour jouer sur la grève avec les gamins de Penhoël et pêcher des crabes ou des crevettes parmi les rochers ; mais sa sœur exigeait de lui une tenue convenable dès qu'il rentrait au château, et il était vraiment joli avec sa collerette blanche et son habit de velours ouvert sur son long pantalon collant.

Ainsi vêtus, en cérémonie, la famille de Valjacquelein prenait ses repas sur une table de chêne sculpté, sans nappe. Et quels repas ! Souvent, sauf les jours de gibier et de poisson, de simples galettes de blé noir avec du lait caillé, comme leurs vassaux.

Ces messieurs avaient bien autre chose en tête que la bonne chère. Ce régime frugal n'empêchait pas Yvonnaïk de pousser, robuste et droit, sous son apparence frêle, et Grande Manon, qui jamais n'avait eu un jour de maladie, d'être une jeune fille élancée et belle comme les lis du jardin.

Mais Manon restait foncièrement triste. Elle avait autrefois promis à sa mère de faire gaiement son devoir, de ne pas assombrir les peines inévitables de la vie par une mélancolie non certes sans douceur pour qui s'y laisse aller, plus dangereuse encore pourtant. Les jeunes filles sont déjà assez enclines à ces langoureuses tristesses dans lesquelles se perd leur énergie. Manon avait trop de charges, son cœur et son esprit trop d'occupations pour s'abandonner à des rêveries ou à des langueurs. Le rôle de très jeune mère qu'elle avait assumé vis-à-vis d'Yves provoquait forcément des éclats de gaieté, des rires de fillette. Lorsqu'elle jouait avec son enfant, comme si elle fût redevenue bébé, les souvenirs douloureux, toujours vivants en sa mémoire, faisaient trêve, et ainsi ils ne l'empêchaient point de se montrer d'ordinaire « la joie de la maison ».

Si, ce jour-là, elle était visiblement préoccupée et oisive, c'était pour deux raisons. Son père, le chevalier de Valjacquelein, avait annoncé le matin même qu'il venait de prendre un parti à l'égard d'Yves. Le garçon devenait trop grand pour continuer à s'amuser toute la journée (ou peu s'en fallait) et lui, le chevalier, ne pouvait se charger de faire l'éducation de son fils, car les nouvelles qu'on recevait de Paris, de plus en plus mauvaises, l'obligeraient sous peu à quitter Penhoël pour aller offrir ses services au Roy. Il faudrait mettre le garçon en pension, dans un endroit où on lui

montrerait à tenir une épée en même temps qu'à expliquer Homère et Virgile.

Son père s'éloigner ! Les quitter ! Elle n'imaginait pas cela. Elle n'y croyait pas encore. Mais, en ce qui concernait Yvon, la pauvre Manon ne connaissait pas le grec, et elle ne faisait pas d'armes. Elle avait baissé la tête sans oser répliquer.

« Aussi bien, avait ajouté le chevalier, il est temps qu'Yves sorte des mains des femmes. »

Ce mot dit sans mauvaise intention. C'étaient les idées du temps, et le chevalier, brusquement réveillé de cette torpeur dans laquelle il s'était laissé vivre depuis la mort de sa femme, s'était tout d'un coup aperçu qu'Yvonnaïk se faisait grand garçon.

Une pareille déclaration, une semblable menace ne faisaient pas du tout le compte de maître Yvonnaïk. Il ne comprenait pas la vie ailleurs qu'à Penhoël, passée à courir les grèves avec les enfants du pays, comme jadis Du Guesclin, et en recevant de sa sœur, Grande Manon, un peu d'instruction et beaucoup de baisers, dans ses heures de loisirs, les seules qui comptaient pour lui, Yves, étant celles du jeu.

Yvonnaïk s'insurgea, au grand étonnement de chacun dans le château.

« Quitter Penhoël, jamais !. » avait-il déclaré, plus rouge qu'un coq.

Et, hardi, il soutenait le regard de son père.

Le chevalier s'était emporté, et, d'un revers de main, avait rappelé à l'ordre ce cadet.

Yvon, furieux, s'était enfui sans dire où il allait.

Manon, très peinée, s'était longuement demandé si elle avait failli à sa tâche, si l'enfant n'avait pas été trop gâté, si sa bonté n'avait pas dégénéré en faiblesse. Elle s'en alla en pèlerinage, dans la chambre de sa mère, parlant à l'absente comme si elle eût été là, lui demandant de l'inspirer. N'y aurait-il pas moyen de changer la détermination de son père ? ou, dans l'intérêt même de l'enfant, fallait-il se résigner ?

Elle sortit de là plus calme, songeant toute navrée à ce départ des deux êtres qu'elle chérissait, aux périls qui menaçaient le chevalier, et qu'elle se représentait d'autant plus terrifiants qu'ils lui étaient inconnus, mais résolue, puisque le bien d'Yves l'exigeait, à sermonner, à raisonner l'enfant, et à lui faire accepter de bonne grâce l'arrêt paternel. Quant à elle, le cœur déchiré, elle avait un dernier devoir à remplir : soigner le vieux grand-père et adoucir sa solitude. Il n'était pas question de résister à la volonté de son père.

Mais quand Manon se mit à la recherche d'Yvonnaïk, elle ne le trouva nulle part. Qu'il ne fût pas au château, cela n'avait rien de bien étonnant : il avait dû s'en aller courir avec ses camarades, les enfants des pêcheurs, et l'heure du dîner le verrait revenir. Cependant, l'heure du dîner passa sans qu'Yves eût reparu. Son père se fâcha sérieusement, et, sérieusement, la pauvre Manon s'inquiéta.

Àson tour, la jeune fille sortit et s'enquit dans le village.

Personne n'avait vu Yves.

Les enfants, interrogés, répondirent que, ce jour-là, il n'était pas venu les prendre au lieu du rendez-vous fixé la veille. Et c'était d'autant plus étonnant qu'il avait parlé de faire cet après-midi une grande partie. On devait se battre avec les Anglais, la moitié des enfants figurant l'ennemi et l'autre les Français. Mais les enfants avaient attendu en vain leur chef accoutumé, et ils avaient cru qu'Yvonnaïk avait été retenu au château.

Qu'était-il devenu ?

Manon, très pâle, regarda la baie. La mer était haute. Si par malheur Yvonnaïk s'était attardé dans les rochers ? Si…

Même vis-à-vis d'elle-même, la grande sœur se refusait à achever sa pensée. Elle revint au château. Tout le monde était en émoi. De la tour du château, le chevalier, à l'aide d'une longue-vue, interrogeait l'horizon. Manon eut, un instant, l'espoir, qu'il avait découvert quelque chose.

« Eh bien ? fit-elle haletante.

— Rien, fit le chevalier d'une voix sourde.

— Il n'y a pas de barque en mer ? demanda Manon, dans l'espoir qu'Yves aurait été emmené par quelque pêcheur.

— Pas une voile. Pas un bateau », dit son père.

Manon se laissa tomber sur le banc de pierre qui courait le long du parapet.

Rien !… Si Yvonnaïk ne rentrait jamais !…

Le temps s'était couvert tout à coup. Des nuages d'un noir d'encre voilaient le ciel. Aucun pêcheur ne se fût avisé de sortir

par ce temps. Tous étaient au village, on l'avait dit déjà à Manon, mais elle se refusait à y croire. Yves avait l'habitude de cette côte. Il en connaissait les moindres recoins. M. de Valjacquelein essaya de rassurer sa fille :

« Il n'est pas possible (il dut s'arrêter pour affermir sa voix) qu'Yves… qu'il y ait quelque malheur…

— Hélas ! mon père. Il y a tant d'accidents à redouter… Yvonnaïk est obéissant. Il ne se met jamais en retard. Il sait trop combien je m'inquiète à l'attendre… Personne ne l'a vu là-bas, de toute la journée !

— Où peut-il être ? »

Le chevalier, très anxieux, monta à cheval et interrogea tout le monde dans la campagne, aux environs de Penhoël, et, sous ses ordres, des hommes munis de lanternes parcoururent le pays. Toute la nuit, une épouvantable tempête fit rage. Aucun bateau ne pouvait tenir la mer. Si le pauvre petit Yves avait eu la malencontreuse idée de s'aventurer dans quelque creux de rocher et de s'y laisser surprendre par la marée montante, certainement, c'en était fait de lui !…

La nuit fut affreuse pour tout le monde, au château ! Manon crut qu'elle allait devenir folle, mais, se maîtrisant, elle dirigeait elle-même les recherches. Elle fit élever sur la grève un immense bûcher dont la lueur rouge pouvait servir de phare à l'enfant, et elle ne quitta pas le rivage.

La nuit tout entière s'écoula.

La tempête se calma peu à peu, les chercheurs revinrent, découragés, déçus, dans le matin gris et funèbre :

Yvonnaïk n'avait pas reparu.

II

Yvonnaïk, désespéré de la décision subite de son père, et sentant bouillonner en lui son sang sous le coup de l'injure reçue, sans réfléchir qu'il l'avait provoquée par ses paroles trop vives, Yvonnaïk était parti de la maison paternelle comme un fou, non avec une intention arrêtée de fuir, mais uniquement pour se cacher loin de tous les yeux et pleurer à son aise. Le garçon était fier et se vantait que jamais personne ne l'eût vu pleurer depuis sa plus tendre enfance. Ainsi l'avait élevé Manon, pas du tout en petite fille timide et faible. Quitter Manon, grande Manon, sa sœur, sa mère, à la fois, non, il ne le pourrait jamais. Et cependant, il faudrait se résigner si son père l'exigeait. Yves serrait les poings. Les larmes voulaient venir dans ses yeux, mais il avait résolu de ne leur donner libre cours que lorsqu'il serait dans certain endroit connu de lui seul. Les gamins de Penhoël, ses camarades de jeu, ignoraient même l'existence de cet endroit.

C'était, au sommet des rochers qui bordaient la côte, de l'autre côté de la petite baie, sur le bord de la falaise, une grotte dont Yvonnaïk avait fait la découverte par hasard, peu auparavant.

Comment il l'avait trouvée ? À cause d'une superbe touffe de roseaux qu'on apercevait, en passant, du sentier zigzaguant au faîte de la falaise presque à pic, et dominant la mer. Là, le bord de la falaise était comme entamé, il semblait qu'il en fut tombé un morceau dans la baie ; et cette cavité de la roche formait une niche verdoyante du fond de laquelle surgissait une véritable

moisson de panaches bruns dont grande Manon était très friande pour ses jardinières… Yves n'avait pas eu de peine à descendre le sentier qui menait de là, par un petit embranchement, à une source d'eau très fraîche, filtrant de la roche, où les cultivateurs, l'été, venaient volontiers se rafraîchir. Yves, descendu là, avait coupé une magnifique gerbe de ches à l'intention de sa sœur. Et, le soleil étant très ardent, la mer belle, comme il y avait, à gauche, une sorte de petite pelouse naturelle, rendue toute verte par le voisinage de l'eau, fraîche et tentante, Yves s'y était étendu au soleil. Les rayons le gênaient ; il songea à se mettre à l'abri sous une épaisse couverture de ronces dont la chevelure tombait du sommet du roc. Il souleva donc cette chevelure et aperçut quelque chose qui aurait grandement effrayé un petit Parisien de nos jours, mais qui excita sa convoitise et éveilla ses instincts de petit chasseur en herbe, fils du chevalier de Valjacquelein : c'était un serpent ! mais un serpent qu'il savait inoffensif : la plus petite espèce de couleuvre. Une bête jolie, qu'on peut apprivoiser facilement, qui tend bientôt la tête pour qu'on la caresse, avec qui on cherche des mouches, des colimaçons qu'elle vient manger dans la main. C'était un orvet. Le reptile dormait la tête appuyée sur une pierre ; Yves chercha tout doucement dans sa poche un bout de ficelle (il en avait toujours) et fit un nœud coulant, très vite, puis, traîtreusement, il allongea le bras dans l'intention de passer le nœud autour de l'endormie, qui se serait réveillée captive. Mais les couleuvres ont l'ouïe fine. Celle-ci ouvrit les yeux et se déplaça aussitôt. Puis, elle commença à glisser avec lenteur le petit tire-bouchon de son corps, filant entre les mousses et les cailloux du côté de la paroi du rocher. On pense si Yvonnaïk renonça à la poursuite ! À plat ventre, sur les genoux, il suivit la bête. Empêtré dans la chevelure de ronces, il la manqua plusieurs

fois, sa main s'abattant au moment où la fugitive disparaissait. Il avançait toujours. Il arriva vers une cavité en retrait tout à fait cachée derrière une forêt de plantes grimpantes et de vieilles ronces sèches. Par là, mademoiselle la couleuvre disparut. Yves ne se tint pas pour battu. Cette ouverture n'était pas trop étroite, même pour le passage d'un corps moins fluet que celui du jeune garçon : il s'y laissa glisser, curieux d'ailleurs de voir jusqu'où allait ce couloir. Hélas ! les serpents ont toujours ce rôle de tentateur, ils nous mènent au malheur par des chemins étroits… Celui-ci ne faillit point à la tradition, comme on verra.

Au grand étonnement d'Yves, le couloir allait s'élargissant, de plus en plus sombre. L'orvet avait disparu dans une mince fissure, mais ce n'était plus lui qui intéressait notre explorateur. Il s'était accroupi et avançait à croupetons sous la voûte creusée, lorsque apparut le rebord d'un véritable trou. Yves était prudent : il se demanda si, dans ce trou, il n'y avait pas tout simplement de l'eau. Il pencha la tête, tendit le bras et ne rencontra que le vide. Voulant se rendre compte, il ressortit, coupa, avec son couteau, un long brin de ronce et le fit pendre par le gros bout dans l'orifice. Quand il retira sa sonde, elle n'était point mouillée ; et, de plus, il avait senti un fond de pierres. Dans ces conditions, Yvon se dit qu'il n'y avait probablement pas de danger à s'y introduire en y laissant pendre ses jambes. Ce qu'il fit, tout en se retenant par les mains à la margelle de cette espèce de puits sans eau. Son pied avait rencontré une pierre assez large qui ressemblait réellement à une marche. Yvon était reste là quelque temps sans bouger pour s'habituer à la demi-obscurité, et, en se penchant, il avait aperçu une deuxième pierre formant également marche, et un terrain ferme, qui n'était pas à une très grande profondeur,

où, évidemment, il pouvait parvenir en plaçant son pied sur le deuxième point d'appui.

C'est ainsi qu'il pénétra dans cette caverne. Comme elle était obscure et qu'en portant les mains devant lui il n'avait senti que du vide, il n'avait pas osé pousser plus loin sa reconnaissance des lieux, mais, une heure après, il était de retour avec une chandelle et un briquet (il n'était pas question d'allumettes à cette époque-là), et il constatait avec enthousiasme l'importance de sa découverte.

La grotte formait une grande chambre de plusieurs mètres. Elle était creusée dans la roche et donnait sur d'autres petits cabinets naturels, par des fissures plus ou moins étroites.

Quelle admirable retraite de mystère, quelle délicieuse cachette, abri les jours de pluie, maison de Robinson, entrepôt d'ustensiles de pêche, etc. !

Toutefois, comme l'heure du dîner approchait, Yvonnet s'en était retourné au château et n'avait eu garde de parler de son nouveau domaine à qui que ce fût. Mais, le lendemain, il était revenu dans sa grotte et y avait transporté les premiers objets qu'il jugeait les plus indispensables : d'abord une couche de varech épaisse : un lit ; des provisions de bouche, une bouteille de coco, des gâteaux et des pommes. On ne savait pas ce qui pouvait arriver. S'il avait à faire la guerre aux Anglais, par exemple, cela pouvait servir de redoute, de casemate, de fort… si toutefois il se décidait à révéler son secret aux jeunes gamins de Penhoël, ses vassaux, dont il était le chef incontesté, mais qu'il ne daignait point mettre au courant des intentions et des plans de leur général. Il

n'avait pas envie de le leur dire quant à présent. Plus tard, quand il en aurait assez du robinsonage, peut-être.

Dans de tout autres dispositions d'esprit que pour jouer au Robinson, Yvonnet se mit en route, comme nous venons de voir, avec l'intention de pleurer tout son saoul dans sa grotte. Ce n'était certes pas pour cela qu'il l'avait si bien installée ; mais sait-on jamais, dans la vie, ce qui vous attend ? Il était si joyeux le matin, en bourrant ses poches de provisions ! Mais elles y étaient encore, dans ses poches, les provisions qu'il avait emmagasinées. Et, comme elles le gênaient considérablement, il les en sortit, les jeta sur le sable fin de la grotte avec une colère enfantine. Puis il donna libre cours à ses larmes longtemps contenues. Et ce fut un véritable accès de désespoir, qui dura des heures et le laissa exténué, tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit sur la couche de varech qu'il avait préparée…

Combien de temps Yves dormit-il ? Nous ne le savons pas, et lui-même l'ignorait quand il s'éveilla. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à son réveil, dans l'ombre noire de la grotte, il eut quelque peine, d'abord, à se rappeler où il était. Se souvenant, il chercha à tâtons sa chandelle, prit le briquet dans sa poche et fit de la lumière. Il constata, en se préparant à remonter, qu'il avait coulé de l'eau par le couloir. Il ne se préoccupa point de ce détail, pressé qu'il était de rentrer à la maison.

Il ne savait pas l'heure, et le brave petit garçon pensait avec angoisse qu'on était peut-être inquiet de lui au manoir. Son chagrin s'était apaisé dans le sommeil, et aussi sa petite rancune contre son papa, qu'il aimait bien. Il ne songeait plus qu'à revenir au plus vite et à revoir ce terrible papa, si bon, et grand-père, et la grande Manon. Yves s'engagea dans le tunnel et s'éleva en posant

son pied sur la première marche. Et, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois pour sortir, il éteignit la chandelle, la mit dans sa poche et saisit à deux mains la seconde pierre formant marche, qui était assez élevée au-dessus de la première, afin de grimper vers l'orifice. Il se produisit alors un accident dont il ne mesura pas tout de suite la gravité. Probablement, l'orage exceptionnel de la nuit avait détrempé et descellé les deux fragments de roche servant de marches : elles cédèrent en même temps toutes deux sous son poids, et l'enfant dégringola dans l'intérieur de la grotte !

Yves se releva. Il n'avait aucun mal. Les deux pierres et lui ne s'étaient pas rencontrés dans la chute. Yvon ne s'émut pas outre mesure. Il avait l'habitude de courir les rochers, de se tenir aux moindres aspérités. Il ne s'imaginait pas qu'il dût trouver grande difficulté à se hisser jusqu'à l'ouverture. Pourtant, quand il eut battu le briquet de nouveau, et éclairé le couloir au-dessus de sa tête, il commença à concevoir des inquiétudes : les deux pierres, ayant quitté leur alvéole, avaient entraîné avec elles le terrain, ne laissant à la paroi de roches, lisse, que des cavités très peu profondes, où il ne fallait pas songer avoir prise avec les doigts. Elles n'offraient point de saillies. Tout le reste du puits était lisse, sans aspérités. On ne pouvait rien tenter par là d'aucune façon. Yves essaya de se cramponner à l'ancienne place des pierres. Il raidit ses doigts de toute sa force, sans réussir à trouver un point d'appui suffisant. Il renouvela sa tentative plusieurs fois, avec énergie, puis avec désespoir : il n'arriverait à rien…

Yves était enterré vivant !

Il se rendit compte sur-le-champ de cette situation affreuse et du sort qui l'attendait. Il était perdu.

Personne au monde ne connaissait cette cavité invisible du dehors. On allait le chercher, sans doute, partout ; mais nul n'aurait l'idée de venir le chercher là. Il ne servait de rien de crier, car, assurément, sa voix ne s'entendrait pas du dehors, du sentier, au-dessus, même s'il y passait quelqu'un par hasard. Et il y passait si rarement quelqu'un ! … Yves n'avait aucun outil pour pratiquer une excavation dans le couloir du puits, si ce n'est son couteau, et il savait par expérience combien il est impossible d'entamer la roche avec un couteau. C'est tout au plus si on arrive à la rayer. Il mourrait de faim et de soif, lentement. Ni son père, ni grande Manon, ni grand-père n'auraient plus de nouvelles de lui, jamais. C'était fini. Et mourir ainsi, tout seul, petit à petit, comme une bête dans un trou ! Il eut le remords de ses embuscades contre les crabes et les oiseaux, de toutes les créatures innocentes qu'il avait privées de la joie de vivre.

C'en était fini des courses à l'air libre de la mer ! Et des journées de chasse où il suivait son père ! Et des retours joyeux ! Et des baisers de Manon ! Et de tout !

Le courageux garçon fondit en larmes. Mais cette crise de faiblesse fut de courte durée. Il essuya ses yeux avec son poing, résolu à tout tenter pour se tirer lui-même d'affaire, puisque nul ne pouvait l'y aider.

Il réfléchit.

S'il découvrait des pierres ! Il pourrait les amonceler contre la muraille et grimper dessus. Comme un animal en cage, il fit le tour de son cachot. À la lueur de la chandelle, il n'aperçut que le sable fin, comme de la poussière sur la roche. Au fond de quelques fissures, où il passa la main, la roche, encore nue, so-

lide. Sauf les deux pierres d'appui, pas un caillou ! Il examina les parois ; toujours la roche impitoyable, rigide, et c'était la roche qui avait l'air de le regarder ! Il avait trouvé cette retraite si délicieuse, il y avait eu déjà et il s'y était promis tant de plaisirs ! Et voilà que cela devenait un tombeau !

Il songea à ficher son couteau à la roche, dans une fente du puits, et à s'en servir comme échelon. Mais quand bien même il y eût eu une fente, quand même Yvon eût pu en pratiquer une, il savait bien que ce couteau ne serait pas de force à le soutenir sans se briser. Et il n'aperçut aucune fissure.

Un instant, il pensa à se servir de ses vêtements comme de corde, les attachant par les manches. Mais il n'avait qu'une culotte courte, des bas et sa veste. Il les noua bout à bout avec soin et y ajouta la maigre ficelle gardée dans sa poche. Tout cela donnait peu de longueur et il ne pouvait l'accrocher à rien. Il essaya néanmoins de jeter ses vêtements roulés en corde, espérant qu'ils seraient retenus quelque part. Les vêtements retombèrent.

Yves se revêtit.

La tentative dernière qu'il imagina fut de s'arc-bouter à une roche pendant qu'il poserait ses pieds sur l'autre côté de la paroi du puits. Hélas ! les pieds du pauvre enfant étaient loin d'atteindre l'autre mur…

Il n'y avait rien à faire.

Yves était bien perdu.

Il songea avec effroi, voyant sa lumière plus qu'à demi consumée, que, sous peu, il serait condamné à l'obscurité complète.

Il souffla la lumière, bravement, pour économiser cette ressource, et, bien qu'il se fût dit que c'était inutile, se plaçant au milieu du puits, au-dessous de l'ouverture, il se reprit à crier : « Au secours ! » de toute sa force, plusieurs fois.

Rien ne répondit.

Sa voix « revenait en bas », il le sentait. Sa voix aussi était enfermée.

Il devait faire nuit au dehors, car aucune lueur n'était perceptible au-dessus de sa tête. Yvon ne voyait même pas le ciel. Son ciel à lui était formé d'une véritable forêt de clématites, de vieux lierres et de ronces. Cette couverture, qui rendait cette retraite si inaccessible, qui la faisait si secrète, qui ôtait à Yves toute chance d'être secouru, c'était là le ciel pour lui... en attendant l'autre.

Il se jeta à genoux :

« Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! »

Il cria encore :

« Au secours ! »

Puis, trouvant que ce mot était sourd et ne résonnait pas assez, il se mit à crier :

« Oh ! oh ! oh ! oh ! » désespérément, à intervalles réguliers.

Et toujours le silence pour réponse... Et toujours la même ombre muette. Il essaya d'entendre quelque chose du dehors. Il prêta l'oreille aux bruits de la mer qui lui étaient si familiers, tout au moins au vent qui souffle sur les rochers. Mais, soit que la marée fût éloignée et que le vent fût tombé, soit que les sons de

toutes sortes ne pussent pénétrer en cette cave, il n'entendit rien. Le silence était aussi compact que le rocher, l'ombre aussi épaisse.

Yves s'assit. Il s'étendit sur le sable. Il se releva, criant encore, et se recoucha. Puis, il se sentit faim, très faim, comme une blessure dans son estomac. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait mangé, probablement.

Combien de temps avait-il dormi ? Maintenant, ces questions-là lui paraissaient importantes, plus qu'avant : il avait si peu d'heures à vivre à présent. Il tendit la main vers la crevasse qui lui servait de garde-manger. Mais il se ravisa en se rappelant qu'il avait jeté dans un coin les provisions apportées dans ses poches. Il les recueillit avec soin sans rallumer, en palpant le sol, comptant avec minutie ce qu'il possédait. Et il mangea un gâteau seulement et but quelques gouttes à peine de coco ! il n'en avait qu'une bouteille, pas grande ! Tout de même il fallait mourir le moins vite possible car, qui savait ? L'espoir était bien faible ; pourtant, puisqu'il était venu là, d'autres pouvaient y être amenés aussi. Malheureusement, la moisson était finie, sans quoi, dans la journée, les paysans auraient pu venir à la source et l'auraient entendu les cris du prisonnier. Mais les blés étaient rentrés, et le sarrasin qui restait sur pied dans les champs était loin d'être mûr.

Cependant, on allait chercher Yves, c'était certain.

De nouveau, il cria jusqu'à sentir sa voix faiblir. Et il lui prit la peur de ne plus pouvoir crier le lendemain, au jour. Il résolut de ménager sa voix, d'attendre, pour recommencer ses appels, qu'une lueur l'avertit qu'il faisait jour. Il espéra quelque chose

des pâtres qu'il avait vus souvent jouer en gardant une ou deux vaches, sur le sentier voisin, là, au-dessus de sa tête, et fureter autour de la source. Peut-être quelqu'un d'eux connaissait-il cette entrée.

Demain, peut-être…

Yves s'étendit sur le varech, brisé de fatigue, surtout d'émotion, pleura encore et, au milieu de ses larmes, s'endormit. Tout en s'endormant, il murmurait : Manon !… Manon !…

Sur une route bretonne, fortement ravinée par la pluie, sous un ciel bas et gris, s'avançait, le lendemain, une carriole traînée par une paire de bœufs, les quatre cornes liées au même joug.

Les grosses bêtes n'allaient pas vite. Leur pied frappait lourdement la route et leurs têtes scandaient la marche ensemble d'un léger balan que rythmait la petite fumée de leurs naseaux, surtout visible par ce temps humide qu'avait refroidi la tempête de la nuit. La voiture était couverte d'une bâche de toile verte, tendue sur des cerceaux et qui se fermait devant par des rideaux. Guidant les bœufs, un homme de haute taille, vêtu d'une houppelande à double pèlerine, coiffé d'un tricorne tel qu'on en portait à cette époque, chaussé de gros souliers et de guêtres, marchait tenant à la main une branche dont le bout faisait fourche pointue. Il s'en servait pour activer son attelage.

Cet homme avait l'air d'un paysan riche, fermier ou métayer. À côté de la voiture, deux autres personnes cheminaient : sa femme et son fils ; la femme, couverte d'un manteau assez cossu, le capuchon relevé, et le gars, également en tricorne, fermant l'arrière-garde d'un pas rustaud.

On ne voyait que trois voyageurs ; il y en avait un quatrième. À l'entrecroisement des deux rideaux, parut une petite tête mutine, espiègle, dont le fin visage contrastait avec les gros traits renfrognés du métayer. Elle était aussi en capeline, mais en capeline beaucoup plus luxueuse, et il en débordait sous les rubans des boucles de cheveux blonds tout étonnés du voisinage de la bâche. Ces cheveux-là semblaient devoir être habitués à voisiner avec des voitures plus confortables.

Elle serrait sur sa poitrine un gros bouquet de roses que la fermière destinait à l'église et dont la fillette avait entendu s'emparer.

« Arriverons-nous bientôt au Pardon, dame Kornic ? demanda la petite bouche délicate qui correspondait à ces délicates boucles blondes. Vont pas vite, les bœufs. C'est pas des bons chevaux.

— N'ayez pas peur, Mam'zelle Manette, ils arriveront tout de même, allez ! Nous serons à Penhoël dans une demi-heure.

Le conducteur de bœufs se retourna, piqua la bête la plus proche de lui et jeta à sa femme une phrase en breton.

La petite qu'on avait appelée Manette entendit ce que disait le mari de Jeanne-Marie. Elle comprenait le breton, car elle s'écria aussitôt :

« Non, je ne veux pas me baigner dans la mer ! Je ne veux pas ! répèta-t-elle en frappant de son petit poing sur la bâche.

— Eh bien, on ne baignera pas la demoiselle dans la mer, là, fit la bonne femme en attrapant le mignon poignet et en y mettant un gros baiser, on fera tout ce que la demoiselle voudra. »

Le fermier grogna encore en breton :

« Où la laisserons-nous pendant la baignade ? Il y aura trop de monde sur la grève.

— Je veux cueillir des fleurs, pour ajouter à mon bouquet de roses, dit la petite.

— Elle restera près de la voiture, sur la falaise. Il n'y a pas de danger. »

Le temps s'éclaircissait un peu. Un soleil de septembre, assez chaud, se faisait jour à travers les nuages et illuminait la plaine bretonne où les clochers pointus, élégants, marquaient la place des villages, sur les petites hauteurs voisines.

C'était en effet jour de fête, non pas à Penhoël même, mais dans un hameau très proche, lieu de pèlerinage célèbre, où l'on venait de beaucoup de lieues à la ronde. Les routes étaient couvertes de voitures, depuis l'aube, et si celle où cheminaient nos voyageurs était déserte, c'est que, l'heure étant avancée et l'office déjà commencé, il n'y avait plus que des retardataires.

Ces sortes de solennités, fréquentes en Bretagne, les pardons, comportaient un cérémonial et des réjouissances qui n'ont guère varié depuis. Les gens arrivent à cette fête en voiture, endimanchés, avec force provisions de bouche afin d'y passer au moins la journée. On entend la messe d'abord, il est vrai, dans l'église toujours trop petite, et, le plus souvent, devant l'église, dont le portail reste ouvert. Après la messe, les cabarets voisins s'emplissent, les petits marchands de noisettes, de pommes et de bonbonnaille sont plus ou moins assiégés, une bonne moitié des gens

en liesse vont s'installer sur la grève et, avant de déjeuner, tout le monde prend un bain de mer.

L'aspect des plages, en ce cas, est des plus pittoresques. Sur le sable, des centaines de familles ; dans l'eau, des centaines de têtes, une ruche de gens en gaîté, quelques-uns dansant, d'autres déjà installés autour des paniers de provisions. Telle est la tradition, si établie que la pluie survenant n'interrompt les plaisirs que si elle est trop forte.

Ce jour-là, les protecteurs de la petite Manette arrivèrent au moment où cette réjouissance battait son plein. Le fermier arrêta ses bœufs sur le gazon de la falaise, et, sans même les dételer, leur ôtant seulement leur joug, leur mit sous les naseaux de grosses bottes de foin. Manette avait depuis longtemps tendu ses bras à dame Kornic et sautait déjà en poussant des exclamations joyeuses, tenant toujours son bouquet. Le soleil avait définitivement eu raison des nuages : il allait faire beau, et des cris montaient de la grève, témoignaient de la satisfaction que ce temps inespéré causait à la foule des baigneurs indigènes après une nuit et une matinée de pluie. L'herbe rare du sommet de la falaise était déjà sèche ; le sable fin en avait bu tout de suite l'humidité. Le gars du fermier se hâtait de sortir les paniers de victuailles et les vêtements de rechange, les Bretonnes se baignant tout habillées. Dame Kornic embrassait encore Manette en lui recommandant d'être sage, que les deux hommes descendaient par le raidillon vers la grève.

« Je reviendrai vous chercher bientôt, pour le déjeuner, dit la bonne femme. Manette, vous ne bougerez pas de par ici.

— Non, je vais cueillir des fleurs. Il y en a des belles, là, dans le champ d'ajoncs.

— C'est ça. À tout à l'heure. Soyez bien sage. »

M Kornic partie, Manette, enchantée d'être seule, courut, en sautant, vers le champ d'ajoncs, pendant que les bœufs broyaient philosophiquement leur foin.

Il était bien joli le champ d'ajoncs. Il y avait là un fouillis de fleurs d'or, et, plus bas, en bordure, tant de délicates clochettes de bruyère, sans compter les fougères dentelées et les hautes tiges à ombrelles du fenouil qui a une si bonne odeur d'anis. Manette s'arrêta pourtant brusquement à la lisière de ce champ, qui était pour elle un véritable bois, et dit :

« C'est pas tout ça, c'est du chèvrefeuille que je veux. Les ajoncs, ça pique trop. »

Des chèvrefeuilles, il y en avait quelques-uns, mais sur des branches élevées qui couraient au sommet des ajoncs. Manette n'avait pas le bras assez long. Il fallait s'approcher des épines, et elle s'en tenait à distance respectueuse, en appuyant une main sur sa robe. L'autre main n'atteignait pas à beaucoup près les jolies fleurs si odorantes ; Manette fit une moue et marcha le long du champ d'ajoncs, dans la direction de la mer, en quête de branches plus accessibles. Arrivée au bord de la falaise, elle y aperçut, sur des buissons, des chèvrefeuilles fleuris. Elle en cueillit quelques brins, assez bas pour qu'elle put les tirer, mais il lui en fallait plus que cela. Suivant toujours la haie, elle rencontra un petit sentier qui descendait parmi les buissons, et comme c'est très gentil de se promener dans les petits sentiers qu'on ne connaît pas, elle y entra aussitôt, espérant continuer sa récolte de

chèvrefeuille. Elle trouva une fontaine, bien jolie, à l'ombre des panaches de roseaux, mais il n'y avait point de chèvrefeuille. Elle se retourna et en aperçut beaucoup de très beaux, bien fleuris, qui tendaient leurs petits tubes couleur de thé, au soleil, au-dessus d'une chevelure de vieux lierre et de ronces, où il y avait, en outre, quelques grosses mûres noires qui brillaient comme des perles.

Pour le coup, il fallait avoir absolument tous ces trésors.

Manette ne pouvait songer à les atteindre directement, la falaise descendant là à pic. Mais comme elle était avisée, elle se dit qu'elle pourrait, en se mettant derrière le lierre, là où on voyait une ouverture, passer la main en ayant bien soin de ne pas se piquer, tirer les chèvrefeuilles et cueillir les mûres. Cette manœuvre réussissait à merveille, le bouquet grossissait à vue d'œil, et le chèvrefeuille faisait très bien à côté des roses. Manette, maintenant, mord dans une belle mûre noire toute chaude de soleil, et ses petites lèvres sont déjà barbouillées de violet quand elle s'arrête, inquiète, et tourne la tête du côté du rocher.

Elle entendait quelque chose d'effrayant : une voix de garçon qui criait : Au secours !

Manette avait bien peur. Elle avait même grande envie de s'en aller. Mais elle avait aussi grande envie de savoir qui criait au secours. Et puis, la voix n'avait pas l'air bien effrayée. Le petit garçon qui criait s'arrêtait, puis reprenait, sans se presser. Manette eut l'idée que c'était peut-être pour jouer. Elle voulut voir, et s'avança sous le rideau de lierre, du côté d'où partait cette voix. Elle aperçut l'entrée de la grotte d'Yves, le bord de cette espèce de puits, et s'arrêta. La voix reprit dans le fond de ce puits, et, cette

fois, elle ne criait plus : au secours. Elle faisait : Ah-ah ! comme une espèce de chant. C'était évidemment un jeu. Manette s'agenouilla au bord du puits et avança sa petite mine curieuse. Yves, dans le fond, leva la tête. Les deux enfants se regardèrent.

« Ah ! fit Yves, je suis sauvé. Dites, petite fille, je vous en prie, ne vous en allez pas avant que je vous parle. Je suis enfermé ici. Vous n'êtes pas seule. Dites à votre papa qu'il vienne tout de suite. Je suis enfermé. Qu'on vienne me délivrer ou je mourrai ici ! »

Manette éclata de rire. Elle ne comprenait pas. Pour elle, le petit garçon n'avait qu'à sortir comme il était entré.

« Vous jouez à la prison. C'est amusant !

— Non, non, je ne joue pas : j'ai peur. Il y a plus d'un jour que je suis ici et que je ne peux pas sortir. »

Cela parut encore plus invraisemblable à Manette. Elle rit de plus belle, trouvant que le petit garçon jouait très bien son rôle.

« Je veux y jouer aussi, à la prison », dit-elle.

Et Manette se retournant, mais sans lâcher son bouquet, se coucha sur la pente du rocher pour glisser dessus.

« Ne faites pas cela ! Restez là-haut, mon Dieu ! Vous ne pourriez plus sortir. »

Mais Manette n'écoutait pas. Comme le bouquet la gênait pour glisser avec ses petites mains, elle le jeta à Yves en lui disant :

« Gardez mes fleurs, je descends. »

Et, malgré les cris de terreur d'Yves, elle se laissa aller sur la pente de la roche comme les gamins sur les rampes d'escalier.

Il y avait maintenant deux prisonniers dans la grotte d'Yves, deux prisonniers séparés du reste du monde.

III

Dans le chagrin profond où étaient plongés les habitants du château de Penhoël, une espérance avait lui, pour ce jour-là, jour du Pardon. Le chevalier voulait absolument croire (et il avait fait partager sa croyance à Manon sinon au baron) qu'on aurait des nouvelles d'Yves par l'un des innombrables paysans venant à la fête. Quelqu'un des environs aurait vu certainement l'enfant. On allait ou le ramener, ou signaler son passage quelque part. Sans doute, il s'était échappé, exprès, pour protester contre l'envoi en pension dont on l'avait menacé. La journée ne s'achèverait pas sans renseignements.

La journée se passa, et personne ne put fournir le moindre indice du prétendu fugitif. Pourtant, dans toutes les auberges, dans toutes les maisons du pays, on avait prévenu afin que tous les arrivants fussent interrogés, ce qui était d'ailleurs inutile, car la disparition d'Yves faisait grand bruit, par elle-même.

Nul n'avait vu Yvonnaïk à quinze ou vingt lieues à la ronde.

L'accablement du chevalier, dont l'attente tournait en déception, s'ajoutant au désespoir du grand-père et de la sœur aînée, fit que le déjeuner fut morne. Dans la journée, on vint prévenir au château, non pas qu'on avait retrouvé l'enfant perdu, mais au

contraire qu'il venait d'en être perdu un autre. Une petite fille, cette fois, et qui n'avait aucun motif pour fuir la maison paternelle.

En l'apprenant, le chevalier se reprit à respirer. Maintenant il entrevoyait à la disparition d'Yves une cause probable, il disait certaine, et autre que la mer, ce monstre tant redouté. Si deux enfants avaient disparu à quelques heures d'intervalle, la veille et le jour du Pardon, il fallait qu'ils eussent été enlevés, l'un et l'autre, qu'ils eussent été volés. Et les soupçons du chevalier se portèrent immédiatement sur des faiseurs de tours, arrivés pour le Pardon, et qu'on avait vus exécuter leurs exercices sur la place du village, puis disparaître avant la fin de la journée, alors qu'il eût été naturel qu'ils restassent au moins jusqu'au soir, à jongler pour gagner des sous.

Aussitôt, le chevalier sortit en toute hâte et se fit conduire à ceux qu'on lui désigna comme les parents de la petite fille perdue. Il les trouva, battant pour la centième fois les buissons et le champ d'ajoncs sur la falaise autour de l'attelage à bœufs.

M Kornik pleurait comme une Madeleine et poussait des « mon Dieu », entremêlés de prières à la bonne Vierge. Kornik était sombre. Une partie des gens du Pardon s'étaient associés aux recherches dans les champs et au pied de la falaise où on craignait que la Manette ne fût tombée.

Peut-être ces recherches eussent-elles amené la découverte de la grotte, si précisément le chevalier ne fût intervenu.

« Vos recherches sont inutiles, fit le châtelain avec autorité, il est évident que si la petite fille était aux environs, on l'aurait déjà retrouvée. Elle aurait répondu aux appels. Il est clair que quel-

qu'un l'a prise et emmenée. Et cela, volontairement. C'est d'autant plus certain que mon fils a disparu lui-même depuis hier. Ce ne peut être que ces faiseurs de tours. Ils ont déguerpi au lieu de continuer leurs exercices. Ils s'accusent d'eux-mêmes. Voici ce qu'il faut faire, mon brave, dit-il en mettant la main sur l'épaule de Kornik : j'ai fait atteler un cheval vigoureux à ma voiture la plus légère. Vous allez partir avec mon domestique d'un côté, et moi, j'irai de l'autre, à cheval. De cette façon, nous ne pouvons pas les manquer. Et quand je les aurai rejoints, j'en fais mon affaire. »

Cette supposition parut non seulement vraisemblable, mais la seule admissible. On cessa aussitôt les recherches, et, un instant après, la falaise désertée, les deux pauvres enfants restaient décidément abandonnés à leur sort.

De la cour du château, le chevalier partit au galop, suivi de près par une désobligeante attelée d'un excellent cheval et poussée dur par le vieux Charlik et le fermier Kornik.

La découverte des présumés coupables ne fut pas difficile et ne prit pas beaucoup de temps. À deux heures à peine de Penhoël, le chevalier rencontra un campement. Une misérable voiture de bohémiens était arrêtée à un carrefour. Un cheval, invraisemblablement maigre, dont les côtes faisaient cerceau sous la peau grise, et dont les hanches avaient l'air de porte-manteaux, broutait l'herbe du fossé. Sur un petit trépied rouillé cuisaient des pommes de terre dans une marmite de fonte. Autour du feu, l'air triste et famélique, couvant le pauvre repas du regard, étaient cinq personnes. Le père, souleveur de poids, avaleur de sabres, et coutumier de jongler avec ses deux fils comme il eût fait avec des boules, étalait sa musculature de géant, étendu sur

l'herbe. Il avait gardé son maillot sous un mauvais paletot rapiécé. Les deux gamins, dans des souquenilles usées, coiffés de vieux tricornes déformés et lamentables, étaient assis, les genoux dans les mains, près de la mère, qui entretenait le feu à grand'peine à l'aide de brindilles trop vertes ramassées en chemin, exhalant une fumée lourde. Un vieux saltimbanque en retraite complétait la famille. Le chevalier, de caractère bouillant et emporté, arriva sur ces gens comme une bombe. Sans réfléchir, sans les examiner, il cria : « Vous allez me dire ce que vous avez fait des deux enfants !

— Monseigneur, fit le géant en se levant, très humble, si c'est de nos fils que vous voulez parler, les voilà tous les deux. Je ne les ai pas assassinés, bien qu'ils soient difficiles à nourrir.

— Ne me racontez pas de balivernes, misérable ! Vous avez enlevé un petit garçon et une petite fille, aux environs de Penhoël, pendant le Pardon. Je le sais. Où sont-ils ?

— Hélas ! monseigneur, je n'ai rien enlevé du tout à Penhoël. Rien. Pas même un sou. Vos vassaux nous regardent faire des tours, ils donnent à leurs mendiants, mais ils ne lâchent guère leurs sous à ceux qui travaillent comme nous.

— Trêve de mensonges et de sornettes. Où sont les enfants ?

— Monseigneur, je vois que vous m'en voulez. Il est bien sûr que vous pouvez tout contre un pauvre homme comme moi… Pourquoi croire que j'aie volé quelque chose ? Je n'ai rien pris ; ni enfant, ni argent, ni même une poule, à Penhoël, ni ailleurs. En fait d'enfants, je n'ai que les miens, comme je vous le dis, et c'est déjà bien assez. D'ailleurs où les cacherais-je ces enfants volés ?'t a pas tant de friperie dans la voiture, vous pouvez regarder. »

Le ton et les paroles sensées du pauvre diable commençaient à impressionner le chevalier. Il sentait de la vérité dans ces réponses. Dès lors, le mystère, qu'il avait cru éclairci, de la disparition d'Yves, s'épaississait de nouveau, et l'angoisse revenait avec l'ombre. Le châtelain jeta un coup d'œil dans la roulotte. Elle ne contenait guère que deux paillasses et des loques. Il interrogea encore :

« Il n'y a pourtant que vous qui puissiez être cause de la disparition de ces deux enfants. Pourquoi vous en allez-vous avant la fin du Pardon au lieu de rester à faire vos tours sur la place ?

— Monseigneur, j'ai donné spectacle plusieurs fois depuis hier et j'ai récolté juste un sou. Je m'en vais sur Saint-Triel, où il y a une foire après-demain, et nous n'avons pas trop de temps pour y arriver.

— N'y a-t-il pas des gens à qui vous auriez remis ces enfants après les avoir volés ? Si c'est vrai, rendez-les-moi, je vous engage ma parole de vous laisser aller vous faire pendre ailleurs et je vous baille cinquante écus. »

Àce mot, toute la famille se leva comme mue par un ressort :

« Cinquante écus ! s'écria le géant, ah ! Monseigneur, je les ai pas vus, vos enfants, mais je vas les trouver. S'il y a des enfants de perdus, ça se retrouve. Nous les retrouverons. Si seulement vous voulez me jeter de quoi ne pas mourir de faim ces deux jours qui viennent, je renonce à la foire de Saint-Triel et je me mets à les chercher, les chérubins. Et ce ne sera pas long de les déterrer !...

Le chevalier n'avait plus de doutes.

« Cinquante écus, je vous jure bien, Monseigneur, que si j'avais vu la bavette d'un de ces petits oiseaux, et même, comme vous dites, si j'y étais pour quelque chose, je vous le dirais, allez, et sans barguigner. Je vois bien que vous êtes un bon gentilhomme. »

Et il ajouta en tendant son bonnet :

« À votre générosité ! »

Le chevalier jeta une pistole dans le bonnet. Le géant s'effondra sous cette fortune.

« Cherchez si vous voulez, dit le chevalier en se rejetant en selle, je suis le chevalier de Valjacquelein. »

Et il piqua des deux, poussant son cheval sans raison pour son retour afin de donner un dérivatif à son navrement profond.

Les Kornik passèrent deux jours à Penhoël ou aux environs, cherchant, interrogeant çà et là sans aucun succès. Dame Kornik pleura toute la journée dans la cuisine du château, puis, elle, son mari et son fils remontèrent dans le char à bœufs et retournèrent à leur village, assez effrayés en pensant à ce qu'ils répondraient quand on viendrait leur réclamer la petite fille à eux confiée.

Le deuil retomba sur le château, le deuil inactif, le deuil sans presque d'attente ni de vague espoir. Grande Manon se cachait des deux autres pour pleurer, et la conviction intime de tous était que la mer, qui en a emporté tant d'autres, avait pris encore ces deux enfants et gardait même leurs petits corps.

Pendant que se faisait tout ce remue-ménage au-dessus de leurs têtes, sur la surface de la terre, les deux enfants, au-des-

sous, continuaient à vivre.

Au moment où Manette avait touché le sol au fond de la grotte et s'était retournée toute riante pour dire : « Na, moi aussi, je suis en prison », elle vit à son nouveau compagnon un visage si bouleversé, que la peur la gagna du coup. Toutefois, c'était de lui qu'elle avait peur ; elle ne se rendait pas encore compte de son malheur. Elle comprit vite, car, aussitôt elle leva les mains vers le soupirail pour remonter et s'en aller, et constata qu'elle ne pouvait pas.

« Je veux m'en aller !... je veux m'en aller !...

— C'est impossible, dit tristement Yvonnaïk. C'est trop haut. Moi, qui suis plus grand que vous, je n'ai pas pu.

— Je veux m'en aller ! » cria plus fort Manette en pleurant.

Yves fut pris de pitié. Il ouvrait la bouche pour dire : « Nous sommes dans un trou. Nous n'en sortirons pas. » Il se retint. Il essaya au contraire, de la consoler, de la rassurer.

« Nos papas viendront nous chercher tout à l'heure, ne pleurez pas, petite fille, il n'y a pas de danger. »

Manette le regarda à travers ses larmes. Lui, sourit :

« Alors, c'est pour jouer ?

— C'est pour jouer, et ce n'est pas pour jouer », fit Yves distrait par une pensée.

Il se disait qu'en effet, bien que ce ne fût nullement certain, la disparition d'un second enfant allait provoquer de nouvelles recherches et que, cette fois, on devait avoir des indications sur le

lieu où l'on avait perdu de vue une petite fille si jeune. Il fallait qu'il y eût du monde aux environs.

« Avec qui êtes-vous ? demanda-t-il à Manette. Qui est-ce qui est venu avec vous, en haut ?

— Avec dame Kornik et son mari, et Jehan Kornik, et les bœufs, lui répondit Manette.

— Les bœufs ? fit Yves surpris, quels bœufs ? On les a amenés pour manger de l'herbe ?

— Non, ils mangent du foin.

— Mais pourquoi avez-vous amené des bœufs ?

— Pour traîner la voiture et venir au Pardon. Où est mon bouquet ? »

Et elle se pencha pour le ramasser.

Ce mot de Pardon (il avait complètement oublié ce Pardon où il comptait tant s'amuser), augmenta l'espérance d'Yves. Il connaissait cette fête annuelle. Il eut la vision de ce qui se passait sur la grève, de toute la foule répandue dans le pays, de tous ces gens que les deux disparitions successives d'enfants devaient exciter à les chercher, dès le moment que cette petite fille avait cessé tout à coup d'être là. Et, en effet, beaucoup de gens se livrèrent à des investigations ce soir-là ; mais tout le monde pensa à la mer, ou à une chute de la falaise au pied des roches. C'est au bas de la falaise que l'on fouilla minutieusement les moindres coins et recoins, s'attendant à y découvrir des petits corps sans vie. Yves ne songea pas à cela. Espérant, il voyait en imagination les

gens du Pardon, sur la falaise, occupés à fureter, et, sans hésitation, il recommença à crier au secours de toutes ses forces.

« Pourquoi vous criez ? pourquoi vous criez ? demandait Manette, confusément inquiète, puisque c'est pour jouer ?

— Si nous crions, on viendra plus tôt, expliqua Yves, criez aussi. »

Manette poussa quelques petits cris faibles, mais presque aussitôt elle dit :

« Ça m'amuse pas de crier, j'aime mieux m'en aller.

— Tout à l'heure, laissez-moi faire, » dit Yves.

Et, la gorge tournée vers l'orifice, la tête levée, il continua de s'égosiller.

Il continua jusqu'à s'enrouer, s'arrêtant, reprenant ses appels, pendant que Manette pleurante, se pendait après lui, en disant :

« Je veux remonter ! Je veux m'en aller ! »

Et comme il avait cessé de répondre, ne sachant que lui dire et, pour la ménager, ne lui expliquant pas l'impossibilité de remonter, Manette, prise de colère, se mit à le battre tant qu'elle put, en pleurant et en répétant :

« Pourquoi vous m'avez amenée dans ce trou ? Vous êtes un méchant. »

Et elle se laissa tomber à terre, et se roula et sanglota comme une pauvre petite enfant gâtée qu'elle était.

Àtravers ses larmes, il lui échappa tout à coup : « J'ai faim. »

Yves l'entendit. Il alla chercher un gâteau dans le coin sombre et le tendit à sa compagne de misère.

Manette, qui avait réellement faim, un instant calmée, croqua la grosse pâtisserie bretonne. Yves, en soupirant, lui fit boire aussi quelques gouttes du précieux coco. Il ne mangea rien lui-même, décidé à attendre qu'il eût très faim et calculant, à part lui, combien peu dureraient les maigres provisions, qui les empêchaient de mourir de faim tout de suite.

Il cria, cria, s'arrêtant lorsqu'il était trop essoufflé et recommençant dès qu'il le pouvait. Et ce fut ainsi toute cette fin de journée de pardon, jour de fête.

De guerre lasse, Manette s'était endormie sur le sable. Elle était si fatiguée qu'elle ne se réveilla pas quand Yves la transporta sur le varech, et pas davantage au bruit des hurlements du malheureux garçon.

La lueur blanche et verdâtre qui tombait du ciel, tamisée par la couverture de plantes grimpantes au-dessus du puits, s'éteignit. Yves comprit que la nuit venait. Il n'arrêta pas encore ses appels de désespéré, que personne n'entendit et ne pouvait entendre.

Lorsqu'il cessa enfin, brisé, deux larmes coulèrent de ses yeux, dans l'ombre profonde.

Tout était fini. Il le sentait, cette fois. Il n'y avait plus aucune chance de salut, d'intervention. C'était l'enterrement. C'était la mort, et, avec la mort, avant la mort, les tortures de la faim et de la soif. Et, maintenant, ils étaient deux, deux pauvres enfants ir-

révocablement destinés à ce supplice. Comme ils étaient deux, le supplice de la faim et de la soif commencerait bien plus tôt.

Yvon aussi avait faim. Il mangea la moitié d'un gâteau et une pomme. Après ce « repas », il restait quelques pommes, deux gâteaux et demi et trois crêpes de blé noir enveloppées dans un morceau de parchemin…

Et si quelque animal, la nuit, s'introduisait dans la grotte et mangeait ces derniers vivres ?…

Yves, habitué à la vie active sur la grève, n'avait heureusement pas peur de la nuit, et il savait qu'il n'y avait guère à craindre d'autres visiteurs nocturnes que des oiseaux incapables de lui faire du mal, et des rats ; car il connaissait tous les animaux qui vivent à l'état libre en Bretagne.

Il était fils de chasseur. Il avait suivi les chasses. Il existait bien quelques loups dans les bois ; il le savait, mais il savait aussi que les loups ne sont guère dangereux que l'hiver, affamés ; et d'ailleurs un loup ne serait pas sorti plus que lui d'un pareil trou et l'instinct de l'animal l'eût empêché de s'y jeter.

Des intrus qui n'étaient point dangereux avec leurs griffes et leurs dents étaient cependant terriblement à craindre pour les provisions : les rats. Ceux-là, probablement, ne seraient arrêtés ni par le voisinage de l'espèce humaine, ni par le couloir-puits, l'exiguïté de leurs petites pattes leur permettant de grimper sur les roches à pic. Yves trembla pour les derniers vivres qu'il possédait. Il battit le briquet, alluma le reste de la chandelle et, ayant examiné avec soin les gâteaux et la galette de sarrasin, il constata qu'ils n'avaient encore subi aucune atteinte de dents. Le garçon

décida que s'il ne trouvait pas un garde-manger absolument sûr, il serrerait les vivres dans ses poches pour dormir.

Il allait éteindre quand il songea à regarder, auparavant, la petite fille qui lui était tombée dans sa solitude. Manette dormait paisiblement, sa petite tête sur sa main, gentille et fine, ne pensant plus à le battre et surtout ayant le bonheur d'être par ses rêves loin de la situation présente. Yves oublia presque, en la considérant, sa propre infortune, pour se dire que, elle aussi, était réservée à un sort très affreux, et que c'était bien dommage.

Il souffla la lumière et s'étendit, appelant le sommeil, qu'il ne trouva qu'assez longtemps après, son esprit cherchant dans le vide des moyens d'évasion, tous impraticables, et des espoirs auxquels il ne pouvait plus raisonnablement s'arrêter.

IV

Il faisait jour lorsque Yves s'éveilla, c'est-à-dire que le puits projetait un cercle de lueur blanche sur le sable de la cave.

L'enfant se sentit plein de courage, au réveil. Et pourtant, il se disait que cela ne servait à rien, d'avoir du courage. La petite dormait toujours. Yves se leva. Ses yeux, accoutumés à l'obscurité, distinguaient mieux, ce matin-là, le circuit à peu près régulier de sa prison. Ne pourrait-on pas, par hasard, user les bords d'une fissure de façon à se pratiquer un passage ? Ce serait bien long… Pour ce travail de patience, il n'avait que son couteau ou d'autres pierres, s'il en trouvait, et il avait déjà cherché inutilement.

Néanmoins, le jeune garçon recommença l'examen des parois de la grotte.

Du côté opposé à l'endroit où il avait étendu le varech comme paillasse, une fente existait, très mince, et placée en retrait. Yves y avait déjà enfoncé la main ; mais il avait senti, dés l'extrémité des doigts, ou plutôt cru sentir, le roc résistant, comme partout ailleurs. Cette fois, en palpant plus minutieusement l'intérieur de cette fissure, l'ongle d'Yves détacha quelques brins de sable qui roulèrent de son côté. Ce fut une grosse émotion. D'autres menus cailloux et du sable roulèrent encore, quand il y porta son couteau. Il gratta méthodiquement. Il fit tourner la lame du couteau sur elle-même et la chute du sable fut plus considérable.

On pense avec quelle ardeur ce forage fut poursuivi !... Et la joie, quand tout à coup la main passa au travers de la roche et qu'une petite coulée de lumière, venant de l'extérieur, glissa en cette partie de la prison, l'éclairant presque.

Yves déblaya. Il rêvait déjà d'une ouverture s'agrandissant au point de permettre le passage, et une triomphante, une bienheureuse sortie. Il pencha la tête et, par ce mince œil-de-bœuf, il aperçut une chose qu'il lui semblait n'avoir pas vue depuis des mois et qu'il aimait : la mer ! De plus, par cette lucarne inattendue, voici qu'il aspirait à pleins poumons de l'air vivifiant, salubre, froid, qui se mélangeait à l'atmosphère fade et doucereuse de la cave, qui y glissait maintenant un peu de vie.

L'ouverture présentait juste la largeur de la tête d'Yves. Mais, à présent, il avait beau gratter, en haut, en bas, dans tous les sens, il n'arrachait plus la moindre parcelle, la mine de sable et de pierrailles était épuisée. Le nouveau couloir apparaissait

d'ailleurs à l'œil, lisse, net et propre ; c'était le roc. Deux quartiers de rochers, appuyés l'un contre l'autre, offraient en cet endroit un petit intervalle. Agrandir cet interstice, il n'y fallait pas songer. Rien qu'à l'examiner, le malheureux Yves en demeura tout de suite certain et il tomba du haut de sa courte joie d'espérance.

Il n'en resta pas moins les yeux appliqués à cette sorte de fenêtre, respirant avec un bonheur amer l'air libre du dehors, l'air qu'il ne devait plus jamais respirer qu'à travers ce trou.

Tout à coup, une inspiration, l'éclair d'une idée nouvelle dressa le petit prisonnier sur ses pieds. S'il ne pouvait pas sortir par cette voie, il lui était possible d'y jeter quelque chose, peut-être d'envoyer un message ! Ce qu'il jetterait par là aurait quelques chances d'être ramassé au pied de la falaise, et des chances sérieuses, car le pied de la falaise étant l'endroit le plus élevé de la grève, l'endroit où la mer ne montait que les jours de grande marée, il servait de chemin et était même un chemin frayé que prenaient nécessairement tous ceux qui, pour un motif quelconque, allaient du village sur la partie droite de la grève, au bord de la mer.

Il se présentait là une possibilité de salut sérieuse et pratique, surtout si l'objet lancé ne restait pas suspendu à quelque saillie de la roche, au lieu de tomber jusqu'au bas. Mais, d'éviter ce danger, Yves se croyait sûr. En s'orientant, par rapport à l'entrée, il voyait très bien par la pensée l'extérieur de la falaise où devait se trouver le trou qu'il venait de pratiquer. Là, le mur de roches était aussi à pic qu'une muraille. C'était même un mur épais qui se continuait pendant plusieurs centaines de mètres comme si la roche eût été autrefois coupée par un formidable coup de hache de quelque géant.

Il fallait agir sans perdre un instant.

Mais que lancer au dehors ? Écrire ? Bien entendu, il fallait écrire, et, pour cela, Yves avait, heureusement, dans sa poche, deux ou trois feuilles à dessin de petit format, qui lui servaient pour ses croquis de paysages et de marines, ou quand il faisait poser, — avec quelle gravité ! — quelqu'un de ses très féaux sujets, les gamins de Penhoël. Il sortit ces précieuses feuilles et, subitement, une pensée lancinante le remplit de stupeur : il n'avait pas son crayon !

Il se rappelait très bien qu'au moment où il avait emmagasiné dans ses poches sa provision de gâteaux, il avait enlevé ce crayon, qui ne le quittait d'ordinaire jamais ! Il voyait en souvenir, dans la chambre de maman Manon, le coin de table où il avait déposé par malheur le crayon et des hameçons, une ligne, dont il jugeait n'avoir pas besoin pour l'expédition dans la grotte qu'il était si joyeux d'avoir découverte.

Il se fouilla et constata que son souvenir n'était que trop précis : point de crayon !

L'émotion d'un pareil désastre, de ce surcroît de fatalité étreignit l'enfant, au point qu'il sentait ses tempes serrées et son cœur qui battait à coups précipités… Allons ! encore de l'espoir perdu !

Il discuta en lui-même tout ce que, sans écrire, il pouvait jeter par le trou pour révéler sa présence, son existence, son danger. Son chapeau, une partie de ses vêtements ? Mais la première réflexion lui démontra que cette trouvaille, faite par quelqu'un et portée au château, signifierait plutôt qu'il était noyé, que l'objet avait été rapporté par les flots et avait séché au soleil. Puis, eût-on supposé le contraire en trouvant son chapeau ou sa veste, ce

n'aurait pas été un motif pour songer à le chercher dans une retraite juchée au haut de la roche, dans cette cave ignorée de tous. Le vêtement n'aurait fourni aucune indication sur ce point… Écrire ! Il aurait fallu écrire, joindre des mots pour remplacer sa parole, expliquer l'existence de la grotte du haut de la falaise.

Il n'avait jamais compris à ce point, jusque-là, quelle merveilleuse et puissante chose est l'écriture. Oh ! pour posséder le moyen d'écrire, pour un bout de crayon, il eût donné à présent sans regret un bras ou une jambe… S'il écrivait avec son ongle ? Il s'était amusé quelquefois à essayer… S'il avait une plume ! Il avait entendu raconter par son grand-père une histoire célèbre de prisonnier qui correspondait en se servant d'une goutte de son sang comme encre !… À défaut d'une plume, une épingle. Il n'avait pas même une épingle… La petite fille ! Elle devait en avoir sur elle des épingles !

Yvon se précipita vers la dormeuse. Avec joie, il vit à son petit manteau une épingle à tête d'or, qu'il tira et serra dans sa main comme un objet infiniment précieux.

Oh ! que ses yeux brillaient ! La délivrance était possible maintenant. Combien il est bon d'essayer quelque chose et d'espérer en ce qu'on essaye, quand on a longtemps désespéré de tout !

Voici qu'avec la manche de sa veste il essuie, il balaye la pierre au-dessous du puits d'entrée, au jour. Ce sera sa table. Il se met à plat ventre, la précieuse épingle à la main, et, sans tergiverser, il se pique au bras. Bien souvent des épines lui sont entrées dans la chair sans qu'il l'eût fait exprès, et il a saigné de même. La douleur de la piqûre d'aujourd'hui le laisse bien indifférent. Il sort

une belle gouttelette pourpre. Jamais il n'a vu une si belle encre. Il écrit en appuyant, en s'appliquant, car ce n'est pas facile. Le sang tache en gras. Heureusement, Yves est un petit dessinateur. Il se résout à prendre le temps d'écrire sa lettre en caractères d'imprimerie, dessinant les bâtons en appliquant le bout de l'épingle à plat. Son « encrier » se dessèche vite : il est obligé de se repiquer plusieurs fois. Enfin, il a réussi à écrire très lisiblement en breton, sur une demi-feuille, le billet que voici :

À PORTER TOUT DE SUITE AU CHEVALIER
DE VALJACQUELEIN.

PAPA, C'EST MOI, VOTRE YVES, QUI VOUS ÉCRIS.
JE SUIS TOMBÉ DANS UN TROU, EN HAUT, AU BORD DE
LA FALAISE, EN FACE DU PETIT CALVAIRE. L'ENTRÉE
EST CACHÉE PAR DES RONCES. VENEZ ME DÉLIVRER.

yves.

Et comment va-t-il expédier cette feuille volante par cette poste chanceuse ? Qui la trouvera ? La trouvera-t-on ?… Le vent risque de l'emporter. Il faudrait quelque chose de lourd qui retienne le papier et qui attire l'attention… quelque chose qu'on ramasserait toujours… Un vêtement, qui sait si on y ferait attention ?

Yves regarda autour de lui et vit le gros bouquet de roses encore fraîches que la petite fille avait apporté. Voilà l'affaire ! Au fond de la grotte, quelques menues branchettes traînaient, tombées des plantes grimpantes qui en couvraient l'entrée. Il ramassa la plus longue, la fit passer avec précaution au milieu du papier sur lequel il avait écrit, puis l'enfonça au milieu des fleurs.

Pour plus de sûreté, il ficela le billet avec le gros fil entourant le bouquet. Avant de lancer ce colis exceptionnel, sur lequel il fondait tant d'espérances, il réfléchit et se demanda s'il avait tout fait pour le mieux. Il était indiqué de jeter le bouquet et le billet sur la grève au moment où la marée n'y aurait pas amené la mer. Yves observa avec attention le fragment de mer et de grève qu'il apercevait par la « fenêtre ». La marée descendait évidemment. La mer était déjà à la moitié de sa décroissance. L'heure était la plus propice. Yves passa le bouquet par le trou, tendit le bras le plus qu'il put, et, déraidissant sa main comme un ressort, il lança le message fleuri dans l'espace. Pourvu que le billet parvînt à son adresse ! À partir de ce moment, Yves attendit : il pouvait attendre la délivrance.

« J'ai faim… »

Ces mots, prononcés derrière Yvonnaïc, le réveillèrent de sa contemplation de la mer et du rêve de délivrance qu'il savourait. Il se retourna. La petite avait les yeux tout grands ouverts.

« Est-ce qu'on ne va pas bientôt venir nous chercher ?

— Oui. On va venir… si tu es sage et si tu ne pleures pas.

— Je pleure pas. Y a donc une fenêtre ? Y en avait pas hier.

— Oui, j'en ai trouvé une pendant que tu dormais.

— Qu'est-ce que c'est, cette maison-là ? Elle est pas jolie. Elle n'est même pas aussi jolie que celle de dame Kornik.

— C'est une maison comme ça, assez drôle, fit Yves gaiement. On n'y est pas si mal pour dormir.

— J'ai faim, répéta Manette, après avoir bâillé.

— Eh bien, nous allons manger. »

Yves fit main basse sur les provisions, très délibérément. Oui, on mangerait, car lui aussi avait faim, terriblement faim, et d'ailleurs, pourquoi économiser, puisque papa, grand-père et maman Manon allaient venir ? Il en était sûr. Comme il les embrasserait ! Dire qu'il avait cru un instant ne les revoir jamais, ni le château, ni Jeannie, ni Charlik, ni le bon Médor de papa, aux si bons yeux et aux longues oreilles velues, ni le village qui lui paraissait si joli maintenant, en y pensant, ni tout, la mer, le ciel, tout ce qu'il ne songeait même pas qu'il possédât quand il était libre et dont à présent il sentait la perte, comme s'il en était le propriétaire.

« Ah ! oui, mangeons, pour le coup !...

— T'as beaucoup des bonnes choses ?

— Tu vas voir. »

Yves étala toutes ses richesses.

« Encore du gâteau ! J'aime bien les crêpes, mais quand elles sont chaudes.

— Tu les mangeras froides, pour une fois... Comment t'appelles-tu ?

— Manette. Et toi ?

— Moi, Yves, Yvon, Yvonnaïk, comme tu voudras. Tout ça, ça veut dire, moi, Yves de Valjacquelein.

— Tu es grand, Yvon, fit la petite Manette en le regardant avec une fixité singulière. Voudrais bien que tu me fasses jouer, mais

pas ici. J'en ai assez de jouer à la prison.

— Puisque je te dis que mon papa va venir.

— Et dame Kornik aussi va venir ?

— Oui. Tout notre monde viendra. Tu verras comme elle est bonne, maman Manon.

— C'est ta maman ?

— Non, c'est ma sœur, répondit tristement le jeune garçon. Où est-elle, ta maman à toi ?

— Partie. Elle a dit qu'elle allait à Paris chercher papa.

— Ah ! Et qui est-ce qu'il est, ton papa ?

— Il est marquis.

— Mais comment, pourquoi es-tu venue à Penhoël ?

— Pour le Pardon, je t'ai dit, avec dame Kornik.

— Mais qu'est-ce que c'est que dame Kornik ? Ta nourrice ?

— J'ai pas de nourrice. Je suis pas une toute petite. Je suis pas si grande que toi, mais je suis grande.

— Quel âge as-tu ?

— J'ai sept ans. Maman m'a dit, quand elle est partie, que j'étais grande et qu'il fallait être sage.

— Alors, ta maman, en partant, t'a laissée à la dame à cornes ?

— C'est pas elle qu'a des cornes, c'est les bœufs de Kornik. Et puis, c'est pas à Kornik qu'on m'a laissée. Je ne connaissais pas

Kornik, et maman ne le connaissait pas non plus. Maman m'a envoyée avec Mathieu, l'intendant, vers une dame, une belle dame qui devait me garder, et puis, quand je suis arrivée chez elle avec Mathieu et que j'ai vu la belle dame, elle avait l'air méchant. J'ai pas voulu l'embrasser. Je me suis cachée derrière Mathieu. Et puis, la belle dame m'a grondée quand je suis restée près d'elle. Alors j'ai pleuré.

— Et tu l'as battue, comme moi, hier ? ajouta Yvon en riant.

— Non, je l'ai pas battue, la dame, j'avais peur d'elle.

— Alors, tu n'as pas peur de moi ?

— Non, grand Yvon ; toi, tu as des bons yeux.

— Et pourquoi n'es-tu pas restée avec la belle dame ?

— Je disais toujours que je voulais m'en aller.

— Tu dis donc toujours que tu veux t'en aller ?

— Je veux toujours m'en aller quand on n'est pas bien.

— Alors, tu es allée chez les Kornik. Qui c'est, les Kornik ?

— Je sais pas. Ils ont des bœufs et puis des chevaux, et toutes sortes de bêtes dans une grande maison. Je me suis amusée, parce qu'on coupait le blé. Il y avait des coquelicots. Et beaucoup de bleuets. Et beaucoup de soleil. J'ai soif.

— Bois, mais laisse-m'en un peu. Il n'y en a pas d'autre. »

Le repas était terminé. Ils avaient mangé et bu tout ce qu'il restait. Mais qu'est-ce que cela faisait ?

« Ce soir, nous dînerons au château.

— Je veux bien.

— Et tu ne diras pas : « Je veux m'en aller » ?

— Non, grand Yvon.

— Tu verras comme elle est bonne, maman Manon… Elle va venir, bien sûr, et grand-père aussi viendra, avec Médor… »

Yvon parla longtemps de sa famille à lui, de ses jeux, des promenades qu'il faisait, des chasses avec son père. Ensuite Yves résolut, pour passer le temps, d'explorer tout à fait le fond de la grotte, là où il avait senti à la main de grandes fissures. Il faisait très noir par là. C'était du côté opposé à la fenêtre. Il se mit à battre le briquet. Les étincelles jaillirent. Manette dit : « C'est moi qui veux faire », car elle trouvait jolies les étincelles qui sortaient de la pierre.

Yvon se laissa prendre des mains le briquet, la pierre et l'amadou par la petite impatiente. Il était sûr au moins que rien ne pouvait se perdre, là où ils étaient. Manette, du premier coup, se frappa cruellement sur l'ongle avec le petit outil de fer qui sert à attaquer la pierre. Il ne sortit pas d'étincelle, mais la petite fille, qui n'était pas habituée à souffrir, poussa des cris perçants. Yvon, en grand frère, la consola, souffla sur la main malade, en disant qu'il n'y avait plus rien, et lui montra, de près, pour l'amuser, comment on plaçait la mèche d'amadou bien contre le tranchant de silex, en tenant ensemble dans la main gauche l'amadou et la pierre, sans laisser dépasser les doigts, et comment alors on frappait sur le tranchant de la pierre, et non sur ses doigts, un coup sec ; comment l'étincelle, une fois que l'amadou l'avait reçue, ne s'éloignait plus. Et il fit souffler Manette avec sa bouche, de

toutes ses forces, sur l'amadou, pour qu'il prît bien et s'enflammât.

La chandelle allumée, Yvon se dirigea vers le fond de la grotte. Manette se pendait à sa veste. Elle ne voulait pas le quitter.

« Grand Yvon, je ne veux pas rester en arrière.

— Pourquoi ?

— Il y a de grandes ombres sur le mur, là-bas.

— Mais tu vois bien que c'est nous, les grandes ombres ?

— Ça fait rien, j'ai peur. Je veux pas rester toute seule là où il fait nuit.

— Il ne faut pas avoir peur de la nuit. Ce n'est pas mauvais, la nuit. C'est frais, l'été, et l'on y voit de belles choses. Il y a souvent la lune qui fait de l'or qui remue sur l'eau, et des étoiles plus brillantes que l'or et l'argent. Il ne faut pas avoir peur la nuit plutôt que le jour. Il ne faut jamais avoir peur.

— Moi, j'ai peur tout le temps. Toi, tu es grand, grand Yvon ; moi, je suis petite. »

Ils s'approchèrent des crevasses. Il y en avait quatre à côté l'une de l'autre, et une cinquième qui faisait l'angle. Dans les trois premières, où Yvon introduisit sa lumière, il n'y avait rien. On voyait bien, du haut en bas, que ce n'était que du rocher entamé peu profondément. À la quatrième, Yvon eut une surprise : le fond de la crevasse apparaissait aussi, peu éloigné, mais, au creux d'une autre petite crevasse qui donnait dans la première, il y avait une baguette de fer assez longue ! Yvon poussa une excla-

mation d'étonnement qui fit peur à Manette. Elle se serra davantage contre lui.

« Il est venu quelqu'un avant nous, ici ! s'écria Yvon.

— Pourquoi il est venu ?

— Il faut que ce soit quelqu'un qui ait apporté ce fer. »

Yves s'était emparé de la baguette, et, très vite, il lui vint une idée : si ce morceau de fer était suffisamment long pour toucher les deux parois de l'entrée de la cave, il serait possible, peut-être, de se servir de ce point d'appui pour grimper. Il appuya l'un des bouts de la barre de fer à une très légère saillie du soupirail ; mais, hélas ! la tringle était trop courte ; et, quant à la mettre dans l'angle, il n'y fallait pas compter. Dans l'angle, pas la moindre plate-forme de rochers… par conséquent, la barre de fer y glissait des deux bouts, dans quelque position qu'on la plaçât. Yvon pensa bien à attacher ensemble la tringle et sa veste, et à chercher à accrocher la veste quelque part au haut du puits. Il n'avait pas grande confiance, parce qu'il se rappelait la nature du terrain et qu'il savait qu'il n'y avait au dehors rien de capable d'accrocher le vêtement pour qu'on put s'y pendre ensuite. Il laissa la barre de fer et revint visiter les autres crevasses. Dans la cinquième, il eut beau fouiller, il ne trouva aucune barre de fer, aucun indice de la présence d'un objet quelconque, mais, là, la crevasse s'étendait trop loin pour qu'on en pût voir le fond.

Yvon essaya d'y entrer, elle était trop étroite, ou, lui, trop gros. Peut-être petite Manette, plus mince, pourrait-elle y pénétrer ? Il lui demanda de le faire.

« Je ne veux pas, cria aussitôt la petite fille.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas entrer dans le trou noir !

— Il n'y a pas de danger.

— Je ne veux pas.

— Mais, petite Manette, si on pouvait s'en aller par là, par hasard ?

— Mais puisqu'on doit venir nous chercher !

— Oui, mais on s'en irait plus vite. Voyons, essaye d'entrer. Tu vois bien qu'il n'y a pas de trou en dessous, puisque je tape avec la baguette. Tu pourras marcher. Et je te tiendrai par la robe. »

Petite Manette refusait toujours. Yvon lui expliquait qu'elle entrerait seulement un peu, et chercherait, en tenant la baguette droit devant elle, si la fissure s'étendait beaucoup plus loin. Il fut très long et difficile de la décider, et elle ne finit par consentir qu'à condition qu'Yves continuerait à la tenir par une main sans lâcher sa robe. Elle put passer la tête et les épaules très juste, mais, aussitôt qu'elle était entrée, elle ressortait effrayée et se laissait retomber dans les bras d'Yvon. Celui-ci recommençait avec une grande patience à lui persuader de rentrer. Il parvint à obtenir d'elle qu'elle remuât la baguette de fer dans tous les sens, en haut et en bas. Elle le fit, en s'y reprenant à plusieurs fois, et, rien qu'au tintement que produisait la tringle en frappant le fond de pierre, Yvon put reconnaître qu'il n'existait aucune issue par là.

« Il n'y a pas moyen ! laissa-t il échapper dans sa déconvenue.

— Pourquoi tu ne grimpes pas là-haut ? » demanda Manette.

Elle ne comprenait pas l'impossibilité.

« Je ne peux pas.

— J'ai vu des petits garçons grimper sur des arbres, très haut, très haut…

— S'il y avait un arbre, je pourrais monter en y grimpant, parce que j'entourerais l'arbre de mes bras et de mes jambes. Je ne peux pas entourer le rocher. »

C'était une idée qui n'entrait pas dans la tête de Manette.

« Les petits garçons montaient, eux ! »

Yvon était humilié.

« Elle ne vient pas, ta bonne sœur Manon ; elle est méchante. »

Yvon ne répondit pas.

En effet, Grande Manon ne venait point, ni personne. Et l'angoisse d'une inquiétude plus vive que jamais allait grandissant dans le cœur du petit garçon. L'avenir immédiat apparaissait bien noir maintenant à l'enfant qui avait été si courageux, si ingénieux jusqu'ici, et qui ne voyait plus rien à faire… Il avait été fou d'espérer, de croire que cette lettre et ce bouquet iraient tout seuls au château. Il n'était passé personne sur la grève… Ou, si quelqu'un avait passé, le bouquet n'avait pas été vu… Ou, s'il avait été vu, on n'avait prêté aucune attention à ces fleurs fanées et à ce chiffon de papier qu'on avait du considérer comme un rebut de la fête… Ah ! cette fois, ils étaient bien perdus, définitivement !

Yvon regardait par la lucarne. La mer était haute, à présent. Les vagues avaient dû prendre les fleurs, le billet, balayer la dernière espérance… L'enfant voyait par la pensée le flot s'avancer par poussées larges, atteindre les fleurs, puis s'en aller et les laisser sur le sable, puis revenir plus fort, monter plus haut sur la grève, et, cette fois, remporter avec lui le bouquet qui roulait… Bien souvent, depuis son enfance, il avait assisté à ce petit drame, qui l'amusait : la vague arrivant jusqu'à un objet, le mouillant, le laissant d'abord, et, toujours, finissant par l'emporter, tournoyant… Combien de fois avait-il joué de cette façon avec la vague ! Et maintenant… Maintenant, il avait faim ; et maintenant la soif séchait sa gorge en même temps que l'émotion. Et il attendait d'un moment à l'autre que Manette dit : « J'ai faim ! » du même ton qu'elle avait pris deux fois déjà.

Le silence s'était établi entre les deux enfants : Manette somnolait sans dormir. Elle allait parler ; Yvon l'attendait, et pourtant, au premier son qui sortit de la bouche de la petite fille, il tressauta.

« M'ennuie !… je m'ennuie ! Je veux m'en aller ! Grand Yvon, emmenez-moi d'ici ! »

Yvon ne répondit pas. Il se garda bien de répondre, car, cette fois, il pleurait et il ne voulait pas le montrer à la petite. Il renfonçait douloureusement ses larmes dans sa gorge, mais c'était bien difficile. Ce n'était pas seulement parce qu'il avait soif que ses larmes ne pouvaient plus se ravaler…

. . . . . .

Pourtant il était arrivé au château, le bouquet, et depuis longtemps, et presque tout de suite. Il y avait apporté de la joie.

Mais comment ce billet n'amenait-il pas la délivrance des deux petits prisonniers ? Hélas !...

C'était M. le curé lui-même qui, en quittant Penhoël, pour aller dire sa messe dans un hameau de pêcheurs où il n'y avait qu'une chapelle, avait aperçu le bouquet de roses et s'était étonné de sa présence au milieu des rochers. Le vent avait, en effet, emporté les fleurs, pendant leur chute, un peu loin du pied de la falaise, et quand le bon recteur ramassa le message, le bouquet et le billet trempaient plus d'à moitié dans une petite flaque d'eau de mer, comme il s'en trouve souvent, séjournant d'une marée à l'autre, dans les creux de rochers formant cuvette ; M. le recteur, ainsi que disent les Bretons, remarqua aussitôt cette feuille de papier fixée par une baguette et ficelée d'une manière si apparente au-dessus du bouquet. Et il lut ce qui était écrit, du moins, hélas ! ce qu'il restait de l'écriture d'Yves. Il n'en restait que l'adresse :

À PORTER TOUT DE SUITE AU CHEVALIER
DE VALJACQUELEIN.

et les premiers mots de la lettre :

PAPA, C'EST MOI, VOTRE YVES, QUI VOUS ÉCRIS. JE SUIS...

L'eau de mer avait lavé tout le surplus de l'inscription sans laisser la moindre trace du sang du pauvre Yvonnaïk !

Le recteur savait trop bien dans quel deuil était plongé le château depuis deux jours. Il n'eut pas plus tôt lu ces lignes inachevées, qu'il rebroussa chemin précipitamment. Les gens de Penhoël purent voir pour la première fois, avec stupéfaction, leur curé, la soutane relevée, courant de toutes ses forces du côté du

château, et tenant un bouquet à la main. S'ils n'avaient pas deviné qu'il y avait sans doute du nouveau relativement au petit Yvon, ils auraient cru sûrement que leur recteur était possédé.

Ce fragment de message tomba dans le château comme un rayon de soleil au milieu de la nuit la plus affreuse. On pleurait avant que cela n'arrivât ; on pleura bien plus après. Le baron, qui marchait difficilement et ne quittait son fauteuil qu'appuyé à une canne à bec, se dressa tout à coup, poussa des : Ah ! retentissants, et fit positivement trois fois le tour de la grande salle en dansant et en brandissant sa canne ; Le chevalier, lui, avait saisi le bord de la table dans ses deux mains et exhalait une série de soupirs retenus depuis bien longtemps. La grande Manon, elle, pleura tout de suite. Elle fut suivie de près par le chevalier, qui s'y mit aussitôt qu'il eut fini de soupirer. La fontaine du baron ne coula par ses yeux que quand il fut retombé dans son fauteuil, épuisé de sa ronde. Ce que voyant, ma foi, M. le recteur, qui était une âme très sensible, ne put se tenir à son tour. Ils pleurèrent solidement tous quatre, à l'unisson ; que dis-je, tous quatre ! Jeannie et Charlie, entrés pour prendre leur part de l'événement, leur prêtèrent main forte à qui mieux mieux.

Manon, la grande Manon, qui avait commencé, s'arrêta la première. Elle reprit le billet devant lequel tout le monde s'était d'abord massé pour lire ensemble la première fois, le relut avec la plus grande attention, et réfléchit.

Quant au baron, pour se bien persuader de la réalité du fait, il regardait le fameux bouquet de roses que sa vieille main faisait trembler, et, attendri, pleurait dessus. Jeannie, souriant auprès de lui, dit au vieillard :

« Ne pleurez donc pas, monsieur le baron, puisqu'il est retrouvé. »

Le chevalier releva brusquement la tête.

Non, le pauvre Yves n'était pas encore retrouvé. Si tous ces pleureurs de joie s'étaient doutés de ce qu'il souffrait à cette heure à côté d'une petite fille nommée Manette, qui s'était rendormie après une crise de pleurs et en criant la faim, tous ces braves gens eussent pleuré d'une autre manière, eux aussi.

V

« Qui dort dîne. »

Si ce proverbe dit vrai, Manette dîna beaucoup la nuit suivante, car elle dormit comme un plomb, fatiguée de larmes. Mais Yves ne dîna ni ne dormit. L'enfant vivait de fièvre. Quelqu'un qui l'eût pu voir le lendemain matin, agité, nerveux, les yeux brillants, malgré l'obscurité relative, l'aurait cru tout à fait malade. Il n'en était rien. À force d'infortune, le fils du chevalier de Valjaquelein en était arrivé à la colère.

Il n'avait pas fermé l'œil. Au jour, il s'était installé de nouveau devant une goutte de son sang comme encrier, puis il avait récrit un billet pareil au premier. Maintenant, accoudé à « la fenêtre », il regardait la mer fixement. L'attitude du petit homme semblait celle du défi au malheur. Et il discutait à part lui ce qu'il allait jeter avec la lettre pour servir de lest et pour attirer les regards. Il fut sur le point de décider qu'il lancerait sa veste ; mais l'objection qui le hantait était forte, toujours la même. Le passant, quel

qu'il fut, qui verrait la veste, n'y ferait peut-être pas plus attention qu'aux autres loques et vieux chiffons qui traînent souvent sur les grèves, ou bien, ramassant ce vêtement, il en arracherait le papier, n'y prêtant aucune attention, et l'épave ne servirait qu'à le faire croire noyé.

Il en était là de ses hésitations quand il entendit la voix de Manette.

La petite s'était réveillée toute seule, parce qu'elle avait assez dormi ; elle était restée quelque temps sans rien dire, la tête dans ses petits bras, après s'être étirée, regardant en l'air. Il y avait du soleil sur la mer. Le jour, entrant à la fois par le puits et par la fenêtre, éclairait l'intérieur de la grotte plus qu'il n'avait fait les jours précédents. Les grands yeux de Manette avaient erré sur la voûte de pierre, puis ses regards s'étaient fixés vers le coin ordinairement le plus sombre, vers l'angle auquel Yves tournait le dos. Depuis qu'elle avait regardé là, l'enfant, silencieuse, ne quittait pas des yeux ce point.

Enfin, elle appela :

« Grand Yvon !

— Je n'ai plus de gâteau à te donner », répondit le malheureux enfant, laissant cette fois la vérité s'échapper malgré lui.

Il s'attendait à une explosion de pleurs. La petite ne parut pas avoir fait attention à la réponse, et reprit :

« Grand Yvon, y a une porte, là-haut. »

Yves se retourna. Il se dit qu'elle était malade, que ce devait être déjà un accès de délire causé par la faim. Le prisonnier ne

pouvait rien pour soulager sa compagne de malheur. Sans répondre, il remit son menton dans sa main, et se reprit à guetter la mer. Mais Manette répéta :

« Y a une porte là-haut, grand Yvon. »

Cette fois, Yves tressaillit. Elle parlait si doucement. Il se retourna, considéra Manette avec attention et suivit la direction de son regard. Il aperçut alors une planche carrée, assez large, encastrée dans la roche. C'était évidemment un travail d'homme, d'ouvrier.

Yves bondit sur ses pieds. Il courut à la paroi, comme un lion en cage saute sur la porte de bois qu'il connaît, qui s'ouvre quelquefois pour laisser passer le dompteur et derrière laquelle le fauve sent que serait la liberté.

La main d'Yves, levée au-dessus de sa tête, atteignait à peine le bord inférieur de la planche !

Il resta un moment abasourdi de ce nouvel obstacle. Il maudit amèrement son état d'enfant, qui le rendait impuissant cette fois encore. Il ne pourrait pas plus atteindre cette porte qu'il ne pouvait gagner la sortie du puits.

Mais il inventa vite un moyen d'arriver à la planche.

« Oui, il a une porte, fit-il. Mais elle n'est pas à ma portée ; tu vas monter sur mes épaules et tu l'ouvriras.

— Je veux bien », fit la petite, en se tournant sur le varech.

Yves, cependant, examinait d'en bas la planche ; il y avait une serrure.

« Tu ne pourras pas ouvrir, dit-il ; c'est fermé à clef.

— Eh ben, faut prendre la clef.

— Je ne l'ai pas, la clef ! dit Yves avec mauvaise humeur, impatienté du raisonnement direct et simple de la petite.

— Faut prendre la clef », répéta l'autre, qui avait toujours vu des clefs là où il avait des serrures.

Elle avait peut-être raison… La clef devait être cachée quelque part. Yves se livra à une recherche fébrile dans tous les coins et recoins, sur les moindres saillies du roc ; sa main erra, tâtonna dans toutes les fissures. Rien… rien que la tige de fer…

La tige de fer ! quelle fortune ! Il arriverait à forcer la porte à l'aide de cet outil.

Aussitôt il essaya.

Placé au-dessous de la planche :

« Est-ce une porte ? » se disait-il.

Il introduisit le bout de la tringle entre la roche et le bois, et il poussa. Le fer entra, mais la planche, élastique, courbée, résista. La serrure tenait. Yves fit jouer le morceau de fer à la manière d'un battant de pompe, de haut en bas ; la porte ne s'ouvrit pas. La planche bâillait plus ou moins, mais tenait ferme. Yves réfléchit. Comment faire ? Comme tous les enfants, et surtout ceux qui habitent les grandes maisons à la campagne, il avait vu travailler les ouvriers, et lui-même il avait tripoté des planches dans ses jeux, manié des outils. Il pensa à un moyen d'écarter le bois du mur de roc assez loin pour que la serrure fût obligée de céder. Il réintroduisit l'extrémité du fer à quelque distance de l'angle de

la planche situé au-dessous de la serrure, et, la planche ayant bâillé encore, il poussa la tige de fer de manière à la faire passer sous l'angle de l'autre côté, le moins loin possible de la serrure. Il réussit ainsi à engager la barre sous l'angle de la prétendue porte de deux côtés à la fois. Le carré de bois bâillait plus que jamais. Alors, il écarta le fer du mur aussi vigoureusement qu'il put… Victoire ! un craquement assez violent s'était fait entendre. La porte avait tourné, emportant la serrure dévissée.

« Manette ! Manette ! viens vite ! Viens, que je te montre !…

— Y a pas de bêtes ?

— Mais non. Nous sommes sauvés ! »

Manette, hissée sur l'épaule d'Yves, et tenue par les pieds, finit par consentir à regarder dans la nouvelle cavité, après avoir poussé des petits cris et s'être cramponnée à plusieurs reprises à la tête du garçon, dans la crainte de tomber.

Elle ne disait rien.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est noir, là-dedans.

— Enfin, qu'est-ce que tu vois ?

— Y a des boîtes.

— Des boîtes ?

— Et puis des paquets.

— Et encore ?

— Y a des bouteilles. »

Yvon poussa un cri de joie :

« Est-ce que tu peux prendre quelque chose ? »

Et il l'appliqua plus près du mur en s'y collant lui-même.

Manette tendit sa petite main. Il y eut un bruit de verre entrechoqué, et elle tira une bouteille.

Manette ramenée à terre, Yves examina la trouvaille. La bouteille était pleine. Le bouchon était facile à enlever. Yves flaira au goulot : c'était de l'eau-de-vie.

« À boire. Donne-moi à boire, grand Yvon, faisait Manette impatiente, en secouant ses petits poings.

— C'est de l'eau-de-vie, de l'eau qui brûle ; mais tu vas remonter, nous trouverons peut-être autre chose. »

Petite Manette, hissée de nouveau, appuya cette fois ses coudes et entra la moitié du corps.

« C'est une armoire.

— As-tu de la place pour entrer ?

— Oui.

— Eh bien, entre ! »

Manette pénétra sans trop de difficultés, se retourna et s'assit, les jambes pendantes en dehors :

« Na ! fit-elle avec un petit rire, je suis bien.

— Maintenant, passe-moi tout ce que tu pourras. »

La petite regarda derrière elle :

« Encore des bouteilles ?

— Oui, et d'autres choses aussi.

— Est-ce qu'il y a beaucoup d'autres choses ?

— C'est plein d'affaires. »

Et le déménagement de « l'armoire » commença. Manette passa une bouteille, puis une autre, et une autre, et quantité d'autres, toutes pareilles, toutes pleines d'eau-de-vie. Ensuite, un sac de toile bien lourd, qu'elle traîna et fit tomber presque sur la tête d'Yvon. Celui-ci prit son couteau et fit sauter des ficelles. C'était du tabac !

« Si cela continue, dit Yves, nous voilà bien. Vois encore, Manette… »

Pour les boites, il y en avait en grand nombre, mais elles étaient trop grosses et trop pesantes. Manette ne pouvait même pas les remuer.

« Est-ce que tu ne peux pas ouvrir les boîtes !

— Y a des cordes… »

Àce mot de cordes le cœur d'Yvon battit puissamment. Des cordes ! la liberté, peut-être. On peut faire tant de choses avec de la corde !

« Tu ne peux pas défaire un nœud, petite Manette ?

— J'en vois pas, des nœuds.

— Eh bien, je te vais passer mon couteau et tu couperas la corde en la sciant… Non ! Il ne faut pas couper la corde !… Écoute, voilà ce que tu vas faire : prends le bâton en fer et tâche d'en introduire le bout sous la corde. »

Manette saisit la tringle que lui tendait Yvon et en enfonça l'extrémité sans difficulté sous l'une des cordes. Le fer dépassait d'une grande longueur en dehors de l'armoire.

« Écoute, recule-toi dans le coin où étaient les bouteilles, Manette, et ne bouge pas jusqu'à ce que je te le dise. »

Manette obéit. Yves prit son élan, sauta, saisit l'extrémité de la tringle restée en l'air et, quand il retomba, il la tenait ainsi engagée dans la corde de l'une des caisses. Il put, en manœuvrant cette espèce de levier, attirer la boite jusqu'au bord de l'armoire. Alors, il fit comme il avait fait pour la porte. Manette engagea la tringle entre la corde et la paroi du mur, et quand Yves sauta après, son poids fit basculer la boite. Elle tomba sur le sol de la grotte. Yvon en était maître. Il dénoua avec patience pour conserver la corde en son entier. Cela l'intéressait bien plus que les vivres qu'il espérait trouver. Et pourtant, comme il avait faim !

Cette caisse contenait de la cassonade, c'est-à-dire du sucre. Sans réfléchir à la soif qu'il allait donner à la petite fille et se donner à lui-même, Yves mit un peu de la matière sucrée dans la bouche de Manette et en croqua sa part ; puis il monta à son tour dans l'armoire à l'aide de la corde malheureusement trop peu longue pour l'évasion à laquelle il pensait… Il lui suffit, pour gagner l'armoire, de faire engager un nœud, par Manette, dans le gond de la porte et il se hissa aussitôt comme un singe.

Yves examina les autres caisses. Aucune n'était entourée de corde ! Il en aurait pleuré Avec une seconde corde pareille à celle qu'ils venaient de découvrir, Yves croyait qu'il eût pu sortir de la grotte. Il en avait déjà calculé les moyens.

Il ouvrit tout ce qui était emmagasiné dans l'armoire, sauf une énorme caisse clouée, la dernière, extrêmement lourde et placée tout au fond. Il sortit d'abord d'un grand coffre une pièce de soie jaune, d'Orient, de toute beauté, qui fit pousser à Manette des cris d'admiration, et plusieurs autres pièces de soie, les unes brochées, les autres unies, de magnifiques couleurs, jonchèrent le sol de la caverne. Manette, enthousiasmée, allait de l'une à l'autre, en tirait un peu, et s'enveloppait les épaules dans des châles improvisés de plus en plus beaux.

« Suis belle, dis, grand Yvon ? »

Et, pleine d'animation, les yeux étincelants, elle recommençait avec une autre étoffe.

« Donne-moi à boire, dis. »

Il n'y avait que de l'eau-de-vie !... Le coco était épuisé depuis la veille. Boire de l'eau-de-vie !... Cela ne rafraîchit pas, ne calme pas la soif, au contraire, et cela tue. Allaient-ils mourir de soif et bientôt de faim, malgré cette découverte ? Oh ! s'il tombait un peu d'eau de pluie, par le puits d'entrée, comme le premier jour ! Yvon eut vidé une bouteille d'eau-de-vie et l'eût remplie de cette précieuse eau dont on fait si peu de cas quand on est libre, et faute de quoi, souvent des marins, des voyageurs dans le désert et des prisonniers sont morts.

« Je n'ai rien à te donner à boire, dit Yvon.

— Y en a dans les bouteilles.

— Je te dis que c'est de l'eau qui brûle, ce n'est pas de l'eau qu'on boit.

— Mais j'ai soif… j'ai soif ! Donne-moi à boire ? »

Yves laissa aller ses bras avec découragement. Certainement, dans les caisses qui restaient à ouvrir, ce n'était pas de l'eau qu'il allait trouver.

Néanmoins il ouvrit et ce fut encore du tabac. Dans un paquet à part étaient un certain nombre de chandelles ; cela eût fait plaisir à Yvon, si on eût possédé d'ailleurs de quoi boire et manger, car c'était de la lumière pour les longues soirées, les plus longues nuits.

Il ne restait plus que la grande caisse clouée, qui tenait tout le fond de l'excavation. Yves ne savait comment l'attaquer, et pourtant il voulait absolument savoir ce qu'elle contenait. La briser, il ne fallait pas y songer : elle était trop solide. Y mettre le feu ? L'incendie n'irait pas loin, mais la caisse serait consumée, car on n'avait pas d'eau pour arrêter les progrès du feu ; et qui sait si la fumée qui se dégagerait n'étoufferait pas les prisonniers ?

Yvon se creusait la tête, regardait à droite et à gauche, cherchant comment il aurait raison de cette caisse. Ses yeux se portèrent aussi au-dessus. Il y avait là deux petits sacs de toile qu'il n'avait pas aperçus tout d'abord. Ils étaient simplement placés sur le couvercle et tout ouverts. Yvon plongea la main :

« Manette ! Manette ! attention ! »

Et il lança l'un des sacs. Des pièces d'or tombèrent, tintant d'un joli son clair contre le roc de la caverne, s'éparpillant, roulant dans les coins.

« C'est des louis ! c'est des louis ! s'exclama Manette en joignant les mains. Sont jolis ! »

Elle en oubliait la soif et se mit à jouer avec les belles pièces à l'effigie du roi Louis XV.

Le second sac contenait à peu près la même quantité de louis. Yvon, bien entendu, eut préféré aux deux trésors quelques crêpes de blé noir et deux verres d'eau, mais où étaient les marchands ?…

Yvon se sentait épuisé de fatigue et de déception. Quand même, il pouvait se donner des forces comme les matelots… L'eau-de-vie ! Il en but une gorgée et en versa quelques gouttes à Manette, qui fit la plus laide grimace permise à une si jolie petite frimousse. Yvon imagina d'en mettre un peu dans le creux de sa main et d'y mélanger de la cassonade. Manette trouva ça très bon, mais elle aurait bien voulu de l'eau après.

Se sentant ranimé, Yves s'en prit derechef au grand coffre, et n'ayant pas d'autre moyen, il commença l'œuvre de patience de l'entamer avec son couteau. Enlevant sur le bord de minces rubans de bois, de menues échardes, il rongeait le bois peu à peu. L'entaille avança bien lentement, mais elle se fit. Quand son couteau eut pratiqué un petit trou suffisant pour qu'on pût voir, Yvon avec anxiété rapprocha la chandelle à la lueur de laquelle il travaillait dans l'« armoire ». Il tacha de se rendre compte. L'objet dur que rencontrait la pointe de son couteau semblait de la même couleur que du bois. Yvon en détacha une parcelle : c'était

du biscuit de marins, celui qu'ils emportent sur les navires et cassent à coups de hache pour faire la soupe.

Du pain ! du pain bien dur, mais enfin, du pain ! Là était la trouvaille.

Il l'annonça à Manette, fort occupée à confectionner une poupée en mettant des soies en tapons.

Manette ne parut pas attacher la moindre importance à cette nouvelle. Elle semblait enchantée de sa situation présente. Yvon avait allumé, à la prière de la petite, une seconde chandelle qui coulait sur le rocher — un véritable gaspillage ! — Et, pleine de courage, toute rouge, dans une bienheureuse contention d'esprit, elle travaillait à fabriquer sa poupée. Yvon, l'examinant du haut, se dit que l'eau-de-vie mélangée à la cassonade n'était pas étrangère à l'évidente gaîté de sa compagne. Il réfléchit sur cet incident, non sans inquiétudes. Il ne savait pas si boire de l'eau-de-vie suffisait pour empêcher de mourir de soif, et quelle serait la suite de ces libations forcées.

Excité lui-même un peu, et l'estomac de plus en plus creux, il travailla vigoureusement à élargir la brèche du coffre à biscuits et parvint à retirer quelques-unes de ces inappréciables tuiles nourrissantes. Du pain qui sonnait quand on le frappait sur du bois. Il voulut y mordre, mais ses dents s'arrêtèrent dessus. Alors, il procéda comme pour le coffre : il fit des raclures et détacha des petits fragments du biscuit qu'il mit à fondre dans sa bouche et dans celle de Manette. Il eut beaucoup de peine à obtenir qu'elle ne crachât pas ces miettes. Elle voulait plutôt du sucre et de l'eau qui brûle. Yvon usa de son autorité pour lui refuser énergiquement l'eau-de-vie sucrée et essaya de lui faire entendre qu'ils

n'avaient pas d'autre pain, et qu'ils étaient bien heureux d'avoir trouvé celui-ci et qu'il fallait en manger absolument, le laisser dans sa bouche comme un bonbon. Manette obéit et resta tranquille, occupée qu'elle était de sa nouvelle fille à la tête jaune d'or et au corps vert, une poupée perroquet, dont l'habillement de soie orange et feuille eût coûté bien cher dans un beau magasin.

Yvon regardait cette poupée en souriant. Il se demanda comment Manette avait pu donner et conserver à la tête de la prétendue poupée la forme d'une boule. L'explication était simple : Manette avait placé dans l'étoffe jaune un assez gros médaillon d'or qu'elle portait à son cou, pendu à un ruban sous ses vêtements, et qu'Yvon n'avait jamais aperçu. C'était un joli bijou à couvercle, dans l'intérieur duquel il y avait des cheveux de la maman de Manette. Sur une des faces se voyait la miniature d'une dame avec de grands cheveux poudrés et des perles autour du cou.

« Qui est cette dame ?

— C'est maman. Ta maman Manon n'est pas comme ça ?

— Non, fit Yves. Elle ne porte jamais de perles et elle ne met pas de blanc sur ses cheveux. »

Yvon pensait au parti qu'il pouvait tirer de ce bijou. Certes, si on le trouvait, celui-là, au pied de la falaise, il ne passerait pas inaperçu, et si on l'ouvrait pour voir ce qu'il y avait dedans, on lirait certainement le billet qu'il contiendrait. Yvon résolut, sans en rien dire à Manette, de couper un grand morceau de soie écarlate, d'en envelopper le bijou contenant le billet, et de jeter le tout par la lucarne au pied de la falaise. Ainsi enveloppé, le médaillon ne courait pas le risque de se briser en tombant.

Ce projet arrêté, le prisonnier alla voir où en était la mer. La marée était haute. Il fallait attendre.

Tandis qu'il était là, il lui vint à l'esprit cette observation qu'il n'avait jamais passé son bras par la lucarne que la fois où il avait jeté le bouquet. Il lui prit envie de vérifier la nature et la position de la roche extérieure tout autour de la lucarne. Il introduisit son bras dans l'ouverture, y colla son épaule et tâtonna dehors. Il sentit d'abord le contact de la roche sèche et chaude que le soleil éclairait. Mais, en baissant la main, il rencontra de l'herbe fraîche. Il en ramassa une touffe entre ses doigts, la cueillit, et la ramena dans la caverne. Quel fut son étonnement quand il vit pendre à ces herbes une motte de terre toute dégouttante d'eau boueuse !

De l'eau ! l'eau tant désirée !

Mais comment la recueillir ?

Évidemment c'était la même qui sortait en source au coin du petit chemin. Cette eau s'infiltrait entre les rochers, coulait là, peut-être même suintait seulement, et y était bue par le soleil. Cependant, la motte de terre était bien trempée. Yves arracha d'autres herbes et eut la satisfaction de sentir que, dans un petit creux très étroit formant rigole, l'eau coulait constamment et même était extrêmement fraîche.

Notre ami Yvon avait l'esprit inventif. Il ne fut pas long à déformer son chapeau tricorne sur un bord et à le transformer en un petit récipient qu'il ramena bientôt rempli de la valeur d'un tiers de verre d'eau. Il voulut en faire la surprise à Manette en lui portant sans rien dire ce breuvage inespéré. Manette était tombée endormie au milieu d'un fouillis de soie, sa poupée perroquet

entre les bras. Yves sourit. Il poussa un grand soupir. Il s'était passé bien des choses depuis le matin, bien des choses heureuses. Le matin, le pain manquait, on allait mourir de soif. À présent, du pain lui était pour ainsi dire tombé du ciel, de mauvaise qualité, mais en quantité qui rassurait pour l'avenir. Et voilà qu'il avait découvert une fontaine. Le petit Breton se jeta à genoux et pria avec reconnaissance. Parmi les découvertes si importantes, si surprenantes de la journée, ce qu'Yves estimait au plus haut prix, ce dont il attendait, dans le secret de son âme, le salut, c'était ce bout de corde trouvé autour de la caisse à sucre.

Il le ramassa et l'examina. Par malheur, cette caisse si lourde, remplie de cassonade, n'était pas d'un volume considérable. Tous les nœuds défaits, la corde n'avait guère qu'une fois et demie la longueur du corps du petit garçon. Yvon leva la tête et mesura une fois de plus du regard la hauteur du puits d'entrée. Sans bruit, il transporta la plus large des quatre caisses sous l'ouverture d'entrée, contre la roche, et plaça les trois autres empilées par-dessus. La corde sous le bras, il monta avec précaution sur cet échafaudage, le cœur battant. La tête de l'enfant atteignait ainsi à la moitié juste de la hauteur du puits. Il ne fallait pas songer à s'élever davantage à l'aide seulement des mains et des jambes. Nulle aspérité ne se prêtait à l'ascension. Yves fit au bout de la corde une boucle et, tenant bien serrée l'autre extrémité, il lança cette corde au-dessus de sa tête, espérant qu'elle trouverait à s'accrocher quelque part. Mais, hélas ! la boucle qui avait diminué la corde d'autant qu'il fallait pour la former, dépassa à peine l'orifice extérieur du puits et retomba dans l'intérieur. Aucune saillie de roc n'était visible, où cette boucle pût s'accrocher. Chaque fois que Yves lançait son lasso, la corde retombait piteusement. De guerre lasse, il interrompit cet exercice inutile. Il re-

descendit sans désespérer encore de ce moyen de salut, mais si harassé de tout le travail qu'il avait fourni, qu'il n'en pouvait plus. Pour continuer son évasion, pour l'exécuter, il fallait du repos, aussi bien à son esprit, qu'à son corps à bout de forces. Il résolut de s'accorder un peu de sommeil. Toutefois, ne voulant négliger aucune des chances de délivrance qui s'offraient, il voulut, avant de s'endormir, lancer son second billet sur la falaise. Il déchira, après une légère échancrure faite au couteau, un très large pan de soie rouge, d'étoffe somptueuse qui ne pouvait manquer d'attirer immédiatement toute personne passant sur la grève. Il défit la poupée-perroquet de Manette, ouvrit le médaillon et glissa son billet auprès des cheveux, sous le couvercle d'or. Et quand il eut fait de la soie un épais tampon, tout autour de cette étrange et précieuse boîte aux lettres, il la lança vigoureusement par la lucarne dans l'espace. Il s'endormit aussitôt, tout souriant d'espérance prochaine.

⁂

Àce moment-là même, le chevalier galopait sur la route de Quimper, suivi de Chalin, également à cheval. À la suite de la première explosion de joie larmoyante que l'on sait, au reçu du bouquet, quand le recteur avait apporté de l'écriture de l'enfant chéri, cette chose qui prouvait que Yves existait quelque part, des doutes cruels avaient assailli la famille. Que voulait dire cette missive dont la mer avait si malencontreusement effacé la majeure partie ? Où Yvon pouvait-il être ? Pourquoi écrivait-il au lieu de revenir ? Pourquoi ce bouquet ? Avec qui, auprès de qui, l'enfant avait-il pu partir ? Autant de questions insolubles. On ne pouvait penser qu'il fût retenu par quelqu'un ! Et cependant… Fallait-il croire (et le chevalier était partisan de cette opinion, à

l'encontre de Manon), fallait-il croire que la menace de la pension, de la séparation l'avait incité à s'éloigner et à demander l'hospitalité à une famille quelconque, habitant plus ou moins loin de Penhoël ? Ce devait être cela, affirmait le père. La grande Manon branlait tristement la tête.

« Yvonnaïk ne nous a pas quittés de son plein gré, disait-elle ; il ne se serait pas séparé de nous pour éviter d'en être séparé par votre volonté, mon père. Yvonnaïk n'aurait jamais fait cela. S'il s'y était laissé entraîner, il serait revenu bien vite le lendemain.

— Aussi je l'attends d'un moment à l'autre », affirmait le chevalier.

Mais grande Manon secouait toujours la tête.

Le vieux baron, lui, dans son grand fauteuil, ne songeait plus à danser de joie. Il avait fait placer devant lui, sur une chaise en bois sculpté, le bouquet de roses et de chèvrefeuille, ou plutôt ce qu'il en restait, car les fleurs étaient maintenant effeuillées. Il regardait constamment cette épave. Le billet d'Yvon était sur la table. Le chevalier arpentait la chambre à grands pas et Manon soupirait, tout en tricotant pour ses petits pauvres.

« C'est inconcevable, s'exclamait de temps en temps le chevalier, c'est à n'y rien comprendre ! »

Or, le matin, tandis qu'ils étaient là tous les trois toujours dans la même situation d'attente anxieuse et d'incertitude, voilà que la voix de l'aïeul s'était élevée avec une singulière fermeté :

« Chevalier, avait-il dit, vous allez monter à cheval immédiatement. Vous emporterez ce papier et vous irez à Quimper sans débrider. Vous verrez maître Hornek, mon tabellion. Vous lui ra-

conterez ce qui se passe. Vous répondrez à toutes les questions qu'il pourra nous faire. C'est un homme d'un grand bon sens. Quoi qu'il vous dise de faire, vous le ferez. Et je ne veux plus vous revoir ici que vous ne me rameniez notre Yvonnaïk ou que vous m'annonciez sa mort. Allez. »

Le chevalier avait écouté, plein de respect. Grande Manon s'était levée toute pâle aux dernières paroles de l'aïeul.

« Grand-père… fit-elle.

— J'ai dit, ma fille. »

Grande Manon tomba sur la poitrine du chevalier et embrassa son père. Celui-ci, sans dire un mot, s'inclina profondément devant le vieillard, sortit de la salle et quitta le château.

À Quimper, dans l'étude de M Hornek, le chevalier est assis en face de ce sérieux homme d'affaires. M Hornek a écouté le récit du gentilhomme sans qu'un poil bougeât de ses favoris blancs. Le tabellion est bien peigné, soigneusement rasé ; son menton gras et rose repose dans une large cravate blanche telle que ses pareils en portent quelquefois de nos jours : son gilet blanc est immaculé, son air grave et important et sa personne replète dominent la table, comme il est accoutumé à dominer les événements. Le chevalier se sent presque intimidé devant la majesté de ce dépositaire des secrets des familles bretonnes. Il a lu le fragment de billet d'Yvon. Il garde le silence, un silence méditatif, qu'il ponctue en puisant lentement une prise de tabac d'Espagne dans une tabatière d'argent. Le chevalier épie avec anxiété sur son visage les réflexions de ce prud'homme.

Le silence se prolonge. Le cas est embarrassant. M Hornek prononce enfin :

« Je sais que l'on fait beaucoup de contrebande d'eaux-de-vie, de tabac et d'étoffes, surtout d'eaux-de-vie, sur toute la côte où est situé votre château, monsieur le chevalier. Les écumeurs de mer n'y paraissent qu'à de longs intervalles, il est vrai, mais tout m'indique que vous devez leur attribuer le rapt de notre jeune cadet. »

Le chevalier bondit sur sa chaise.

« Des contrebandiers !

— Oui, c'est plus que probable. Les événements actuels, les pertes qu'a subies la marine du roi, donnent maintenant à ces coureurs de côtes plus de liberté d'action et d'audace. De nombreuses plaintes sont parvenues, de leurs faits, au commissaire du Roy, je le sais.

— Mais qu'est-ce que des contrebandiers, des hommes de cette sorte, voudraient fairede mon fils ?

— Ils tireront de vous une rançon, c'est très simple. Je ne serais pas surpris, même, que cette lettre du cadet des Valjacquelein vous eût été écrite et portée avec l'assentiment des ravisseurs. Il est fâcheux que nous ne possédions pas la lettre entière. Il est probable que la fin de cette lettre contenait de leur part des propositions d'argent.

— C'est inconcevable, répéta le chevalier. Et que puis-je, si vous dites vrai ? »

Le tabellion ne répondit pas immédiatement. Il se gratifia d'une nouvelle prise de tabac d'Espagne, ce qui ponctuait d'ordinaire ses graves méditations, et, d'un geste lent et mesuré, il reprit le billet d'Yvon et procéda à un second examen plus attentif. Il éleva le papier à ses yeux, du côté de la lumière de la fenêtre, comme s'il espérait retrouver trace de l'écriture effacée ; enfin, fronçant le sourcil, il déposa le papier devant lui sans le quitter du regard, recula sa chaise et ouvrit un tiroir. Le chevalier suivait tous ses mouvements dans une attente ahurie. M Hornek tenait maintenant à la main le manche d'une loupe, ou plutôt d'une large lentille de verre qui grossissait l'écriture, et servait à constater l'authenticité des parchemins, des testaments. Il examina. L'examen fut minutieux et long, du moins parut-il tel au chevalier. La voix du notaire s'éleva plus grave encore :

« Monsieur le chevalier, je constate en cette pièce, par l'écriture de cette pièce, un fait indéniable qui vient confirmer ma supposition en ce qui concerne la probable privation de liberté dont souffre votre héritier. Toutefois, contrairement à ce que je supposais d abord, il semble certain que le cadet des Valjacquelein a écrit ces mots, que je vois là tracés, hors de la présence de ses gardiens et en se cachant d'eux : cette lettre a été écrite avec du sang.

— Avec du sang ! fit le chevalier terrifié. Morbleu, M Hornek, cela passe toute mesure…

— … Et écrite, continua le tabellion, sans plume, au moyen de la pointe d'une broche peut-être, ou d'une forte épingle. Voyez vous-même. »

Le chevalier se pencha au jour de la fenêtre près de laquelle les deux hommes s'étaient approchés. La couleur des lettres grossies apparaissait indiscutablement sanglante. Les bâtons dont elles étaient formées présentaient des hachures d'un rose vif, et, par places, le sang ayant séjourné en séchant, avait laissé des épaisseurs plus noires. Enfin, on distinguait très bien à la loupe la forme de la pointe qui avait dû être inclinée sur le papier, imprimant son empreinte, et, à d'autres places, le fossé qu'avait pratiqué la pointe dans l'épaisseur du papier lorsqu'elle s'était promenée dessus étant redressée.

« Je m'étonnais aussi que l'eau de la mer eût fait disparaître aussi complètement toute trace d'encre. Le sang se lave plus facilement et, tenez, des mots sont restés de la fin de la lettre et demeurent lisibles simplement par l'empreinte de la pointe. Voici très apparent, le mot calvaire, qui semblerait extraordinaire dans le langage d'un enfant de dix ans. Il est à craindre que ce mot ne fasse allusion sinon à des souffrances matérielles, au moins à la douleur d'être séparé de sa famille. Et, tenez, plus loin, un second mot apparaît, le mot onces. Ce mot est quelquefois employé pour désigner une quantité d'or. Le jeune cadet parlait là, probablement, des prétentions de ses ravisseurs, quant à la rançon. Ce n'est pas eux qui le font écrire ; il eût écrit avec de l'encre et ne se serait pas piqué le bras, comme il l'a fait, pour avoir de quoi tracer la missive, en cachette. »

Le chevalier était atterré.

« Que faire, mon Dieu ? » demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Si les événements de Paris n'avaient pas le caractère de gravité que vous savez, je vous conseillerais, monsieur le chevalier,

d'aller vous jeter aux pieds du Roi et de voir M. le Premier Ministre Necker. Vous obtiendriez sans doute une commission de poursuite contre ces pirates (car ce sont des pirates), que vous pourriez faire valoir auprès des officiers de la marine de Sa Majesté dans l'un des ports du nord du royaume. Il existe des vaisseaux corsaires tout à fait aptes à cette poursuite.

— Je pars.

— N'en faites rien encore, monsieur le chevalier. C'est là une mesure extrême à laquelle, dans l'intérêt de la sécurité de l'enfant, vous ne devriez recourir que si son absence se prolongeait. Je vais mander moi-même au baron de Valjacquelein mon avis, qui est de payer la somme que ces malandrins de mer ne manqueront point de demander. Il n'y a nul déshonneur à céder aux exigences de gens de cette espèce dans le moment où ils détiennent provisoirement la force, et ne pas leur céder mettrait votre cadet en péril grave. Je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi. Vous pourriez, vous, monsieur le chevalier, faire la côte, vous renseigner adroitement dans les villages, auprès des gens suspects de chaque pays, des gens qu'on sait capables d'être en relations avec les contrebandiers. Ceux-ci ne sont point sans connivence chez des gens de la côte. Peut-être, ainsi, hâteriez-vous la mise en liberté du jeune Yves. »

Le chevalier remercia M Hornek de cette judicieuse consultation. Il revint à Penhoël presque aussi vite qu'il en était venu, dans le dessein de commencer par ce lieu, naturellement, la série des recherches qu'avait conseillées le tabellion. Mais il trouva, en arrivant, une surprenante nouvelle qui le retint. Il rencontra, à l'entrée du bourg, un enfant de pêcheurs, un petit pauvre, nom-

mé Naïk Dagorne, qui lui causa une vive surprise. Et les événements se précipitèrent.

VI

Le jeune Naïk, fils du pécheur Dagorne, du bourg de Penhoël, était un petit gars de huit à neuf ans, généralement malpropre et déguenillé, dont la tignasse blonde, rarement peignée, semblait presque blanche.

Le jeune Naïk courait la grève du matin au soir. Il demeurait plus d'heures les pieds dans l'eau que sur terre ou à la maison. Le père emmenant dans sa barque ses deux aînés, Naïk n'était pas encore des expéditions de grandes pêches en bateau ; mais c'était un forcené ramasseur de bigorneaux et de moules, un pêcheur de crevettes émérite et un parfait vaurien, sournois, taciturne, et ayant plus vite allongé une claque à un autre enfant qui ne lui disait rien que partagé de sa pêche avec qui que ce fut.

Naïk Dagorne était un petit personnage très indépendant et avisé ; ayant remarqué qu'à la maison il poussait à peu près constamment des gifles et des coups de corde, toujours mérités d'ailleurs, il s'arrangeait pour ne paraître au logis que le moins souvent possible.

Quand il s'y risquait le soir pour participer aux galettes de sarrasin, au lait caillé et à la soupe aux poissons, dès l'entrée, il se garait en croisant ses deux coudes sur sa tête ; les avortons de son espèce sont difficiles à atteindre, il était leste et esquivait les horions le plus souvent. Et puis il disparaissait dès qu'était vidé

le trou creusé dans le bois de la table familiale, trou qui servait à la fois de soupière et d'unique écuelle pour tous.

MANETTE ET MVON.

Ce jour-là, Naïk se sentait de mauvaise humeur. Il avait attrapé le matin, avec son crochet, un superbe homard, et, exceptionnellement, pour vendre cette prise à M. le recteur, il était revenu au village avant le soir.

Et voilà qu'en sortant de la ruelle du presbytère la malchance avait voulu que sa mère lui eût mis la main dessus et l'eût allégé immédiatement de l'argent de M. le recteur. De plus, elle lui avait envoyé comme adieu un de ses sabots, et Naïk avait été assez maladroit pour le recevoir où vous devinez. Ah ! non, il n'était pas de bonne humeur, le jeune Naïk ! Il s'en retournait à la grève, louchant en dessous, avec son paneret sur le dos, et, comme la bande des marmots de la mère Mahek eut le malheur de ne pas l'apercevoir, et, par conséquent, de ne pas détaler à temps du ruisseau où ils s'amusaient à patauger, notre Naïk les gratifia d'une douzaine de galets, dont quelques-uns portèrent comme le sabot.

Cela ne le soulagea guère. Il ne pouvait digérer le homard de M. le recteur. Ce n'est pas tous les jours qu'on prend des homards, et il y a tant de choses tentantes à acheter chez l'épicière du bourg ! Naïk filait le long de la falaise, par le plus court, quand un objet étrange attira ses regards. Il y avait là, bien en évidence sur la roche, un machin très gros en plus belle soie qu'il n'en avait jamais vu aux fichus des plus cossues de Penhoël, les jours de grand Pardon. Naïk se retourna d'abord pour s'assurer qu'il n'y avait personne aux environs. Après quoi, il ramassa la chose

sans presque se baisser, l'enfouit sous sa veste et continua sa route tout raide, une bosse sur la hanche. Naïk marcha, marcha… Il se dirigea vers un endroit très désert du rivage. Là, entre des rochers hauts, sûr de n'être pas épié, il ouvrit enfin le paquet d'Yvon. Il déplia la soie et trouva le médaillon de Manette.

Naïk devint tout rouge. Précipitamment il refit le paquet et courut d'une traite le fourrer dans une fissure cachée, qui lui servait de secrétaire, et qui était, bien entendu, hors de portée de la marée. Après quoi, il s'assit sur une arête de granit, les jambes pendantes, et médita.

Naïk n'était pas honnête : personne ne lui avait appris à l'être. L'idée qu'il eut tout de suite fut de s'approprier ces belles affaires. Mais la réflexion vint. Qu'est-ce qu'il en ferait ? Il n'oserait pas les laisser longtemps dans cette cachette. D'autres gamins du pays faisaient souvent résonner leurs sabots dans ces parages. Quant à rapporter ce trésor à la maison, il aurait préféré le jeter à la mer. Et le résultat de ses réflexions fut que, puisqu'il ne pouvait pas vendre sa trouvaille (on l'eût mis en prison), ce qu'il avait de mieux à faire était de la rendre à celui à qui elle appartenait et de tâcher d'avoir une récompense honnête.

Or, à qui une si belle affaire pouvait-elle appartenir, sinon aux gens du château ? À cette pensée, Naïk se dérida. On savait dans le pays que le chevalier était large ; il avait beau n'être pas riche, il ne vous jetait jamais dans la main moins d'un écu. La seule chose que craignait Naïk, c'est que le gentilhomme, ou la grande demoiselle Manon, qui tricotait tout le temps des surcots pour les gamins, au lieu de s'amuser, donnât de l'argent à la famille Dagorne et non à lui-même. Car, pour l'argent, il était sûr qu'il y en aurait, et une bonne somme, une somme comme il n'en avait ja-

mais vu. Mais, provisoirement, se sentant propriétaire, Naïk n'était pas pressé de se dessaisir de son trésor. Il serait temps de voir demain.

En conséquence, tout en se promettant de surveiller du coin de l'œil les alentours de sa cachette, il sauta sur la roche au-dessous, et clapotant avec ses sabots, d'une agilité étonnante, il poussa une course joyeuse vers la mer basse en sifflotant et se mit à pêcher. Le soir, il porta des crevettes au château et y apprit de Jeannie que M. le chevalier était en voyage. Cela le contraria vivement. Au soir, il se glissa jusqu'à la maison où l'attendait une large distribution de taloches en guise de souper, le père étant en mer ; mais il accepta philosophiquement cette nourriture, songeant qu'il était riche.

La nuit passa par là-dessus. Le lendemain, à l'heure de la marée haute, Naïk ne pouvant pêcher, décida qu'il irait cueillir des noisettes et voler les pommes douces de la mère Mahek. Le verger de la mère Mahek, que Naïk affectionnait autant qu'il détestait sa propriétaire, s'étendait entre la route de Quimper et le ruisseau du pays, tout bordé de noisetiers. Le terrain était donc excellent pour la double opération qu'il projetait. Il n'oublia pas de la ficelle, préparée avec des nœuds coulants, dans le cas où il approcherait enfin la plus grosse oie du troupeau Mahek, qu'il guignait depuis longtemps, dans l'espoir d'en faire un jour la pièce de résistance d'un festin monstre quelque part, là-bas dans les rochers. Naïk, donc, les mains dans ses poches, de l'air le plus effrontément innocent, mal mouché, il faut bien le dire, s'avançait sur la route de Quimper, en sortant du bourg, quand M. le chevalier, à cheval, suivi du vieux Charlik, sur sa vieille jument, se présentèrent à la vue du gamin. Naïk, prévenu la veille que le

voyage du seigneur devait être long, se dit tout de suite, judicieusement, que celui-ci ne revenait peut-être que pour une heure, ayant oublié quelque chose, et qu'il ne fallait pas le laisser repartir. Il le salua donc, en marmottant une phrase pour l'arrêter ; mais il parla très bas, car le chevalier lui faisait peur. M. de Valjacquelein, absorbé dans des pensées qui n'étaient point couleur de rose, vit à peine ce môme déguenillé, crut qu'il mendiait et passa outre. Naïk, désappointé, ne se tint pas pour battu. Le vieux Charlik lui faisait beaucoup moins peur, précisément parce que celui-ci avait quelquefois contribué à grossir son contingent de calottes, ce qui avait établi des rapports entre eux.

« Qu'est-ce que tu vas voler par là » ? lit Charlik du haut de sa haridelle, en le voyant s'approcher.

Tout de suite, croyant mentir, et dans le dessein de se faire écouter à coup sur, Naïk lança en breton :

« J'ai trouvé des affaires à M. Yvon sur la grève.

— Hein, bon Dieu ! s'écria Charlik. Attends ! ne bouge de là ! »

Et il piqua sa bête de l'éperon, rejoignit le chevalier, qui, au premier mot, tourna bride. Sans désemparer, le chevalier voulut être en possession de la trouvaille. Le gamin fut hissé en croupe de Charlik et, en un temps de galop, on arriva à la cachette. La vue du médaillon fut à la fois une déception et un soulagement pour le père. Il avait craint que ce fussent des vêtements de son fils noyé. Toutefois ce bijou ne lui paraissait avoir aucun rapport avec son enfant. Il s'en fallut de peu qu'il n'en fit pas jouer le couvercle. Pourtant, il ouvrit, et il lut !... La mer n'avait, cette fois, rien détérioré.

Une exclamation d'horreur s'échappa des lèvres du malheureux père. Il songea tout de suite qu'il s'était écoulé quatre jours et trois nuits depuis la disparition d'Yvon. Son enfant devait être mort de faim et de soif ! Et de quelle façon horrible… Le chevalier ne prit que le temps de demander à Naïk : « Quand as-tu trouvé cela ?

— Ce matin », mentit l'autre.

On sauta à cheval. On vola sur la grève. Le chevalier prit en passant la corde d'un filet étendu à sécher, et ils arrivèrent sur la falaise. La recherche exigea beaucoup de temps. Le chevalier se mourait d'angoisse et cherchait mal. Il voulait d'ailleurs que ce trou, où son fils se disait tombé, fut situé dans une carrière de pierre abandonnée, encombrée de broussailles, et assez près du Calvaire désigné dans le billet. Trois fois il entra dans le sentier menant à la grotte, vit la source, vit la couverture de vieux lierre et de ronces presque collée au roc sans chemin apparent, et ressortit.

Naïk, qui les avait suivis et qui regardait Charlik et le chevalier aller, venir, chercher, fureter, n'y comprenait rien. Il restait là, bouche béante. Charlik, aussi désespéré que son maître, mais la tête moins perdue, eut l'idée d'informer le gamin de ce dont il s'agissait et lui ordonna de chercher aussi. Il lui expliqua brièvement qu'il devait exister dans les environs un trou de rocher où M. Yvon était tombé.

Naïk ne connaissait pas la grotte. Il fut très étonné, mais, grâce à la science réelle qu'il avait de la côte, il se dit aussitôt que s'il existait quelque part une excavation, ce ne pouvait être que dans une échancrure de la falaise dominant la mer. Et il alla

presque tout de suite où il fallait. Il sortit de dessous le rideau de ronces après avoir découvert l'entrée de la grotte et, avec sa prudence instinctive de madré petit Breton, il ne parla pas aussitôt. Il ne cria pas, il n'appela pas. Il s'avança vers le chevalier, empêtré dans les ajoncs dans le creux de la carrière, et il lui dit :

« Monseigneur, j'ai trouvé le trou. Vous me donnerez quelque chose. »

Le chevalier s'arracha des ronces, sauta sur la falaise, lança sa bourse pleine d'or au gamin, tout en courant à côté de lui. Il se précipita à l'entrée et se laissa glisser dans la grotte.

Elle était vide ! ! !

Il n'y avait plus ni Yvon, ni petite Manette.

Il n'y avait plus de caisses, il n'y avait plus d'étoffes, il n'y avait plus rien que le lit de varech et un petit tricorne défoncé, trempé, maculé de boue, sur lequel on avait piétiné, et que le chevalier embrassa pourtant passionnément, pleurant en cet endroit à lui seul plus que les deux enfants n'avaient pleuré en plusieurs jours, et tellement hors de lui, ne sachant ce que pouvait signifier cette seconde disparition, qu'il s'en prit aux pierres des parois, les frappant du poing, voulant absolument qu'elles lui rendissent son fils.

Le père eut un moment d'angoisse indicible, à inspecter les crevasses du fond de la caverne. Bien que leur étroitesse rendit le fait invraisemblable, il craignit un moment que son Yvon chéri ne fut là, mort, mort de faim et de soif. Il fallut attendre qu'on apportât de quoi faire de la lumière. Attente mortelle ! Après quoi, le fond des crevasses apparut, vide comme le reste.

Cette disparition laissait encore de l'espoir. Il fallait qu'Yvon fût quelque part, mort ou vivant ; il n'y avait point de doute que ce ne fut bien là la cavité où il avait séjourné, la présence du chapeau en faisait foi. Et il ne pouvait être mort, à moins qu'on ne l'eût assassiné, puisqu'il avait écrit un deuxième billet trouvé le matin même… à moins que le médaillon n'eût pas été découvert tout de suite, qu'il eût été lancé en même temps que le bouquet. C'était possible ! Et le chevalier, plus que jamais, répétait désespéré : « Que faire ! »

La pensée lui vint alors que peut-être Yvon avait réussi à s'échapper et qu'il était au château, qu'il allait le revoir. C'était bien invraisemblable, car il se fût trouvé vingt personnes sur la route pour lui crier la nouvelle. Et néanmoins, le pauvre père se raccrochait, en galopant vers le château, à cette espérance qui devait être déçue : personne n'avait vu Yvon.

Ces nouveaux incidents plongèrent le château dans un nouveau trouble. Le vieux baron frémit de colère à l'idée des contrebandiers, dont le notaire supposait l'existence. La lettre d'Yvon les fit tous trembler. Ils le voyaient dans son cachot de roche, se traînant en proie aux affres de la faim, et le fait que l'enfant ne s'y trouvât plus paraissait plus incompréhensible que tout le reste. Dans sa lettre, il ne parlait point de contrebandiers, et cependant l'objet même qui la contenait, la soie dont était entouré cet objet, l'objet lui-même, donnaient à penser qu'il provenait de vols, et que, par conséquent, l'enfant était aux mains de quelques brigands. Mais alors, pourquoi avoir mis cette lettre dans le médaillon ? Ce n'était certainement pas ses ravisseurs qui lui avaient donné un bijou assez précieux, dans le seul but de contenir sa lettre, et des soies d'Orient par-dessus le marché. Donc,

l'enfant avait écrit de lui-même, en cachette. Dès lors, pourquoi ne parlait-il pas de ses ravisseurs ? Il était libre de le faire, puisqu'il écrivait secrètement.

Toutes ces questions demeuraient sans réponse. On tourna et retourna le bijou, on examina le portrait, les cheveux de la mère de Manette. Si ce médaillon n'était pas volé, quelle était cette femme et quels rapports pouvaient s'être établis entre Yvon et elle ? Autre question non moins insoluble. Au milieu de la consternation subsistait une certitude, ou du moins une presque certitude que l'enfant était bien vivant à cette heure ! Grande Manon, cette fois, était tellement abattue, qu'elle ne tricotait pas. Ses yeux ne quittaient guère la relique rapportée de la grotte par son père, le petit chapeau noir aplati, écrasé ; on n'y avait pas touché. Il était tel que le chevalier l'avait rapporté. Tout à coup, la grande sœur se pencha et examina attentivement le tricorne. Le chevalier vint voir ce qu'elle regardait sans rien dire, l'air effrayé. Grande Manon suivit du doigt la trace et le contour marqués visiblement par l'empreinte boueuse d'une semelle de botte d'une grande taille qui avait dû se poser sur le chapeau. Ce n'était certainement pas le soulier d'Yvon qui avait imprimé une empreinte de cette taille.

« Les contrebandiers ! », murmura le chevalier.

Mais, vivement, Grande Manon pesa sur le bras de son père, l'invitant à se taire, clignant de l'œil du côté du vieillard, dont il ne fallait pas augmenter l'inquiétude. Le chevalier se tut. Il était tout pâle et il est probable qu'il pensait justement à faire ce que le vieux baron lui ordonna un instant après :

« Chevalier, votre fils n'est pas mort. Partez. Allez à sa recherche. »

Pendant trois jours, en effet, le père parcourut la côte à cheval, interrogeant les pêcheurs des villages voisins de la mer, ainsi que le notaire l'avait conseillé. Aucun indice d'Yvon. Et comme, à son retour à Penhoël, rien non plus n'était venu de la part des ravisseurs présumés de l'enfant, le chevalier de Valjacquelein n'y tint plus : il entreprit et fit le voyage de Paris.

C'était, à cette époque, une grande affaire ; c'en était une plus grande encore en ce moment. L'autorité se trouvait alors partagée en France entre divers pouvoirs, et, parmi ces pouvoirs, celui du roi, toujours roi de nom et de situation, décroissait chaque jour. L'Assemblée gouvernait réellement. Mais il s'élevait contre elle des résistances, et surtout en Bretagne. Il y avait des prises d'armes un peu partout, et quantité de gens profitaient du trouble général pour tenir campagne.

Néanmoins, le chevalier arriva sans encombre à Paris. Là, il commença à se rendre compte de l'état de dépendance dangereuse où était tombée la puissance royale et vit combien celle-ci était réduite. Louis XVI était plutôt prisonnier que roi. Le chevalier fit ce qu'il put pour lui être présenté ; il n'y parvint pas. On le renvoya au ministre qui, plus puissant que le roi, ne l'était cependant guère auprès de l'Assemblée. M. de Valjacquelein eut grand'peine à obtenir une audience de ce personnage surchargé de travail et de soucis, et qui ne pouvait pas faire grand état d'un pauvre gentilhomme breton égaré au milieu de la bagarre politique. Maître Hornek, de Quimper, était loin de supposer que les choses en fussent venues à ce point, quand il avait parlé au gentilhomme d'aller se jeter aux pieds du roi, de demander l'inter-

vention de la marine royale. Il n'existait plus que peu de marine, et elle n'était plus, pour ainsi dire, royale que de nom.

Le jour marqué pour son audience, le chevalier, introduit dans l'antichambre du ministre, fut invité à s'asseoir. Une dame en grande toilette, poudrée à blanc, perruque haute, attendait elle-même déjà. Cette dame fut reçue presque aussitôt. Resté seul, le père d'Yvon s'absorba dans sa tristesse, et il médita sur son découragement. Ses yeux se portèrent par hasard sur le siège que la dame venait de quitter et son attention fut attirée par un objet qu'elle y avait oublié. Il le regarda de plus près, machinalement d'abord, puis, très intéressé.

C'était une boîte à poudre. Sur le couvercle, une miniature d'une extrême finesse représentait le visage et le buste d'une enfant. Cette peinture offrait une ressemblance frappante avec le portrait du médaillon envoyé par Yvon. Il n'y avait peut-être là qu'une coïncidence. Le ministre reçut enfin le chevalier et écouta sa requête avec politesse ; mais il était visiblement occupé d'autre chose. Il le fit répéter, de manière à lui prouver qu'il avait à peine entendu. Cependant, il promit de s'occuper de l'affaire et de rédiger un ordre pour le commissaire de la marine.

« Tout est difficile en ce moment. C'est du reste, ajouta M. de Necker en souriant, le jour des enfants perdus, car la marquise de Norins, qui sort d'ici, me prie de faire rechercher sa fille qui a disparu aussi, en Bretagne même, et, je crois, non loin de vos terres. Revenez me voir, chevalier, je m'occuperai des deux affaires ensemble… si on m'en laisse le temps. »

Le chevalier ne jugea pas à propos de raconter à un homme si pressé la remarque qu'il venait de faire dans l'antichambre, mais

il s'enquit de la marquise de Norins, lui fit visite, lui raconta son histoire, celle d'Yvon et du médaillon trouvé par Naïk, dont la peinture ressemblait tant au portrait de la boîte à poudre. Très frappée, la marquise ne douta pas un instant que Manette, sa fille, ne fût mêlée aux aventures de l'enfant dont on lui parlait. Il lui parut probable que l'un et l'autre de ces enfants avaient été enlevés par les mêmes malfaiteurs. M de Norins usa de tout son crédit auprès de M. de Necker pour obtenir l'ordre de poursuite qui ne venait pas.

Le chevalier de Valjacquelein restait pour attendre cet ordre, plongé dans un chagrin chaque jour plus profond. Mais, voyant par lui-même les dangers que courait son roi, ayant le spectacle quotidien de la révolution grandissante, il se mêla peu à peu à la noblesse qui entourait Louis XVI et joignit son épée à celles qui tentèrent de soutenir le monarque chancelant.

VII

Nous avons laissé Yvon et Petite Manette endormis à la fin de l'après-midi dans la grotte, lui, bien las, elle, ayant pris un peu trop de cassonade à l'eau-de-vie, et voilà que, le lendemain, le chevalier avait trouvé la grotte vide.

Que s'était-il donc passé ?

Quand Yves s'éveilla, il faisait nuit noire. L'idée de l'évasion ne le quittait pas, pour ainsi dire, même tandis qu'il dormait. Il s'éveilla avec cette idée, plein de courage et de foi en la liberté prochaine. Yvon voulut travailler tout de suite, sans attendre le

jour. Il n'avait pas à économiser la chandelle. Il ne fallait pas retarder d'une minute le moment où il quitterait la grotte avec Manette.

Le moyen, il l'avait entre les mains. C'était un moyen sûr, pensait-il. S'il parvenait à descendre la grande caisse pleine de biscuits et empiler dessus les autres boîtes, il n'aurait plus qu'à monter par cet escalier, car, pour ce qu'il restait à franchir, il entrevoyait qu'il en viendrait à bout d'une manière ou d'une autre, grâce à la corde, à la barre de fer, à ses vêtements ajoutés à la corde au besoin. Et, à tout prendre, il venait d'y songer, il fabriquerait une espèce de corde avec les pièces de soie. Mais le plus simple et le plus pressé, surtout la nuit, c'était d'arriver à descendre la lourde caisse à biscuits.

La chose n'était pas facile pour un enfant de dix ans. D'abord, Yves ne pouvait songer, non seulement à descendre, mais même à ébranler cette caisse avant de l'avoir vidée. Or, pour faire passer un à un la quantité de biscuits contenus et empilés, serrés dans l'intérieur de cette caisse, ce n'était pas une petite affaire. Yvon l'entreprit néanmoins. Il grimpa dans l'armoire et commença la besogne à la lueur de la chandelle.

Que ferait-il des biscuits ? S'il les déposait dans la cachette, en haut, leur amoncellement s'opposerait ensuite au passage de la boîte, et ce serait un second déménagement à opérer. Yves prit le parti de les lancer tout simplement dans l'intérieur de la grotte, le plus loin possible, sûr de n'en perdre aucun et de ne pas les gâter : autant craindre de détériorer des cailloux. Et puis, ils n'en auraient pas besoin longtemps, Manette et lui.

La pluie de biscuits commença et dura assez longtemps. Dès les premières chutes, Manette s'éveilla et, voyant la lumière, demanda :

« Tu fais, là haut, Grand Yvon ? »

Mais bientôt, amusée de ce jeu d'un nouveau genre, elle se mit à ramasser des biscuits et à en construire des maisons. C'était très commode pour cela.

Pendant que les deux enfants se livraient à ces occupations, chacun de son côté, quelque chose d'insolite se passait sur la falaise. Six hommes enveloppés de longs manteaux, armés de mousquets, y étaient montés sans bruit, venant de la grève. Deux autres étaient restés pour garder le canot qui les avait tous amenés. Ils ne ressemblaient guère aux pêcheurs de Penhoël, ces hommes-là. C'étaient des gaillards de haute stature, bottés jusqu'aux cuisses, et coiffés de chapeaux ronds. Ils allèrent droit à la grotte et furent bien surpris, en approchant, d'y apercevoir de la lumière. Déjà, quatre d'entre eux avaient baissé, par l'ouverture, les canons de leurs mousquets, et l'on ne sait ce qui serait arrivé, si, par hasard, Manette, jusque-là silencieuse, très occupée de sa construction, n'avait eu faim et n'avait dit à Yvon :

« Je veux du sucre à l'eau qui brûle.

— Je ne veux pas t'en donner, avait répondu Yves, de l'armoire. Je vais te casser du biscuit.

Les nouveaux arrivants entendirent une voix de petite fille, et même, plus faiblement, la réponse du petit garçon, car ils prêtaient l'oreille et le son monta dans l'ombre. Ce fut peut-être ce qui sauva la vie aux enfants, au moins à Petite Manette. Les

hommes, indécis, écoutèrent encore : aucune voix d'homme ne se mêlait à celles des marmots. Les contrebandiers se concertèrent un instant et se décidèrent à descendre. L'un d'eux s'assit sur le rebord du puits. Il s'aperçut alors que la marche de pierre manquait. Les hommes échangèrent deux ou trois paroles. L'un des six s'éloigna et rapporta bientôt, du canot, une corde. Tout cela s'était accompli dans le plus grand silence. Aucun de ces mouvements n'était pour troubler les deux petits habitants de la grotte. Petite Manette et Grand Yvon ne soupçonnaient pas la présence de ces hommes ni le danger imminent. Yves tirait toujours de la caisse et lançait consciencieusement d'en haut les biscuits, qui tombaient les uns sur les autres avec un bruit sec et mat.

En possession de la corde, les hommes nouèrent ensemble deux mousquets par le milieu, et, le pistolet à la main, l'un des contrebandiers se pendit par l'autre main au câble et se laissa glisser dans l'intérieur. Le bruit de ses bottes retentit de très près aux oreilles de Manette accroupie. Elle poussa un cri et se retourna. En apercevant derrière elle cette haute figure d'aspect effrayant, elle jeta coup sur coup cinq ou six autres cris. Un deuxième homme prit pied dans la caverne, et successivement tous les autres. Yvon, qui s'était précipité d'abord, au premier cri de Manette, assistait stupéfait à cette invasion d'inconnus de mauvaise mine.

Il avait beau être brave, Yvon, il eut terriblement peur, et il restait immobile et comme pétrifié.

« Ah ça, mômes de malheur, clama le plus roux de barbe des arrivants, qu'est-ce que vous faites ici ? En voilà un ménage ! gronda-t-il en regardant les soies dépliées, les caisses et le tas de biscuits, et les bouteilles. Voilà ce qui s'appelle du bel ouvrage.

Eh, l'autre ? continua-t-il, s'adressant à Yvon, comme on ne lui répondait pas, qui est-ce qui vous a permis d'entrer ici ? Vas-tu répondre, ou bien s'il faut que je te délie la langue avec ma garcette ? »

Yvon essaya de dominer sa terreur, dont il commençait à être honteux. Il croyait avoir affaire à de simples pêcheurs.

« Nous sommes tombés ici, sans le vouloir, dit-il assez fermement ; il y a quatre jours que nous y sommes, bien malgré nous, sans pouvoir remonter. Nous craignions de mourir de faim avant de trouver des biscuits. » Les hommes se regardèrent.

« Alors, reprit celui qui avait parlé, personne du pays ne sait où vous êtes ?

— Personne », fit Yvon.

Entraîné par son habitude de dire la vérité, Yvon fut sur le point d'expliquer comment il avait essayé de correspondre avec les siens, mais il sentit d'instinct qu'il valait mieux n'en pas parler.

« Et vous croyez que cela va se passer comme cela ! Tout saccagé, gâté, pillé !...

— Ce n'est pas notre faute, fit le jeune cadet des Valjacquelein, d'une voix de plus en plus assurée, et puis, mon père payera ce qu'il faudra. »

Il ne pouvait rien dire de plus mauvais.

C'était éveiller une idée que ces hommes n'avaient pas encore. Il eût mieux valu cent fois pour eux qu'Yvon et Manette fussent

deux enfants de pêcheurs de la côte comme Naïk, et dont les familles ne fussent pas à craindre.

Mais, l'eût-il voulu, Yves n'aurait pu dissimuler ni sa naissance, ni celle de Manette. Rien que leurs vêtements les eussent trahis, Manette, en ce moment, pétrifiée d'épouvante, aurait renseigné d'elle-même. Et, de plus, même pour sauver sa vie, le cadet de Valjacquelein ne se fût pas abaissé à mentir.

« Ah !., ton père payera ? Il est donc riche, ton père ?

— Mon père, répondit fièrement l'enfant, est le chevalier de Valjacquelein. Vous, qui êtes-vous ? »

Àcette parole, les hommes s'esclaffèrent :

« Seigneur de Valjacquelein, dit l'orateur qui semblait le chef, nous te présentons nos compliments et te prions de descendre ! »

Et, ôtant son chapeau, il salua grotesquement jusqu'à terre. Yvon, devenu tout pâle, ne bougea point.

« M'entends-tu ? répéta l'autre, d'une voix colère. Tu sais, on m'obéit, à moi ! »

Yvon ne bougea pas davantage.

« Si vous me faites du mal, dit-il d'une voix tremblante, à moi ou à la petite fille, vous le payerez cher. Nous n'avons rien fait, répondit-il.

— Rien que ça : un saccage ! reprit l'homme en désignant d'un geste tout le désordre de la grotte. Assez causé, le fils de hobereau ! »

Le terrible homme saisit Yvon par les jambes et le déposa rudement assis contre la paroi de roche.

« Tiens ta langue, ou gare la garcette ! Nous verrons tout à l'heure », gronda-t-il.

Yves avait crié, mais bien inutilement : « Ne me touchez pas ! ne me touchez pas ! » Dès qu'il se trouva libre, il se releva, alla prendre Manette par le bras, et se retira avec elle dans un coin de la grotte.

Les hommes commencèrent à ranger, à replier les étoffes rapidement tout en s'entretenant à voix basse en anglais. Ni Yvon, ni Manette ne savaient cette langue.

« Voilà une déveine ! s'écria le chef. Cela va nous faire perdre notre cachette, ici.

— Peuh ! repartit un autre, il y a moyen de ne rien perdre.

— Oui, dit le chef, avec un affreux geste des mains, on leur tordant le cou, à ces moineaux.

— Il n'y a point de risques à courir, personne ne sait qu'ils sont ici, observa un troisième.

— Je me moque des risques, reprit le chef, et de tous les nobliaux de Bretagne ensemble, du roi de France et du Parlement. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si nous leur faisons leur affaire, on en trouvera trace tôt ou tard, on nous soupçonnera et nous ne serons plus tranquilles pour faire passer la marchandise dans la région.

— Nous ne serons pas davantage tranquilles si nous ne leur faisons pas leur affaire, dit celui qui avait parlé le second.

— C'est vrai, reconnut le chef. Sale histoire !

— Le mieux serait de les jeter tout bonnement à la mer. Le flux les apportera : on croira qu'ils se sont noyés par accident, et nous ne perdrons rien. »

Le plus jeune de la bande, qui empilait les biscuits, prit la parole :

« Je ne pense pas que nous allons jeter ces mioches à la mer pour rien, opina-t-il nettement. Je veux bien faire passer de l'eau-de-vie malgré les gens du roi et les gabelles, mais nous ne sommes pas là pour « trépasser » les enfants. Le mieux, c'est de les emmener. Ce gars-là, avant six mois, je veux que ce soit un rude mousse. Il n'a pas l'air d'avoir peur, et pourtant, à vous entendre parler, y aurait de quoi…

— Et tu feras aussi un mousse de la petite ? ricana un des hommes.

— La petite ? on verra plus tard. Elle ne coûtera pas cher à nourrir. On pourra la déposer quelque part sur la côte, loin d'ici, si elle nous gêne. »

Le chef n'avait pas l'air d'écouter. Il présidait au remballage des marchandises, ce qui fut achevé, malgré la conversation, avec une promptitude merveilleuse.

Il fit sortir la grande caisse à biscuits, à moitié vide, et l'on y empilait le pain de mer. Tout ce rangement fut achevé en un rien de temps, après quoi, ces hommes, qui ne paraissaient pas se défier de l'eau-de-vie autant qu'Yvon, débouchèrent plusieurs bouteilles pour arroser leur repas. Ils sortirent d'un sac un énorme quartier de mouton, s'assirent, les uns sur les caisses, les autres à

terre, et commencèrent à engloutir de formidables bouchées de viande et des lampées d'eau de feu.

Les deux enfants ne bougeaient point. Il semblait qu'on les eût oubliés.

On s'occupait d'eux, au contraire. Le chef, siégeant sur la caisse à biscuits, dit :

« Pour les mômes, quoi que nous fassions, ce sera toujours mauvais ; en somme, c'est notre peau et notre travail à tous qui sont en jeu, donnons tous notre avis là-dessus. Faut-il les « rendre muets » ou les emmener ? »

Heureusement, les pauvres enfants ignoraient l'anglais. Comme aucun des dîneurs ne se tournait de leur côté, Yves et Manette n'imaginaient pas qu'il fût question d'eux, et de cette façon :

« Moi, je suis pour qu'on les finisse. C'est plus simple.

— Et on n'en parlera plus, approuva un autre en riant.

— Nous n'avons pas besoin de nous embarrasser de mioches, énonça un troisième.

— On peut emmener le garçon, dit un quatrième ; ça fera une recrue.

— Moi, ça m'est indifférent, déclara le chef. Mais, soit qu'on les supprime, soit qu'on les emmène, je veux que quelqu'un se charge de la chose et en soit responsable. Toi, dit-il en s'adressant au plus jeune, qui avait pris la défense des enfants, tu es d'avis qu'on les garde ; tu l'as dit. Te charges-tu d'être bonne

d'enfants à bord et de façon à ce que les gosses ne nous piaillent pas dans les jambes ?

— Oui, répondit l'autre, ce n'est pas bien difficile.

— Et toi, tu veux qu'on leur fasse boire un mauvais coup, interrogea-t-il en se tournant vers le premier opinant ? Tu te chargerais de le leur verser ?

— Il n'y a qu'à les flanquer à la mer, pardieu !

— Alors, aux voix ! dit le chef. Que ceux qui veulent qu'on les « étourdisse » lèvent la main ! »

Trois bras se dressèrent en l'air.

« Ça fait moitié, lit le chef en riant. Attendez. Passez-moi un louis. Hé, petite ! lit-il en breton, approche ! »

Manette ne comprenait pas qu'on lui disait de venir. Yvon, ayant réfléchi, jugea meilleur de ne pas résister. Il s'avança avec Manette.

« Elle est gentille, la petite aristo, dit le chef. Veux-tu du gigot ? »

Mais Manette n'avait pas faim. Elle secoua la tête.

« Et toi, seigneur de Baldaquin, du mouton et un verre d'eau-de-vie, hein ? Tu vas goûté, à notre eau-de-vie. »

Résolument, exprès, Yves accepta. Il commençait à craindre que ce ne fussent pas seulement des contrebandiers. Il sentait que les dispositions de ces hommes pouvaient varier selon sa convenance à lui.

« Tu sais, dit en ricanant le chef qui lui passait un gros morceau de mouton, nous n'avons pas de vaisselle plate… ici. »

Et il continua en anglais à ses compagnons :

« Vous rappelez-vous la vaisselle d'argent du seigneur espagnol que nous avons emportée par mégarde avec son vin ?… Approchez, mademoiselle, reprit-il en français. Vous allez jeter l'effigie du roi Louis XV en l'air, quand je vous le dirai. Attendez que je vous le dise. »

Et en anglais :

« Si c'est face, elle sera confiée à la nourrice sèche ; si c'est pile, le mauvais coup à boire. »

Les contrebandiers s'amusaient. C'était du jeu. Leurs yeux brillaient.

« Je parie une pistole pour la nourrice.

— Contre moi, pour le coup en mer.

— Moi, je tiens un louis pour le coup en mer.

— Je tiens contre.

— Soit, dit le chef, mais achevons vite ; nous n'avons pas trop de nuit devant nous pour rembarquer. »

Et en français :

« Allons, lance la pièce, petite. »

Manette la laissa tomber plutôt qu'elle ne la lança en l'air.

Les joueurs se précipitèrent.

C'était pile !

Les perdants payèrent sans barguigner.

« Allons, dit le chef à l'homme qui s'était chargé de l'exécution, attache-leur un linge autour du bec, et qu'on file. »

L'homme se saisit d'Yvon, qui se débattait, n'ayant rien entendu de ce marchandage, le bâillonna et lui ficela les mains et les jambes.

Les contrebandiers se levèrent tous. Ils paraissaient d'excellente humeur. Les paquets furent halés ; les bouteilles, logées dans un grand sac, transportées très vite hors de la caverne, où ils ne laissèrent même pas la planche de la cachette. L'exécuteur prit les deux enfants, un sous chaque bras, comme des paquets, et, bientôt, les caisses descendues sur la grève, chargées à bord du canot qui attendait là, on arriva en ramant aux écoutilles d'un voilier mouillé dans la baie.

On leva l'ancre, Yvon fut déficelé, on ôta à Manette le capuchon dont on lui avait couvert la tête et sous lequel elle étouffait. Le chef commandait la manœuvre pour le départ. Le matelot qui s'était chargé de l'atroce besogne s'approcha de celui-ci :

« Faut-il maintenant, les mômes ?...

— Non. Une heure avant le jour. Plus loin. »

Personne ne s'occupa plus de Grand Yvon ni de Petite Manette. Yvon, affalé sur un tas de cordages, avait pris Manette dans ses bras et s'efforçait de la réchauffer. Dans son état de frayeur l'enfant était plus sensible au froid, qui était assez vif, le vent soufflant du nord. Yvon pensait qu'ils n'avaient rien à craindre et

que ces gens se proposaient de tirer de l'argent de ses parents. Il était loin de supposer l'horrible vérité. Lui aussi avait froid. Lui aussi, les émotions l'avaient rendu presque malade. Il était à bout. Pourtant, cela ne le fit pas négliger de soigner la petite compagne que le hasard lui avait donnée. Il la sentait trembler ; il regarda autour de lui : un tas de cordages, plus haut que celui sur lequel il était assis, laissait, à son centre, un creux, faisait comme une boite sans couvercle. Manette serait là à l'abri du froid. Yvon la prit dans ses bras. Il enjamba la corde, coucha l'enfant, et, pour qu'elle n'eût pas froid, il tira à lui deux cabans, c'est-à-dire deux de ces suroîts de peau dont se couvrent les matelots pendant les manœuvres sous la pluie ou l'embrun, car on jetait là un tas de vêtements à la disposition de l'équipage. Comme il y avait assez de place pour deux et qu'il se sentait glacé, Yvon se coucha aussi auprès de Manette dans le rond de cordes, attira le caban sur leurs têtes et ne tarda pas à s'endormir.

Un peu avant le jour, l'exécuteur se souvint de la besogne dont il s'était chargé. Il se mit à la recherche des deux prisonniers, les appela, « Hé, petits !… » sans succès, promena son falot de la cale au pont, dans toutes les parties du navire, et n'eut pas l'idée de soulever le vêtement sous lequel ses futures victimes dormaient profondément, au chaud. Ne trouvant rien, il demanda à deux ou trois, par acquit de conscience :

« Est-ce qu'on a déjà jeté les mômes à l'eau ? Vous ne les avez pas vus par là ? »

On lui dit que non, et ce sujet de conversation n'ayant aucune importance, on le laissa tomber. L'homme de la noyade, ayant fini son temps de quart, alla se coucher à l'entrepont. Ce fut ce

hasard qui empêcha les deux enfants de se réveiller ce matin-là au contact de la mer, juste à temps pour se sentir couler.

Il faisait grand jour quand Yvon écarta la bienfaisante couverture et quitta le tas de cordes. Il avait dormi, mais dormi mieux qu'il n'avait fait dans aucun lit du château de Penhoël. Il était dispos, et, ne connaissant pas la situation, il la regardait tout à fait sans crainte. Le chef était appuyé alors à un bastingage ; avec hardiesse et décision Yves voulut lui parler. En le voyant, étonné, cet homme dit :

« Tiens ! te voilà, toi. On ne t'a donc pas jeté par-dessus bord ? »

Yvon crut qu'il plaisantait et voulut plaisanter aussi :

« Je n'en avais pas envie.

— Oui ! Mais cela ne suffit pas.

— Monsieur, dit, avec un sérieux au-dessus de son âge, le jeune garçon, vous paraissez le capitaine du navire ; je ne sais pas qui vous êtes ni quel est le navire. En tout cas, je vous prie de nous débarquer le plus tôt possible.

— Vraiment ? lit le chef, amusé. Après tout, ajouta-t-il en parlant à un matelot, c'est peut-être ce qu'il y aurait de plus simple… Quand nous serons sur la côte d'Espagne…

— S'il faut de l'argent pour cela, le baron, mon grand-père, en donnera, c'est sûr, ci même vous serez bien récompensés.

— Il a un aplomb, le môme ! »

Le jeune contrebandier qui avait essayé de sauver les enfants, approcha. Lui aussi parut surpris.

« Oui, dit le capitaine en riant, ils ont manqué le coche ce matin.

— Alors, laissez-les moi.

— Tu en veux toujours ?

— C'est le mieux pour nous.

— Eh bien, garde-les. »

Les deux pauvres enfants étaient sauvés ! du moins pour l'instant.

. . . . . .

Yvon apprit seulement alors de combien peu il s'en était fallu qu'ils n'eussent été jetés à l'eau, Petite Manette et lui. Ce « détail » l'éclaira sur le genre d'hommes en compagnie desquels il naviguait. Il sut en quelles mains il était tombé. Le jeune contrebandier à qui il devait la vie éprouva le besoin de s'excuser, aux yeux de l'enfant, de faire partie d'une bande qui, à l'occasion, ne se contentait pas de frauder les douanes :

« On se trouve ainsi engagé un beau jour sans savoir. Je suis ici parce que j'ai déserté de la marine royale, dans un moment de colère. Le capitaine, comme on l'appelle, a commencé la vie de mauvaise aventure par le meurtre du gentilhomme dont il était vassal et qui l'opprimait. On débute de la sorte, avec des idées de justice. On se met en révolte contre la loi, et peu à peu, fatalement, on glisse au brigandage. Le pis est qu'on est obligé, pour recruter son monde, d'admettre les pires scélérats. La moitié des

hommes du bord ont « ramé sur les galères du roi », plus ou moins longtemps. Cependant, ici, on ne vole pas ordinairement. C'est de la contrebande simple qu'on fait. Quand on vole, c'est plutôt pour se distraire et en manière de bravade. Seulement, on tue toutes les fois que c'est nécessaire, et même quelquefois sans nécessité. Vous l'avez échappé belle, mon garçon. Moi, ici, je ne suis pas à ma place. Je devrais être un bon soldat du Roi… J'espère que vous n'avez plus rien à craindre. Mais, c'est égal, vous ferez bien de vous rendre utile à bord : on n'y aime pas les bouches inutiles. Travaillez jusqu'à ce que vous trouviez une occasion… »

Le contrebandier prononça ce dernier mot d'une façon significative. Yvon comprit à merveille de quelle sorte d'occasion il voulait parler. Il n'avait pas besoin d'y être incité pour se promettre de profiter de la première qui se présenterait de s'échapper.

« Et la petite fille, que vaut-il mieux pour elle ?

— Qu'elle se montre le moins qu'elle pourra. Qu'elle reste dans la cabine d'entrepont le plus possible. »

Yvon, remerciant chaleureusement son sauveur, lui dit :

« Je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu. »

Il rejoignit Manette, dans le rond de cordes. Il l'éveilla et s'efforça de lui faire comprendre l'absolue nécessité de se cacher, de ne pas trop jouer sur le pont. Manette promit tout ce qu'il voulut, mais elle s'était jetée dans ses bras, répétant à travers ses larmes :

« Grand Yvon ! Grand Yvon ! je veux m'en aller chez toi, avec Grande Manon. Je veux rester avec toi tout le temps, tout le

temps ! Ne t'en va pas… J'ai peur !… J'ai peur !… »

Et elle s'attachait à sa veste ; elle ne voulait point le quitter, même un instant. Yvon, inquiet, encore sous le coup des révélations du jeune contrebandier, mesurait toutes les difficultés, tous les dangers que la peur, les larmes et les jeux de l'enfant ne pouvaient manquer de susciter.

Il essaya de la mener à l'entrepont, comme on le lui conseillait. Il l'entraîna. Manette résista, poussa des cris déchirants. Il n'était plus possible de lui faire entendre aucune consolation, de la rassurer. Elle pleura et cria très haut pendant toute la traversée du navire, tandis qu'Yves la traînait. Les matelots, peu habitués à avoir des passagers, et des passagers de cette sorte, regardaient et ricanaient. Yvon, pénétré de ce que lui avait dit leur sauveur, sentait combien le tapage et les larmes de Manette étaient dangereux. Il était consterné.

L'homme qui s'était chargé de les jeter à la mer survint. Il se baissa et se saisit de Manette d'un geste résolu. Il l'emportait vers le bordage. Les matelots le suivirent en riant, afin d'assister à ce spectacle, comme à la noyade d'un chat. Yves était resté un instant atterré : il ne comprit pas tout de suite. Revenant à lui, il se précipita sur le matelot et l'arrêta en se cramponnant à la robe de Manette. La résistance qu'offrait l'enfant était trop peu de chose : le matelot les entraîna tous les deux sur le plancher du pont… La petite allait être précipitée.

« Arrête ! cria leur ancien protecteur en surgissant : le chef me l'a donnée, ainsi que le gars !… »

L'autre continua comme s'il n'avait pas entendu ; il s'avança vers le bordage fatal. La main du jeune sauveur s'abattit sur le col

du bourreau et, d'une pesée puissante, fit fléchir son adversaire sur les jambes. Des acclamations et des rires retentirent. Tout l'équipage, alléché par la perspective d'une lutte, spectacle dont les gens d'action sont très friands, se réunit autour des deux contrebandiers. Le ravisseur, sur qui pleuvaient les coups, avait, pour se défendre, lâché Manette. Yvon voulut reprendre son amie et l'écarter, mais les matelots s'opposèrent à son passage.

Les deux hommes en lutte avaient pris du champ. Ils se mesurèrent un instant des yeux, en s'injuriant. Ce n'était pas leur première dispute : ils étaient ennemis depuis longtemps. Les matelots spectateurs, qui connaissaient cette inimitié, s'installaient comme au théâtre et s'apprêtaient à juger les coups. Le bourreau s'élança soudain, et, se baissant au moment où il arrivait sur son adversaire, lui porta un coup de tête qui était dirigé vers le creux de l'estomac, mais qui n'atteignit que la hanche, l'autre s'étant effacé. Ils se saisirent alors à bras-le-corps et roulèrent enlacés, l'ami des enfants essayant d'achever, de renverser son ennemi, et celui-ci, tombé sur les genoux à la suite de son attaque manquée, donnant tout son effort pour se relever. Il y eut une minute où les forces s'équilibrèrent, où les deux corps tendus l'un vers l'autre, restèrent immobiles. Mais le bourreau fléchit ; ses épaules portèrent sur le plancher, et son vainqueur lui mettant les deux genoux sur la poitrine, leva un couteau… Personne ne fit un mouvement pour l'arrêter. On avait acclamé la chute : le spectacle continuait.

« Debout ! cria la voix du chef, qui survenait en écartant les matelots. Debout ! et assez ! ou je vous fais pendre tous les deux à la vergue. »

Le chef tenait un pistolet à la main ; son autre main caressait la crosse d'une seconde arme passée dans sa ceinture rouge. Les deux lutteurs se relevèrent et leurs couteaux se fermèrent.

« Chef, vous m'avez donné ces mômes : je veux les garder.

— Et, moi, j'avais ordre de les saborder… On a parié, cette nuit… »

Un grand silence régnait dans l'équipage.

« C'est bon ; qu'on laisse les mômes pour l'instant. Mais, si j'entends un seul piaulement, c'est moi qui lancerai les poulets par-dessus bord. Quant à vous, vous passez votre temps à vous chamailler, et le service en souffre. À la première querelle, je loge une balle dans la tête du plus proche de moi. Ça fait que le survivant pourra travailler. »

L'équipage applaudit à ce jugement et se dispersa.

Le vainqueur — la nourrice sèche — comme l'appelait le chef, prit les enfants par la main et les mena dans l'entrepont.

Il y avait là deux grandes cages, l'une réservée à la volaille, et l'autre où étaient entassés des moutons : la viande fraîche du navire.

« Voilà une cabane où il y avait une vache ; entre là dedans, dit le contrebandier, en poussant la petite assez rudement, et n'en bouge pas, et ne crie pas, ou bien, il y a croquemitaine. Tu l'as vu, n'est-ce pas ? Ton camarade t'apportera à manger. »

Il l'enferma.

« Quant à toi, garçon, continua-t-il, attrape un balai et nettoie le pont, il en a besoin. Voici du grain pour les poules, du foin pour les moutons et une barrique d'eau. C'est moi qui suis chargé de leur distribuer la provende, et je n'ai pas le temps. Tu leur donneras à manger et à boire trois fois par jour. Va. »

Yvon comprit. Il se mit à l'ouvrage sans hésiter.

Le vaisseau ne ressemblait guère, dans son aménagement, à ce que nous voyons maintenant à bord d'un navire de guerre, où tout est ciré, astiqué, bien en place, et entretenu par l'équipage avec un soin minutieux. Personne, sur ce bateau-là, ne songeait à frotter les cuivres pour les faire briller. Il n'y avait d'ailleurs point de cuivres. L'encombrement, du pont à la cale, le désordre, apparaissaient inextricables. Objets hétéroclites de toute sorte roulaient çà et là, repoussés en passant d'un coup de pied quand ils gênaient. La poussière, la farine, les grains, le sel, le riz, le tabac, tout cela mélangé à des détritus de poisson et à des os restés des repas, formait sur les planches une épaisseur de fumier. Les canons dans leurs embrasures (il y en avait six) étaient rouillés. La manœuvre était la seule chose qui fût exigée de l'équipage avec sévérité. Le chef permettait tout le reste. Et le reste, c'était d'abord l'eau-de-vie, le jeu de dés, donnant lieu à des disputes continuelles. Les provisions, en nombre considérable, et renouvelées sans cesse, étaient laissées à discrétion, c'est-à-dire à indiscrétion. Tout le monde puisait à tout, librement, à pleines mains. On ripaillait ferme.

Yvon, chargé de ce nettoyage, ressemblait à une mouche à laquelle on aurait imposé la tâche de récurer une ferme. Néanmoins, courageusement, il se mit à s'escrimer du balai, du tor-

chon, ce qu'il n'avait jamais fait de sa vie, cela à la grande joie de l'équipage.

Les gens riaient de le voir lutter contre les poussières, ce dont il ne se tirait pas maladroitement, sachant d'instinct se servir de ses mains et combiner toutes choses avec ingéniosité.

Plusieurs des matelots et contrebandiers du bord étaient anglais, d'autres espagnols, la majorité normands et bretons. L'un d'eux, un Anglais, voyant Yves d'autant plus grave, le pauvre petit, qu'il provoquait l'hilarité, mettre un linge autour de ses reins pour lui servir de tablier, lui adressa la parole, en français et en anglais mêlés, avec un respect comique :

« Môssieu steward, vôs être un homme serious ! Je aimais bôcoup vôs, môssieu steward. »

Ce nom de « steward » fit fortune à bord. Yves le garda par la suite, même quand, deux mois après, devenu mousse, et le seul mousse du vaisseau, il avait renoncé à ses nettoyages et contribuait à la manœuvre pour sa large part. Cette transformation fut aisée. Toute son enfance, Yvon avait accompagné les pêcheurs, vu manœuvrer la voile, manié des cordages et ramé. Il se trouva en très peu de temps transformé en matelot vigoureux, hâlé et dur à la fatigue.

Bonne Manon ne l'aurait pas reconnu, alors, et comme elle aurait pleuré ! Au fond de son cœur, cet enfant restait le même : un petit être plein de conscience, de loyauté et de tendresse. Son énergie et sa volonté, naturellement très puissantes, ne firent que se développer au milieu de la vie active et extraordinaire qu'il mena.

Les malheurs, les aventures profitèrent au jeune Breton. Outre qu'ils le fortifièrent au moral et au physique, il y apprit en peu de temps, sur les hommes et les choses, plus qu'on n'apprend parfois en cinquante ans d'existence paisible. Il devint très vite un homme. Mais revenons à notre récit.

Le grand sujet d'inquiétudes d'Yvon était maintenant Manette, qu'il protégeait, comme c'était son devoir, et à qui il s'était profondément attaché. La première journée, il descendit constamment à l'entrepont, lui porta du sucre, des oranges qu'il avait pu attraper, quantité de jouets bizarres ramassés à droite et à gauche, qui réussirent à distraire et à occuper la petite. Elle était calmée. Son insouciance de bébé avait repris le dessus, et comme Yvon l'emmena jeter du grain aux poules, elle fut ravie et rit aux éclats. Elle disait : « Encore ! encore !... », en voyant les poules se précipiter à l'endroit où s'éparpillaient les grains. Yvon eut peine à la réenfermer. Il réussit à l'installer dans le box devant d'autres jouets, en lui promettant qu'elle donnerait encore à dîner aux volailles, comme récompense, si elle ne bougeait pas et l'attendait bien sagement.

Il n'y eut aucun incident de navigation cette première journée. Yvon, pour se reposer de temps en temps de sa prétendue besogne de « steward », regardait la mer, qu'il n'avait aperçue les jours derniers que par sa lucarne, et aspirait l'air et la lumière largement. Cela lui était une grande jouissance ; il y était habitué et venait d'en être longtemps privé. L'air frais et salin entrait en lui, et en même temps l'espérance. La situation présente était des plus tristes, il est vrai, mais ne venaient-ils point d'échapper, Manette et lui, à une tombe, à la grotte, c'est-à-dire à la mort la plus affreuse et qui paraissait si inévitable ? Ils sortiraient des mains

des pirates, comme ils étaient sortis de la grotte. Ses résolutions s'affermissaient, se précisaient.

Il visita le navire, observant une à une toutes choses, et nota, dans sa mémoire, les habitudes du bord.

Un peu avant la nuit, tout l'équipage, sauf l'homme de la barre et les vigies, se réunit sur le pont autour de quartiers de viande rôtie, de cruches de vin d'Espagne et de flacons d'eau-de-vie. C'était ainsi tous les soirs. Le chef présidait le repas et l'on menait grand bruit. Yvon reçut de son ami, le jeune contrebandier, des victuailles pour six personnes. Il alla faire dînette avec Petite Manette. Ils s'assirent sur des sacs de coton, à côté de la cage à poules qui ne sentait pas très bon, mais dont la vue réjouissait Manette. L'abondance du repas et sa variété leur semblèrent quelque chose d'exquis. Ils venaient d'avoir un « ordinaire » qui rendait le contraste agréable. Manette babillait comme une pie et jetait du biscuit frais à ses amies les poules. Yvon jouissait de cet instant de répit et de repos, de sécurité relative. Il l'avait bien gagné !

En causant, ils en arrivèrent à parler de la maman de Manette. Yvon s'était étonné, dès qu'il avait su l'histoire de la petite, du peu de place que sa mère paraissait tenir dans sa vie, de l'absence de cette maman. Dans les moments les plus critiques, où la Petite Manette avait imploré du secours, crié, demandé à manger, jamais le mot maman ne lui était venu aux lèvres.

« Tu l'aimais beaucoup, ta maman ? demanda-t-il à Manette.

— Oui, répondit-elle, sans conviction.

— Elle est bien bonne pour toi, ta maman, ordinairement ?

— Elle est bonne quand elle vient.

— Comment ? quand elle vient ?

— Oui. Elle vient pas souvent.

— Nous ne vivez pas ensemble ? Elle ne reste pas à votre château ?

— Non.

— Mais qui est-ce qui prend soin de toi ?

— Des gens. »

Ce seul mot de « gens » éclaira Yvon.

« Maman a des belles robes, elle est tout le temps chez le Roi. On me dit toujours qu'elle est chez le Roi.

— Et ton papa ?

— Il est en prison.

— En prison ?

— Maman me l'a dit. Je connais pas papa.

— Et la dernière fois que tu l'as vue, ta maman, c'était au château ?

— Oui, maman est partie en voyage dans une grande voiture, pour aller prier le Roi qu'il fasse sortir papa de prison. Alors la dame n'a pas voulu de moi, tu sais bien, je te l'ai déjà dit, et je suis allée chez Dame Kornik. »

Yvon entrevoyait déjà la triste vie de Manette.

« Je t'aime bien, Grand Yvon. »

Les yeux noirs de Manette restèrent fixés un long instant sur Yvon. C'était beaucoup pour elle, mobile comme un oiseau. Elle se détourna en éclatant de rire parce que deux poules se donnaient des coups de bec en dressant leurs plumes.

Manette ne tarda pas à s'endormir. Yvon la transporta dans le box et lui fit un lit épais de foin frais. Personne ne lui avait dit où il devait coucher. Personne ne s'occupait de lui que leur sauveur. Il était libre sur le bateau. On entendait les voix de l'équipage en liesse ; des cris, des chants, un brouhaha du côté du pont. La nuit était proche ; Yvon s'appuya au bordage et regarda les derniers nuages verdâtres luisant du côté de l'ouest. Il tourna la tête et fut surpris d'apercevoir, très près, la terre.

On avait jeté l'ancre et cargué les voiles un peu avant le souper. Cette terre ne pouvait être que la côte de France. Dans l'ignorance complète où était Yvon de la direction où il marchait, de l'endroit du monde où il se trouvait, le sentiment de l'isolement l'étreignit. L'idée de son pays dont il s'éloignait pour une destination inconnue, des siens qu'il laissait peut-être pour toujours, tout cela eut raison de son courage. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, à l'aspect de ce rivage, de cette terre si voisine, et qu'il aurait pu atteindre, ce soir de calme, dans un petit bateau comme celui où il avait l'habitude de pagayer à Penhoël presque sous les murs du château.

La volonté, le crime d'une poignée de misérables l'empêchaient seuls d'aller à cette terre qu'il espérait être encore son pays, vers laquelle son âme se tendait avec force.

Où pouvait-il être ? Il se souvenait maintenant d'avoir entendu les gens du navire parler de l'Espagne… Oui, c'était vers l'Espagne qu'on se dirigeait.

Yvon avait un peu étudié la géographie sur des cartes, avec Grande Manon, avec son grand-père ; mais il ne rapprochait, dans son imagination, que difficilement ces cartes, où l'on voyait tous les pays ensemble, occupant si peu de place sur le papier, et les vrais pays où il faut marcher longtemps pour avancer dans un sens ou dans l'autre, où l'on voit de la vraie mer et des terres aux bords tout échancrés, alors que sur les cartes ces bords sont des lignes. Cependant, en se forçant au raisonnement, il se dit que le navire devait se trouver en face de la Vendée, à peu près, puisqu'il était parti de la côte sud de Bretagne ; et il ne se trompait pas de beaucoup. Le navire avait même fait moins de route qu'Yvon ne croyait. On était dans la baie de Bourg-neuf, non loin de l'île de Noirmoutiers. Les contrebandiers avaient à y prendre terre, à y décharger des marchandises, et l'opération devait être tentée la nuit même.

Ce n'était plus la côte de Bretagne tout à fait, mais Yvon en était encore bien près. Il semblait qu'il la sentît. Son désir de gagner la côte prit une forme active, se formula en projets. Personne ne le surveillait, le pilote avait rejoint les soupeurs, on ne voyait plus le sommet des mâts où se tenaient les vigies, Il faisait très sombre sur le navire. Une seule lueur rouge se répandait du pont où elle éclairait le repas et se perdait au milieu des formes vagues des agrès.

Le projet d'Yvon se précisait de plus en plus dans son esprit et son cœur battait très fort. Il descendit auprès de Manette endormie, la prit dans ses bras et se dirigea du côté opposé aux dîneurs

jusqu'à un endroit où il avait remarqué une échelle à nœuds accrochée au bordage. C'était par cette échelle, probablement, que l'expédition, la nuit dernière, était remontée à bord. Yvon s'imagina que les canots, les embarcations, étaient attachés à la coque des navires et les suivaient à la traîne. Il ne savait pas qu'il n'en est jamais ainsi, car, en route, les barques seraient continuellement projetées par les vagues contre le liane du navire, chavirées et brisées. Le pauvre enfant n'en descendit pas moins par l'échelle, tenant Manette endormie, et arrivé, non sans grande difficulté, un peu au-dessus de la mer, heureusement calme, il ne trouva que le vide. Point d'embarcation.

Le brave enfant, désappointé, mais non découragé, songea un instant à se jeter à l'eau, à s'enfuir à la nage. Il était excellent nageur. Peut-être eût-il pris cette mesure extrême, sans Manette, mais il avait trop l'expérience de ce que c'était que la mer et le flot pour s'imaginer qu'il pourrait tenir longtemps, même seul, et, à plus forte raison, gêné par un enfant à soutenir, qui se débattrait tout de suite, qui les perdrait tous les deux presque immédiatement.

Yvon remonta à grand'peine son fardeau endormi. Il le déposa tristement de l'autre côté du bordage et souffla. Il aperçut, en ce moment, suspendue au-dessus de l'eau, entre deux palans, immobile, prête à être lancée, une de ces embarcations qu'il s'attendait à trouver flottant contre la coque du bâtiment. Ce canot faisait une tache noire sur le ciel, à deux pas de lui. Yvon examina la manière dont la barque était attachée. Elle pendait, au bout des palans recourbés, à deux cordes passées dans des poulies ; et ces deux cordes venaient s'enrouler à un treuil, sorte de bobine horizontale supportée à ses extrémités par deux montants, et qui se

manœuvrait au moyen d'une roue à poignées. Cela s'appelle un cabestan. Yvon en avait vu sur les vaisseaux qu'il avait visités à Brest avec son père, en son unique voyage. Les explications qu'on lui avait données alors lui revinrent à l'esprit, et ses instincts naturels de mécanicien lui indiquèrent ce qu'il avait à faire.

Les cordes passées dans les poulies et supportant le canot, étaient, avant de s'engager sur la grande bobine, enroulées plusieurs fois autour des champignons en fer. C'était par là que le poids même de la barque la tenait suspendue.

Sans bruit, Yvon commença à dérouler le câble. Ce fut assez facile d'abord ; aux premiers tours, le câble libre restait lâche et malléable ; mais bientôt, le poids du canot suffit pour faire sauter le câble de gauche hors de la tête du champignon, et le canot prit une position perpendiculaire, pendit à une seule corde. Ce résultat inquiéta Yvon. Tout à l'heure, dans quelle position le canot se trouverait-il sur l'eau ? Il pouvait sombrer. Néanmoins, Yvon s'attaqua à la seconde attache et manœuvra comme il avait fait pour la première. Cette fois, avant que le dernier tour fût déroulé, il se produisit une secousse violente, et peu s'en fallut que l'enfant n'eût la main broyée. Les deux cabestans se mirent à tourner de plus en plus vite, et à un moment le treuil fonctionna seul, aucun homme ne se trouvant là pour conduire la manœuvre, et le canot fut précipité à la mer, avec un choc dont le bruit s'éleva dans la nuit. Yvon ne vit pas cette chute, mais il l'entendit et comprit comment elle avait dû avoir lieu. Il se rechargea de Manette et recommença la descente de l'échelle. Cette fois, l'embarcation était bien là, mais hors de la portée du pied de l'enfant. Le canot dérivait, tout couvert du surplus des cordes le reliant aux deux palans. Cramponné à l'échelle, de la main droite, Manette

dans le bras gauche, Yvon n'avait aucun moyen d'attirer le canot à lui. Il attendit, angoissé. Avec une lenteur désespérante, l'embarcation se déplaçait parmi le clapotis des vagues. Elle finit par se trouver sous l'échelle, et Yvon s'y laissa tomber…

Il déposa Manette en hâte. Puis, il chercha et défit les crochets qui retenaient les deux cordes dans deux anneaux, et rejeta les bouts de celles-ci à la mer. Des rames étaient amarrées dans l'intérieur. Yvon en détacha une paire, il vira de toute sa force…

Cependant, le bruit de la chute du canot avait donné l'éveil. Des coups de sifflet retentissaient sur le navire. On venait de s'apercevoir de la mise à l'eau de l'embarcation. On se hâtait de faire jouer les palans de l'autre côté du navire. La première incertitude avait heureusement fait perdre un certain temps. Le pauvre Yvon ramait avec le plus de vigueur qu'il pouvait du côté du rivage. Il était arrivé à moitié chemin, quand la chaloupe de poursuite, lancée par l'effort de huit rameurs, contourna la coque du pirate. Yvon n'avait que ses deux bras. L'avance prise ne comptait guère. Pourtant, il continuait, en y mettant tout son courage. Il se retournait, éperdu d'émotion, tantôt du côté du navire, où il entendait le choc régulier des rames sur l'eau, tantôt du côté de la terre, où il voyait les lumières des fenêtres bien près !…

Alors, il eut l'idée de crier : Au secours, et il le fit à pleins poumons.

Des barques de pèche flottaient à l'ancre, au milieu d'une petite anse. Il y en avait toute une flottille, soulevée par la marée montante, mais personne dedans. Il les dépassa, affolé, car le bruit des rames qui le poursuivaient se rapprochait terriblement.

Tout à coup, le petit canot toucha le fond, avec un bruit de gravier écrasé.

Il était échoué sur plage.

Yvon jeta deux cris plus désespérés que les autres, empoigna Manette qui, depuis quelques instants, pleurait très fort, et abandonna la barque. Il avait de l'eau jusqu'à mi-corps, quand ses pieds rencontrèrent le sol. Il se dirigea vers la lumière, avec son fardeau, n'en pouvant plus, luttant contre la résistance du flot. On ne marche pas vite ainsi. Le flux le portait en avant pendant quelques pas ; le reflux le forçait à rétrograder sous peine de perdre pied. Il prit le parti de laisser plonger Manette pour garder un bras libre et nager. C'était la dernière chance. La petite fille absorba l'eau amère et fit silence. Le bruit des rames s'entendait maintenant tout près, dans l'ombre. Yvon luttait, aveuglé, nageant d'un bras et des jambes, tirant, de l'autre, le petit paquet vivant qui s'agitait faiblement… Le sang bourdonnait dans les oreilles du nageur… Il sentit qu'il allait s'évanouir. Il hurla un dernier appel… Les choses, déjà si indistinctes dans la nuit, s'embrouillaient devant ses yeux… Il avait lâché Manette malgré lui et continuait de nager machinalement, de plus en plus faible, la conscience presque absente.

Cependant, il entendit plusieurs voix héler du rivage et vit la tache noire du corps d'un homme qui s'avançait dans l'eau. L'éclair d'un coup de feu jaillit de tout près d'Yvon ; la détonation résonna à ses oreilles et fit écho dans son cerveau comme un son prodigieux… Il s'évanouit.

Les cris d'Yvon avaient attiré les gardes du port, mis en éveil, avant le crépuscule, par l'apparition de ce bâtiment suspect d'al-

lures et son séjour dans la baie.

Quoique la nuit fût noire, les gardes de mer et les gens du pays se doutèrent de ce qui se passait, devinèrent qu'il y avait poursuite. Ils arrivèrent au secours d'Yves, au moment précis où les contrebandiers venaient de repêcher le petit nageur évanoui.

Les gens de la côte ne se trompèrent pas sur la qualité de ceux à qui ils avaient affaire ; l'existence et les incursions à main armée des coureurs de mer n'étaient que trop connues de Lorient à Bayonne : on tira sur la barque. Les contrebandiers ripostèrent. Personne ne fut atteint dans l'ombre.

Yvon saisi et jeté dans la chaloupe, les contrebandiers ne se soucièrent point de pousser plus loin l'action pour reprendre la petite tombée aux mains des habitants de la côte. Ils n'y tenaient pas autrement. Si elle parlait (et elle était trop jeune pour qu'on en tirât des renseignements bien précis), c'était tant pis. Ils firent force de rames vers le vaisseau. Aussitôt arrivé à bord, on mit Yvon à la chaîne. L'ancre fut levée, et on alla mouiller sous l'île de Noirmoutiers.

⁂

Manette fut recueillie dans une maison où une brave femme la déshabilla, la réchauffa devant un grand feu, et la coucha. Interrogée le lendemain, par le maire du lieu, Manette dit son nom et celui du château de la marquise, sa mère, situé non loin de Vannes. Elle n'était point malade. Son bain forcé ne lui avait fait aucun mal, et, sauf qu'elle réclamait de temps en temps, en pleurant, le grand Yvon, elle prenait son parti de tout du moment qu'elle était bien traitée. Elle avait vu tellement changer les visages autour d'elle que plus rien ne l'étonnait. Les autorités du

district résolurent de la renvoyer à la marquise, profitant du départ d'un bateau côtier qui allait à Lorient, ville dont le château de Nérins n'était pas très éloigné. Ces braves gens, à vrai dire, apportèrent tout leur zèle à ce rapatriement ; peut-être espéraient-ils une récompense honnête que payerait la famille de l'enfant ?

Le château de Nérins était fermé. Manette, en répondant aux questions, avait raconté son histoire et nommé les Kornik, les derniers à qui elle avait été confiée. Elle avait désigné aussi Penhoël et dit qu'elle voulait aller chez « la Grande Manon » de Valjacquelein, mais qu'elle ne voulait pas retourner dans la grotte. On ne s'expliqua pas cette histoire de grotte. Les gens chargés de la remettre entre les mains des Kornik trouvèrent ceux-ci partis. La guerre civile avait passé par là, dévasté les propriétés, dispersé nombre de gens, éloigné les autres.

En désespoir de cause, Manette fut amenée à Penhoël, et, naturellement, au château de Valjacquelein. Le Chevalier n'y avait pas reparu. La Grande Manon et le vieux baron vivaient seuls, dans le deuil et l'attente.

Manette arriva dans cette arche comme la colombe portant un rameau vert. Elle y fut reçue à bras ouverts, et se sentit chez elle ! De ses petites lèvres tombaient des nouvelles et encore des nouvelles de l'Yves chéri, quand on l'interrogeait. Et vous pensez bien que ni le vieux baron, ni la grande Manon ne se lassaient d'interroger. Ils dépensaient, des heures durant, toute leur astuce, ces cœurs meurtris, toute l'ingéniosité de leur tendresse avide de savoir, à faire sortir de la mémoire de la petite tout ce qu'elle contenait. On s'ingéniait à la choyer, à lui trouver des jeux. Et, tandis qu'elle jouait dans la grande salle, la jeune fille et le vieillard lui posaient doucement des questions sur l'histoire du

grand Yvon, qu'elle livra ainsi par morceaux, détail à détail, l'aïeul et la jeune fille comprimant leurs exclamations, et échangeant des regards par-dessus la tête de la petite Manette qui mignonnait une poupée, ou savourait tranquillement une tartine de confitures.

Manette, dans le château endeuillé, ne remplaça pas l'enfant absent, certes. Mais elle était quelque chose qui venait de lui, quelque chose qu'il avait lui-même soigné, choyé, sauvé. Elle devint très chère aux deux pauvres esseulés et souvent, quand Grande Manon et le baron s'étaient prêtés à toutes ses fantaisies de jeux turbulents, elle s'endormait sur les genoux du vieillard attendri.

VIII

Que faisait à Paris le chevalier de Valjacquelein ? Bonne Manon manda à son père les derniers événements, l'arrivée à Penhoël de Manette, tout ce que, par elle, on avait appris sur le sort d'Yves, et comment il était au pouvoir des écumeurs de mer.

Ces nouvelles accablaient l'infortuné père. Il était évident maintenant, que, contrairement à l'avis du tabellion de Quimper, les contrebandiers n'avaient point enlevé Yvon pour en tirer rançon. Si cela eût été, ils eussent fait en sorte d'adresser leurs propositions au château de Penhoël. Obtenir qu'on poursuivît ces malfaiteurs, ce qu'il avait voulu faire, devenait de plus en plus improbable. Le ministre Necker avait pris la fuite quelques jours après avoir reçu le Chevalier.

La Révolution allait grandissant, et tout moyen d'action pour retrouver son enfant échappait au malheureux gentilhomme. Il avait rencontré, il est vrai, à Paris et à Versailles, beaucoup de représentants de la noblesse bretonne, venus en députation à cause des événements politiques, et dont quelques-uns, ralliés aux idées nouvelles, ne manquaient pas d'influence. Le Chevalier fit auprès d'eux tous ses efforts pour obtenir un ordre d'expédition contre les pirates. Mais le peu de vaisseaux armés qui restaient à la France avaient assez à faire de s'occuper des Anglais ; M. de Valjacquelein n'obtint rien.

Il voyait souvent, depuis leur rencontre, la marquise de Nérins et le marquis, sorti de la prison où il avait été jeté comme conspirateur. Celui-ci se préparait à émigrer ; Paris devenait de moins en moins sûr pour la noblesse ; quant à la marquise, informée de la présence de sa fille au château de Penhoël, elle se borna d'abord à dire que c'était très bien ainsi. Un peu plus tard, quand son époux partit pour l'Allemagne, elle déclara Paris inhabitable et se décida à revenir habiter son domaine de Nérins. On ne s'amusait plus à la cour. Madame la marquise jugea que c'était le moment d'aller rejoindre sa fille.

En conséquence, on entassa dans une immense berline de voyage les objets qui lui paraissaient de première nécessité, quantité de magnifiques costumes de gala, deux ou trois laquais galonnés et une provision de poudre à la maréchale. Et l'on partit en cet équipage pour la Bretagne.

Nous passerons sur les incidents nombreux et les événements considérables de ce mémorable voyage d'une mère si pressée de revoir son enfant. Nous ne dirons pas comment aux portes d'Angers, Gilles, le plus effronté des laquais, reçut une maîtresse volée

de coups de bâton de la population ameutée, pour avoir cinglé de son fouet un vieillard infirme qui demandait l'aumône ; ni comment, à sa profonde indignation, la superbe marquise, à Nantes, fut tirée de son carrosse, sans cérémonie, et fouillée, elle et tous ses costumes de cour, par des gens du gouvernement choqués de son étalage fastueux et arrogant et qui feignirent de la prendre pour une conspiratrice. En vain, la noble dame donna-t-elle l'ordre à ses laquais de rosser « cette canaille », elle dut en passer par là.

Elle fut tellement outrée de ce manque de respect, qu'entre Nantes et Lorient, dans la berline, elle consomma près d'une demi-livre de poudre et posa cinq mouches sur son noble visage, devant son miroir en porcelaine de Saxe à petits amours roses et à bougies, établi d'une façon permanente vis-à-vis d'elle sur la banquette afin qu'elle put à tout instant contempler son auguste personne.

Fut-ce l'illumination insolite de cette berline qui attira, en pleine forêt, l'attention d'un certain nombre de jeunes seigneurs de grands chemins, qui arrêtèrent les chevaux, assommèrent aux trois quarts les laquais, et se présentèrent incivilement, sans avoir été annoncés dans les formes, aux yeux de Madame la marquise indignée ?

Toujours est-il que cette bande de malandrins, comme il commençait à en courir beaucoup dans le pays de Bretagne, était composée surtout de galopins et même d'enfants, jadis mendiants, maintenant apprentis chouans. Cette chouannerie se conduisit envers la marquise avec la plus grande grossièreté. Un affreux gamin, à cheveux filasse, portant au bout d'un baudrier plus grand que lui un sabre terrible, fit irruption dans la berline,

piétina les mules de satin rose de Madame la marquise, et porta une main sacrilège tout d'abord sur le collier de perles qui faisait le tour du cou sacré de la beauté. Non content, l'affreux petit chouan, qui paraissait avoir une prédilection marquée pour les bijoux, s'empara de la fameuse boite à poudre, qu'avait un jour trouvée le Chevalier sur la banquette de l'antichambre de M. de Necker.

Ce jeune bijoutier des bois n'était autre que notre ancienne connaissance Naïk, décidément prédestiné à collectionner tous les médaillons et toutes les boites à portrait de la famille de Nérins. Le rejeton de l'intéressante lignée des Dagorne, de Penhoël, a prospéré depuis que nous ne l'avons vu. C'était un personnage judicieux, comme nous savons. Dès qu'il s'était trouvé en possession de la bourse pleine de louis du Chevalier, il avait jugé superflu de l'apporter à sa mère, et même, ce commencement de fortune le mettant en appétit, il avait décampé incontinent de Penhoël, devenu méprisant pour les bigorneaux, les crevettes, voire les homards de cette grève, et avait renoncé à tout jamais à la soupe et aux taloches maternelles. Il se sentait appelé aux plus hautes destinées, et il ne se trompait pas, car, à quelques années de là, il fut pendu, méchamment, à Nantes, après une vie accidentée et trop bien remplie.

La nuit en question, avec ses camarades, Naïk s'en prit aux poches de M la marquise, détruisit l'harmonie de ses paniers, saccagea les boîtes, caisses, écrins innombrables de la belle dame, si bien que quand elle continua sa route, avec une seule voiture et un seul cocher éclopé, les autres laquais s'étant joints à la bande, il ne restait plus à l'imposante marquise un louis dans sa bourse, ni même une bourse, ni aucun objet précieux, ni même

le fameux miroir de Saxe. Nous devons dire que c'est à la perte de ce dernier objet qu'elle fut le plus sensible, elle qui avait l'habitude, déjà assez ancienne pourtant, de ne se jamais perdre de vue. L'arrivée au château de Nérins se fit en assez piteux équipage et plus tôt qu'on ne l'eût prévu, la charge qu'avaient à traîner les chevaux étant considérablement allégée.

Quand M la marquise aperçut son château fermé, presque toutes les vitres brisées, et sans aucune espèce d'appareil de réception, tout son personnel l'ayant abandonné, elle déclara à son unique cocher, pourvu d'une mentonnière, à cause d'un coup de crosse de pistolet qu'il avait reçu à la mâchoire, qu'elle ne mettrait point le pied dans cette « grenouillère ». Le domestique prit juste le temps d'aller chercher dans le château un autre miroir, un contingent sérieux de robes de cour (les troupes de réserve) et une nouvelle provision de poudre à la maréchale. Grâce à quoi la marquise de Nérins put se présenter d'une façon un peu digne de son rang à M. le baron de Valjacquelein, à Grande Manon et à Petite Manette.

Elle entra majestueusement dans la salle d'honneur. Grande Manon, en robe blanche, sans bijoux et sans paniers, sans poudre sur les cheveux, sans rouge sur les joues ni même sur les lèvres, car elle était bien pâlie par le chagrin, reçut la visiteuse et lui fit la révérence d'usage d'une façon sortable ; mais il faut bien dire que M. le baron de Valjacquelein, malade et inattentif, était en calotte et eût pu être pris, n'eussent été la distinction de son visage et l'air majestueux qui ne le quittait jamais malgré tout, pour un simple concierge, s'il y avait eu à cette époque des représentants de la noble institution des concierges.

Si la marquise fut suffoquée, point n'est besoin de le dire, et, d'ailleurs, elle manifesta à haute voix son mécontentement.

Dès l'entrée de M de Nérins, Manette avait bien couru baiser la main de sa mère, et même très vite, mais celle-ci poussa un cri d'effroi en la voyant accourir. L'harmonie d'une toilette savamment combinée aurait pu être détruite par un empressement aussi intempestif et inconsidéré. Cette maman embrassa pourtant sa fille quand toutes les présentations furent accomplies et elle lui dit :

« Comme vous voilà faite, comtesse ! »

Malgré le manque d'apparat de la réception et l'absence totale de train du château de Penhoël, la marquise de Nérins daigna y accepter l'hospitalité pour quelques jours. Elle s'y installa, y fit venir de la poudre à la maréchale en quantité raisonnable et y passa… près de deux ans. Ce n'était pas qu'elle s'y amusât ou que le charme de Manette eut fini par contre-balancer son horreur de l'isolement. Mais où aller et que faire ? Le marquis était émigré, la cour dispersée, le roi comme prisonnier à Paris ; il n'y avait plus partout que des gens de peu, et ces gens de peu saccagèrent le château de Nérins. Il y avait bien, non loin de là, de la noblesse bretonne, mais là, les femmes des gentilshommes s'habillaient en homme et se préparaient à suivre l'armée royaliste dans les ajoncs, probablement sans perruque et sans poudre. Cela n'était pas du tout dans les goûts et les habitudes de M la marquise de Nérins. Elle resta donc au château de Penhoël, s'ennuyant à mourir, mais ne mourant point, vivant à part, voyant peu ses hôtes et rarement sa fille, qui continua à avoir Grande Manon pour mère. Fidèle gardienne des meilleures traditions et de la dignité aristocratiques, il faut dire à sa louange que, pendant cette année-là,

elle ne manqua jamais de faire quatre toilettes par jour. Elle dormait beaucoup.

La présence, supportée, de cette écervelée au château de Penhoël, fut cause de grands malheurs.

On était alors à la fin de l'été 1792, au moment où la Bretagne, et particulièrement le Morbihan, commençait à se soulever contre la Révolution. Les autorités révolutionnaires sévissaient. La noblesse, enfermée dans ses châteaux, passait pour être l'instigatrice des troubles, de l'insurrection menaçante. Le chevalier de Valjacquelein, jeté en prison comme suspect, avait de la famille, et cette famille avait recueilli la femme d'un émigré ; cela suffit pour qu'on décidât l'arrestation du vieux baron, qui ne songeait pourtant guère à conspirer, et celle de la marquise, qui ne cessait de parler à ses gens de l'horreur que lui inspiraient les outrages prodigués au Roy. On vint arracher le vieillard et sa petite-fille, en même temps que la « ci-devant » marquise de Nérins, à cette paisible retraite où le chagrin seul conspirait avec de lointains espoirs.

On n'avait reçu aucunes nouvelles d'Yvon depuis l'arrivée de Manette. Le baron avait vieilli durant ces deux années, et ne quittait plus du tout son fauteuil. On dut le porter dans la voiture où la marquise était déjà installée, sans perruque et sans poudre, méconnaissable. Manon, très digne, voulut suivre son grand-père. Elle embrassa Manette, qu'on n'avait pas prévenue de la gravité des événements et la confia, ainsi que le château, aux soins du vieux Charlik et de Jeannie. La voiture, escortée de cavaliers en habits bleus, sabre au poing, partit pour Nantes. Manette avait encore une fois perdu ses protecteurs. Très bien soignée au château, elle n'en pleurait pas moins Grande Manon et le baron.

Son intelligence et son cœur s'étaient ouverts aux douces inspirations de la jeune fille. Elle demandait souvent quand Grande Manon reviendrait et elle menaçait d'aller la chercher. Il aurait fallu faire un bien long voyage, car voici ce qui s'était passé :

Avant d'arriver à Nantes, l'escorte des soldats révolutionnaires avait été attaquée par un parti de paysans armés, et dispersée. Les trois prisonniers, délivrés, gagnèrent la Vendée et de là l'Angleterre, attendant la fin de la guerre civile qui se déchaîna avec une si soudaine violence.

À Londres, la marquise brilla d'un éclat nouveau et disparut de l'horizon de M. de Valjacquelein. Ce fut la seule satisfaction qu'éprouvèrent le grand-père et la petite-fille, installés modestement dans un cottage aux environs de la capitale anglaise.

Manon se voua aux soins que nécessitait l'état de plus en plus précaire de la santé du vieux gentilhomme. Elle écrivit une première fois à Penhoël. Cette lettre, probablement interceptée, ne parvint pas à destination. Ne recevant point de réponse, Manon n'osa écrire de nouveau, de peur de compromettre sa Manette qu'elle savait en sûreté auprès du vieux Charlik et de la fidèle Jeannie.

Quelqu'un de Penhoël, qui eût vu en ce même mois d'août 1792 un grand garçon occupé à carguer les voiles d'un navire, le soir, dans les parages des îles de Glénan, à peu de distance de la côte bretonne, et non loin de Penhoël, n'eût pas reconnu sans peine en lui le petit Yvonnaïk de la Grande Manon ; c'était maintenant un vrai mousse, tout bronzé bien que resté délicat de visage et distingué de tournure.

Il avait enduré la captivité avec courage, supporté la mer et ses travaux, vu l'Espagne, le plus souvent, de nuit et du pont du navire contrebandier, essuyé des tempêtes, vécu des heures de mortelle tristesse quand il pouvait s'isoler. Mais rien ne l'avait abattu et il ne s'était pas passé un jour sans qu'il pensât à la délivrance. L'existence qu'il menait lui était, au point de vue moral, demeurée aussi odieuse que le premier jour et il ne rêvait qu'à y échapper, soutenu par l'espérance de retrouver les siens, la Grande Manon, son père et son grand-père, si ce dernier vivait encore…

Demander à quitter le navire eût été peine perdue : c'eût été même dénoncer ses espoirs et exposer sa vie. On ne sort point d'une association dont le crime est la base. Chacun des criminels a intérêt à ce que personne n'abandonne le repaire. Toute tentative de ce genre est soupçonnable de trahison et compromet la sécurité de tous. De quelque façon qu'on soit entré, on reste lié, surveillé jalousement.

Après son essai manqué d'évasion, à Bourg-neuf, Yves s'était senti épié de prés, mais son audace, l'esprit d'initiative et de décision dont il avait fait preuve, le faisaient estimer de ces malfaiteurs, hommes d'action. Le chef tenait à lui, tenait à tout son personnel dont le recrutement était difficile. Le brave enfant n'avait pas, jusqu'ici, rencontré l'apparence d'une occasion de fuite.

Le vaisseau, au moment où nous retrouvons Yves, était si près de son pays, que le mousse en éprouvait un grand trouble. Il le dissimulait soigneusement. Deux ans avaient passé. On avait fait bien des expéditions depuis, et le chef ne semblait point se souvenir des incidents qui avaient amené la capture d'Yvon. Il n'y pensait pas, du moins, quand le navire mouilla à quelque distance de l'île des Moutons, à une lieue de Penhoël. On devait débarquer de

l'eau-de-vie, cette nuit-là, mais plus à l'ouest, à l'entrée du port de Concarneau, au fond d'une petite baie assez sauvage appelée la baie de la Forêt. Là, deux rivières aboutissent et les contrebandiers de terre, complices, attendaient chaque nuit, avisés par la voie de terre, le déchargement projeté qui devait se faire en canot et chaloupe sur les bords de la principale rivière.

« On peut essayer ce soir », jeta en passant à l'oreille d'Yves le jeune contrebandier auquel il devait la vie et qui était devenu pour lui un ami, son seul ami à bord.

Sans doute on pouvait essayer ; quant à réussir, c'était bien chanceux. Leur plan d'évasion ils l'avaient longtemps médité pour les moments où ils se trouveraient avec le vaisseau non loin de la Bretagne. Malheureusement Barnabé, le jeune contrebandier, était aussi soupçonné de tiédeur pour le métier et surveillé surtout quand on approchait des côtes françaises. Il n'était pas prudent qu'Yves et lui se parlassent trop à l'écart ; d'un commun accord, depuis quelque temps, ils avaient feint d'être brouillés. Pourtant, une manœuvre les ayant rapprochés un instant, ils en profitèrent pour s'entendre :

« Avez-vous pu en vider une ?

— Deux.

— Et où avez-vous mis le tabac ? »

Barnabé montra la mer.

« J'ai lesté avec des couvertures pour éviter le bruit creux du vide, dit-il. Je pense que cela fera à peu près le même poids. Il y en a une plus petite pour vous. »

Yvon hocha la tête. Il n'avait pas grande confiance dans la réussite de ce projet, le seul qui permettait d'être transporté à terre, car Yvon n'allait jamais en expédition, et, depuis quelque temps, une mesure pareille avait été prise à l'égard de Barnabé.

Celui-ci voulait en effet fuir le vaisseau, quitter la contrebande ; la présence et le contact d'Yves avaient réveillé en lui la conscience ; il avait pris en dégoût le métier criminel qu'il exerçait. Cette conversion avait été obtenue décidément à la suite d'un entretien qu'il avait eu avec le cadet des Valjacquelein ; Yves, qui lui était reconnaissant, lui avait dit un jour :

« Vous devriez sortir de là.

— C'est impossible ! Que ferais-je ?

— N'importe quoi.

— Je ne peux rien faire du tout à terre. Si j'y mettais le pied, je serais un jour ou l'autre arrêté. On a su à Brest que j'étais devenu coureur de mer. Si on me voyait reparaître là ou ailleurs, mon affaire serait claire. »

Et Barnabé esquissa, en tirant la langue, le geste significatif d'un homme à qui on serre une corde autour du cou.

« Si vous alliez trouver mon père et mon grand-père à Penhoël, dit l'enfant, qui était loin de soupçonner la situation nouvelle des choses en France, il userait de son influence pour qu'on ne vous inquiétât pas.

— Vous vous trompez. Je serais roué vif », dit tristement Barnabé.

Yvon s'était récrié.

« Vous êtes trop jeune pour comprendre ces choses-là. Je suis un voleur, un malandrin déclaré, reprit Barnabé. J'ai beau en avoir regret et repentir, moi qui ai commencé cela tout jeune et sans savoir, je n'en resterai pas moins un scélérat que tout le monde jugera de son devoir de dénoncer.

— Vous vous trompez, Barnabé. Si je pouvais dire à mon père ce que vous avez fait pour moi, et ce que je vois que vous êtes réellement, mon père irait plutôt jusqu'au Roi pour demander votre grâce. »

Ils étaient revenus souvent sur ce sujet et, petit à petit, ils s'étaient mis à discuter des possibilités, à combiner différents moyens de fuite selon les circonstances. Cette fois, ils avaient préparé tout un plan, de longue main, en prévision de ce débarquement près de Concarneau. Il s'agissait pour eux de réussir à se substituer à de la marchandise dans des caisses destinées à être mises à la côte. Barnabé, patiemment, en avait décloué deux, les avait disposées intérieurement, percées de trous invisibles pour faciliter la respiration. Il avait fait eu sorte que lesclous du couvercle de la caisse jouassent à l'aise dans leurs trous de manière à ce que les deux complices pussent entrer au dernier moment dans l'intérieur et tirer à eux le couvercle sans changer l'aspect extérieur du clouage.

Tout cela présentait de grosses difficultés et des dangers de toute sorte. Mais ils voulaient s'évader l'un et l'autre, coûte que coûte. Le plus difficile était de trouver moyen de s'introduire dans ces boites à l'heure voulue, et pourtant quand il n'y aurait personne dans la cale… Autrement, on pouvait les appeler, remarquer leur absence et tout eût été perdu.

Justement, le chef donna l'ordre de transporter sur le pont toutes les marchandises à débarquer. Les préparatifs d'évasion couraient donc grand risque d'être découverts, car, les sentant vides, les contrebandiers allaient ouvrir ces deux caisses préparées. Les deux amis, en entendant l'ordre du chef, échangèrent un coup d'œil de tristesse et de découragement, mais aussitôt Barnabé fit signe au mousse de l'accompagner à fond de cale. Ils v descendirent en toute hâte avant tout le monde et se chargèrent sur le dos les deux caisses vides, qu'ils montèrent sur le pont. La fatalité voulut que les autres marchandises, apportées ensuite, fussent empilées sur ces deux premières caisses au point de les enfouir complètement. Il ne fallait plus songer à s'y introduire au moment du départ. Ils allaient manquer encore cette occasion, ils s'éloigneraient de leur patrie de nouveau pour on ne savait combien de temps et après avoir entrevu de si près la liberté.

Yves ne put supporter cette idée. Il résolut de tenter, cette nuit-là, quelque chose, coûte que coûte. Comme Barnabé s'approchait de lui d'un air désolé, il lui dit :

« Allons nous-en à la nage.

— Nous n'arriverions jamais jusqu'à la côte.

— Nous resterons dans les îles et nous nous y cacherons. Nous descendrons pendant le souper. »

Le repas, au coucher du soleil, n'eut pas lieu de la façon ordinaire, le chef ayant interdit d'allumer aucune lumière pour ne pas attirer l'attention quand on quitterait le voisinage des îles pour s'approcher de la passe de Concarneau, port très fréquenté et nid de pêcheurs. De plus, les préparatifs ne permettaient pas de se livrer aux agapes coutumières, d'autant plus qu'en même temps

qu'avait lieu le va-et-vient de la cale au pont, on préparait le lancement des barques, et que la manœuvre pour doubler les îles commença dès que la nuit fut faite. Il y avait grande animation sur le bâtiment, et tout y était sombre excepté dans la cale.

Les deux amis virent ces choses avec joie, car elles devaient favoriser leur fuite d'une manière ou d'une autre. S'ils disparaissaient, on pourrait être assez longtemps sans remarquer leur absence, mais ils ne pouvaient plus songer, maintenant, à se mettre à la nage : le voilier s'éloignait des îles de Glénan et cinglait à travers la passe de Concarneau. Un moyen de quitter le navire se présenta pour eux par hasard.

Le chef ordonna, ce qui se faisait quelquefois quand le temps était calme, de charger en grande partie une des embarcations avant de la mettre à l'eau. On descendait l'esquif porté par les palans de façon à ce que son bordage fût de niveau avec celui du vaisseau, on établissait et on fixait des passerelles et on pouvait ainsi, commodément, opérer le transbordement et descendre ensuite la chaloupe toute chargée à la mer. Quand cet ordre fut donné, Barnabé, qui l'entendit, serra fortement la main d'Yves et lui dit :

« Venez. »

Barnabé, dans la nuit, s'approcha du bordage là où une chaloupe avait été préparée comme nous venons de dire. Quelques hommes seulement étaient aux alentours. La nuit était noire. Le contremaître de la cale appela tout le monde disponible du côté des bagages déjà montés. Les deux Bretons restèrent seuls. Ils se confièrent à leur étoile. Ils entrèrent rapidement dans la chaloupe et se blottirent, un à l'avant, l'autre à l'arrière, dans l'espèce

de niche étroite, garnie de paille, ménagée sous les planches, cavité où l'on serre d'ordinaire des provisions, quand la chaloupe va en excursion de quelque durée. Ils se firent le plus petits possible et restèrent tout à fait immobiles dans ces cachettes, tandis qu'on entassait, au-dessus de leur tête, caisse sur caisse, barrique sur barrique, avec un grand fracas. Le temps qu'ils restèrent ainsi, dans l'incertitude de leur sort, leur parut terriblement long. D'un moment à l'autre on pouvait les appeler, les chercher, et, s'ils eussent été découverts, leur projet devenu manifeste, il y avait grande chance qu'on les abattrait à coups de pistolet ou les pendrait à une vergue. Ils eurent le bonheur que, dans le désordre du chargement, et parmi la complication des manœuvres et des préparatifs, leur absence passa inaperçue. Avec une satisfaction immense, ils sentirent qu'on halait la chaloupe pour la mettre à flot. Le bruit de la vague contre la coque de la petite embarcation, bruit très voisin de leurs oreilles, leur parut une musique délicieuse, c'était celle de la liberté prochaine… La navigation, dans la baie, puis dans la rivière, prit plusieurs heures. Chacun de son côté, les deux amis en suivaient, grâce aux bruits du dehors, tous les incidents. Ils purent sentir même, à un moment, que l'on amarrait la chaloupe, ils entendirent le va-et-vient du débarquement. Sortir et s'échapper, c'était la dernière affaire, la plus difficile, impossible peut-être. Ils avaient emporté une paire de pistolets, mais bien résolus de n'en user qu'à la dernière extrémité, car, s'ils réussissaient, sortant de leur cachette à l'improviste, à parvenir à la nage ou autrement sur le rivage et à atteindre la rivière que l'un et l'autre connaissaient fort bien, ils n'étaient pas certains du tout qu'une fois là, les complices de terre des contrebandiers n'allaient pas les arrêter et les livrer aux mains de ceux qu'ils fuyaient. Ce fut une minute de grande émotion quand les

dernières caisses, les plus proches d'eux, furent tirées avec bruit de dessus la planche qui servait de toit à leur retraite. Il fallait prendre un parti, sous peine d'être ramenés par le même chemin. Le retour pouvait avoir lieu immédiatement. Les contrebandiers n'ont pas l'habitude de rester plus longtemps qu'il ne faut, leur opération faite. Yvon n'entendant plus rien, eut peur que ce ne fût précisément ce qui se préparait, que les hommes fussent en train de délier les amarres. Il sortit avec précaution la tête et avança le bras pour quitter sa niche. Il faisait très noir. Au même instant, Barnabé sortit aussi, le prit par la main sans rien dire, et, tous deux, ils montèrent sur un banc et purent distinguer le rivage de la rivière. Il y avait à gauche, éclairé par la lumière assez vive d'une torche, tout un groupe de terriens et de chevaux auprès duquel le personnel des barques se tenait massé. Ces gens paraissaient tenir conseil. Un matelot seul gardait la passerelle. Cette circonstance, la présence de cet unique matelot, pouvait perdre irrémissiblement les deux fugitifs. Barnabé chercha dans sa poche son couteau. Il y sentit un morceau de corde. Rapidement son plan fut fait. De l'allure la plus naturelle, favorisé d'ailleurs par l'obscurité, il s'engagea sur la passerelle, suivi de près par Yves. Le matelot près de qui ils arrivaient s'était retourné surpris en les reconnaissant. Barnabé vint vers lui et lui dit d'un ton tranquille :

« C'est moi, Fred. »

Et, brusquement, il le saisit à la gorge et le renversa sur l'herbe, lui étreignant le cou. Aucun cri n'avait été poussé. Barnabé tenait l'homme étendu sur le dos. Sans se retourner, il passa à Yvon la corde en lui disant :

« Attache-lui les jambes. »

L'enfant procéda à cette opération, mais le matelot était fort et se débattait d'une façon inquiétante.

Yvon vit avec horreur un couteau qui se levait et qui, par trois fois, s'enfonça dans le côté du misérable.

« Il le fallait, lui ou nous », dit Barnabé. Mais Yvon frémissait.

Il y avait le long du lit de la rivière un sentier à sec, Barnabé s'y laissa glisser sans bruit en se pendant aux planches de la passerelle, Yvon en fit autant, et ils prirent leur course en s'éloignant de l'embouchure de la rivière. Quand ils eurent couru un certain temps, se jugeant assez éloignés des contrebandiers, ils remontèrent sur la rive en s'aidant des buissons et partirent à travers champs. Là, Yves, dans la nuit, ne se reconnut point, bien que les environs de Concarneau, à quelques lieues de Penhoël, lui fussent familiers. Ils avaient peur, en continuant à marcher, de se rejeter involontairement sur le passage des contrebandiers. Ils résolurent d'attendre le jour et se blottirent au pied d'une meule. Le reste de la nuit s'écoula sans incidents. Au matin, ils s'éveillèrent, le soleil déjà haut, et il y avait bien longtemps que l'astre du jour ne leur avait paru une si magnifique chose. Yvon se leva empli d'une joie juvénile et forte. Il allait revoir les siens dans quelques heures. Il exprima cette idée à haute voix et se reprocha aussitôt l'égoïsme de son bonheur en découvrant la tristesse peinte sur les traits de son compagnon. Il ne savait que faire.

« Venez avec moi, Barnabé, chez mon père, je vous jure que vous y serez en sûreté. »

Barnabe secoua la tête :

« Ma place n'est pas chez le baron de Valjacquelein. Qu'y ferais-je, même si j'y suis bien accueilli ? Je ne puis retourner à Brest auprès de ma mère, si elle vit encore. À Brest, on sait… Elle, la brave femme, me recevrait tout de même, bien que j'aie été mauvais pour elle. Ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait de m'embarquer à quelque presse au port de Concarneau, je ne suis peut-être pas signalé, et l'on disait, sur le navire, qu'on est en train d'armer des corsaires contre les Anglais. On voudra peut-être de moi et cela me nettoierait du reste.

Yvon insista inutilement. Ils prirent la route de Concarneau et trouvèrent la petite ville maritime en assez grande agitation. On y parlait d'une descente des Anglais et l'on perfectionnait l'armement de la Ville Close, c'est-à-dire de l'île fortifiée par Vauban, qui s'élève au milieu du port fermé et en commande l'entrée. Un des corsaires de la flotte de l'amiral Villaret-Joyeuse était à l'ancre. Barnabé n'eut qu'à se présenter au maître enrôleur pour être admis à titre auxiliaire dans l'équipage. Le brave garçon, tout heureux d'un succès si prompt, emmena Yvon dans la Ville Close pour le rendre témoin d'une chose à laquelle il tenait extrêmement ; ils entrèrent dans l'église qui est près des fortifications et l'ex-contrebandier distribua dans les troncs des pauvres les sommes assez importantes qu'il avait sur lui et qui représentaient ses parts de prise, gain illicite. Il ne garda que ce qu'il eût gagné comme paye ordinaire de matelot sur un navire de guerre. La conscience ainsi allégée, il embrassa fraternellement le cadet des Valjacquelein tout ému, et ils se quittèrent pleurant, joyeux pourtant, et se promettant de se donner des nouvelles.

Yvon (lui aussi, possédait l'accumulation de sa paye de mousse, et il n'avait jamais eu autant d'argent) prit une charrette

à louage, et, dans l'après-midi, il arrivait au château de Penhoël. Là, rien n'était changé, le lierre tapissait toujours les vieilles murailles et les tourelles. Yvon se précipita par la porte grande ouverte dans la vaste cour au pavage herbu ; il monta d'un trait l'escalier à rampe de fer forgé et pénétra dans la salle où il était sûr de trouver le baron. Il n'avait rencontré personne. La pièce était vide et les volets en étaient fermés !

« Est-ce que la mort avait passé par là ? »

Ce fut la première idée qui jaillit dans le cerveau du pauvre enfant soudain frappé au cœur !

« Mais de qui, la mort ? Ils ne pouvaient être tous morts. Et, d'ailleurs, pourquoi la porte du château était-elle grande ouverte ?

« Pourquoi toutes les portes étaient-elles ouvertes ?

« Ah ! Grande Manon, mon Dieu, n'est-elle point là ? »

Yvon court à la chambre de sa sœur. C'est là qu'il a dormi, tout enfant, c'est là qu'il a été élevé. Son cœur bat si fort qu'avant de tourner le pêne de la porte, il s'arrête. Il ouvre lentement et aperçoit…

Petite Manette.

Assise sur le tapis, plus grande, mais très reconnaissable et fort occupée d'une poupée qui n'était pas une poupée perroquet en soie verte et jaune, Manette, qui le reconnut tout de suite, battit des mains sans se lever et laissa tomber sa poupée pour lui tendre les bras en criant :

« Grand Yvon ! Grand Yvon ! »

Jeannie parut sur le seuil et demeura pétrifiée :

« Monsieur Yvonnaïk ! »

Et elle éclata en pleurs.

« Père ! grand-père ! où sont-ils ? Et Grande Manon ?… »

Jeannie pleurait plus fort. Elle se laissa tomber sur une chaise.

Yvon pâlit.

« Ils sont… ?

— Ils sont allés se promener. Y a bien longtemps qu'ils sont partis et moi je m'ennuie, Grand Yvon, je m'ennuie tant.

— Où sont-ils ? » murmura Yvon secouant le bras de Jeannie affaissée.

Jeannie l'entraîna hors de la portée de la petite fille.

« Ils sont en prison, monsieur Yvonnaïk.

— En prison ? s'exclama le malheureux enfant au comble de la stupéfaction.

— Tous en prison, Jésus, mon Dieu ! Les habits bleus de Paris qui ont mis aussi le Roi en prison sont venus, et ils ont pris M. le baron et M Manon dans une charrette, et aussi la marquise, la mère de M Manette !… Il n'y a que cette innocente-là qu'ils n'ont pas emmenée, comme si les autres n'étaient pas tout aussi innocents qu'elle. Et M. le chevalier y était déjà, en prison, dans leur Paris de malheur, où il n'y a que des assassins !

— Mais… ils ne sont pas morts, alors ? interrogea, bien inutilement, Yves, que le coup reçu privait presque de son intelligence.

— Pour Dieu Jésus Seigneur, j'espère bien que non ! fit Jeannie en joignant les mains. Y'a de mort le vieux Charlik, qui s'en est allé il n'y a pas une semaine. Il n'avait pas pu prendre son parti de voir M. le baron arrêté. Cela lui a tourné les sangs. Et il disait encore, le pauvre homme, qu'il voulait aller à Nantes et que son maître avait eu tort de l'empêcher de le suivre.

— À Nantes ? Ils se sont donc dirigés vers Nantes ?

— Oui dame, monsieur Yvonnaïk, et, depuis ce temps-là, nous n'avons point de nouvelles. M Manon en partant (et elle en a eu du courage notre demoiselle), m'a bien recommandé la petite et m'a dit qu'elle me ferait tenir des nouvelles par Charlik, qui savait lire, mais Charlik n'a rien reçu et depuis il n'est rien arrivé. Et je ne sais pas ce qui leur est advenu à eux autres. C'est-il Dieu possible que vous voilà, monsieur Yvon !...

— À Nantes, s'écria Yvon, mais j'y vais !

— Ah ! monsieur Yvon, il y a la guerre tout par là, les gars de Vendée se sont rébellionnés contre les habits bleus de Paris et beaucoup de par ici ont pris leur fusil sans rien dire et sont partis pour tâcher de sauver Monseigneur le Roi des griffes des Parisiens et aussi nos bons messieurs prêtres.

— La guerre, répéta Yves dans une ignorance complète de tous les événements de ces terribles années, qu'il avait passées séparé du monde des vivants en cette citadelle flottante de la contrebande. Qui est-ce qui fait la guerre ? Les Anglais sont venus ?

— Pas encore, monsieur Yvonnaïk, bien qu'on en parle. C'est nos gars de Bretagne qui se réunissent avec des fusils et qui tirent sur les gens de Paris. C'est pas une fille comme moi qui peut vous

raconter ces choses-là, pour sûr. Si M. le recteur était ici, il vous expliquerait, mais ils l'ont fait partir pour Vannes.

— Qu'importe ! Il faut que j'aille à Nantes…

— Jésus Seigneur, n'en faites rien ; c'est pas la place d'un enfant dans la guerre !

— Je n'ai pas peur de la guerre. Combien y a-t-il de temps qu'ils sont partis avec ces soldats ?

— Va y avoir un mois seulement dans deux jours, monsieur Yvonnaïk. Il me semble qu'il y a bien plus longtemps, tant je me fais vieille. »

Yvon réfléchissait.

« Je vais à Nantes, déclara-t-il.

— Non, n'y allez pas, monsieur Yvonnaïk, on vous arrêtera là-bas, rien que parce que vous êtes fils de noble.

— Comment ? c'est parce qu'il est gentilhomme qu'on a arrêté mon grand-père ?

— Oui, monsieur Yvonnaïk. On court sus aux nobles maintenant. C'est à cause de cela que nos gars se réunissent pour se battre. Ils ne veulent pas qu'on touche à nos seigneurs, ah ! Dieu non ! »

Yvon commençait à comprendre, mais toutes ses idées étaient renversées. Il n'en était pas moins décidé à partir. Manette ne pouvait admettre qu'on la laissât seule aussi longtemps pour causer dans une autre chambre, elle fit irruption et se jeta de nouveau au cou de Grand Yvon.

« Tu ne vas plus jamais t'en aller, à présent, Grand Yvon, dis ? Tu vas rester avec moi pour attendre Grande Manon et Pépère. Je ne veux pas que tu t'en ailles, moi ! »

Yvon se sentit remué du langage de cette fillette de huit ans qui avait déjà traversé tant d'épreuves et vécu constamment entre des mains étrangères. Il décida qu'il ne partirait que le lendemain matin. Il passa la journée et la soirée à bavarder avec l'enfant. C'était à son tour d'interroger Petite Manette et d'obtenir d'elle des renseignements sur ceux qu'il aimait, mais il fit parler beaucoup aussi Jeannie et en tira le plus qu'il put. Il apprit tout ce qu'on avait tenté pour le retrouver, et il comprit que le chevalier n'était allé à Paris que pour cela. Il sut comment Manette était arrivée. Il continuait à ne pas s'expliquer l'arrestation de son vénérable grand-père, et l'absence de sa sœur. Suivant son habitude, prise dès l'enfance, il mûrissait son projet avant de partir, avant de se rendre dans une ville où il espérait bien obtenir d'embrasser ceux qui lui étaient chers, privés de leur liberté à sa grande indignation.

Ce fait le révoltait, avant tout et par-dessus tout. Il y revenait sans cesse en questionnant Jeannie, qui n'en pouvait mais. Il se persuada que la présence de la marquise à Penhoël avait dû être l'unique cause de l'erreur (il croyait à une erreur), c'est-à-dire de cette arrestation inexplicable pour lui, et ce fut cette conviction qui détermina son projet. Il emmènerait Petite Manette à Nantes, il irait trouver l'homme, quel qu'il fût, qui commandait là, et lui demanderait la liberté des siens et celle de la mère de Manette. Il était impossible de lui refuser une justice si évidemment due. Ils dînèrent au château, pour la première fois assis sur des chaises autour d'une table, Petite Manette et Grand Yvon. Jeanne les ser-

vait, moitié riant, moitié pleurant. Elle n'avait pas tué le veau gras pour le retour de l'enfant qui n'était pas l'enfant prodigue, mais elle avait préparé un repas qui eût semblé luxueux à Yvon autrefois, habitué qu'il était à la vie du château pauvre. Il y avait un poulet rôti, et, comme, sur ses questions, Yvon avait dit sommairement à Jeannie qu'il venait de voyager sur mer pendant deux ans, elle lui dit :

« Vous n'en avez pas dû manger souvent, du poulet, monsieur Yvonnaïk, dans les pays de sauvages où vous êtes allé.

— Mais si, j'en ai mangé souvent du poulet, répondit Yvon en souriant, et je ne suis pas allé dans des pays de sauvages ; sauf, une fois, en Espagne, où je suis resté deux heures à terre, je n'ai jamais quitté le vaisseau.

— En Espagne, Jésus Marie, s'écria Jeannie pendant que Manette ouvrait de grands veux ; ce qui m'étonne, ayant fait tout ça, c'est que les hommes ne vous aient point tué. »

Yvon pensa qu'au contraire c'était lui qui avait tué ou c'était tout comme. Là, dans la salle à manger paternelle, la vision de la chose monstrueuse accomplie la veille au soir lui revint avec intensité et il frissonna.

Quand Yves expliqua à Jeannie son intention d'emmener Manette et pourquoi il le faisait, la brave fille fut stupéfaite. Elle essaya de l'en détourner ; mais Yves parla net et haut comme quelqu'un qui a une volonté. Il était le fils du château, le seul survivant ou du moins présent de ses maîtres, Jeannie ne put que pleurer. Yvon lui ordonna de garder le château autant qu'elle pourrait, tant que lui et les siens ne reviendraient pas, ajoutant

qu'il espérait bien y revenir vite. Alors Jeannie se résigna, non sans dire à Yvon :

« M. le baron nous avait laissé, à Charlik et à moi, une bonne somme, monsieur Yvonnaïk, je n'en ai pas besoin, je n'ai besoin de rien, avec le jardin, la vache et ce que j'ai amassé de mes gages. Cet argent-là, i faut le prendre. »

Yvon réfléchit et accepta d'emporter la moitié de la somme, c'est-à-dire deux mille écus. Jeannie passa une partie de la nuit à préparer les vêtements et le linge de Manette et ce qui allait encore des effets d'Yvon. Dès le matin, les deux enfants partirent en carriole par la même route qu'avaient suivie leurs parents un mois avant. Cette fois, il n'y avait pas d'habits bleus. Ils arrivèrent sans difficulté jusqu'à Nantes, mais là ils trouvèrent une ville fermée, emplie de troupes, d'habits bleus, comme disait Jeannie. Il y en avait à la porte, pour garder l'entrée, qui n'avaient l'air ni bon ni de bonne humeur.

« Qu'est-ce que vous venez faire ici ? dit un gros sergent de garde nationale, à vieux tricorne pelé, le baudrier neuf de son sabre lui couvrant toute la poitrine. Il y a déjà trop de mioches dans la ville. Nous avons consigne de laisser tout le monde entrer et personne sortir. Filez chez vos parents.

— Nos parents sont ici, à Nantes, dit tranquillement Yves. Ils nous attendent, mais nous n'y resterons pas longtemps. Nous habitons dehors. »

Sans s'en douter, il ne pouvait rien déclarer de meilleur à ce garde national pour être autorisé à passer. Nantes regorgeait de fugitifs des deux partis, de mendiants bretons, d'enfants abandonnés parce que leurs père et mûre avaient disparu dans les

troubles. Cette foule d'affamés allait grossissant de jour en jour, et on commençait à prendre des mesures pour arrêter cet accroissement inquiétant.

Ayant franchi la porte de la ville, Yvon se logea dans un hôtel, puis s'enquit du nom du gouverneur militaire de la place. Ce ne fut pas facile d'arriver jusqu'à lui. Quand il obtint d'être reçu, ce fut parce qu'il avait écrit à la femme du général une lettre touchante et simple dans laquelle il expliquait qu'ils étaient deux enfants abandonnés, par suite de l'arrestation de leurs parents, il la suppliait de lui faire donner au moins des renseignements sur ce qu'était devenue sa famille.

On introduisit, un matin, Manette et Yvon dans une belle pièce luxueusement meublée, encombrée de paravents et de meubles comme Yvon n'en avait jamais vu. Ce qui le frappa le plus et d'abord, en ce milieu, ce fut un grand militaire en superbe uniforme avec un haut col brodé d'or. Il se tenait debout dans le fond de la pièce, et fixait un regard froid et sévère sur les enfants. Yvon se rappelait l'air dur ou même cruel des contrebandiers, de leur chef ; la sévérité des traits de ce général était tout autre chose, quelque chose qui lui sembla plus implacable encore, celle d'un homme que rien ne devait faire fléchir quand il s'agissait de son devoir.

Yvon s'imagina tout de suite que c'était ce chef-là qui avait fait arrêter tous les siens, et il en resta muet un instant, craignant de trop dire. C'est à peine s'il s'était aperçu de la présence d'une dame, assise sur un canapé bas, et qui, elle, avait un visage exprimant la bonté.

Manette, nullement intimidée dès qu'elle était entrée tenant la main de son « Grand Yvon », avait tout de suite regardé la dame qui était belle et bien habillée. Très stylée à ce point de vue par sa maman, elle fit une révérence parfaite en se reculant avec une gaucherie pleine de grâce, et elle restait ensuite à contempler la dame dans les yeux, la bouche naïvement ouverte.

« Qu'est-ce que vous voulez, mes enfants ? demanda celle-ci d'une voix douce.

— Nous demandons ce qu'on a fait de nos parents, prononça Yvon, qui s'enhardissait. On m'a dit que des soldats étaient venus les prendre pour les amener ici. Ils n'ont rien commis de mal.

— Où étiez-vous ?

— Moi, j'avais été pris par des brigands qui m'avaient emmené sur mer, c'est quand je suis revenu…

— Sur mer ? » interrompit la dame étonnée.

Ce pouvaient être des soldats ou des partisans vendéens que l'enfant appelait des brigands, mais qu'il eût été emmené sur mer, cela paraissait plus étonnant.

« Oui, dit Yvon, voyant que la dame s'intéressait ; je viens de passer deux ans prisonnier, à bord d'un vaisseau de contrebandiers.

— Vraiment ! »

La dame se retourna vers le grand officier, qui demeura impassible.

« Racontez-nous cela, mon enfant. »

Yves, avec l'accent de la vérité, narra de son mieux sa vie pendant ces deux dernières années et donna beaucoup de détails que, certainement, il ne pouvait avoir inventés.

Sa figure hâlée et ses mains calleuses, contrastant avec le joli costume neuf qu'il avait acheté à Nantes, ne démentaient pas sa narration.

La dame l'écoutait, lui posait des questions, évidemment captivée par le récit des passes terribles que cet enfant si jeune avait traversées. Elle eut plusieurs exclamations. Quand Yvon en fut arrivé à son retour au château, l'évocation de sa vie d'homme lui avait enlevé toute timidité, et son indignation l'ayant repris tout entier, ce fut les larmes aux yeux, mais très fièrement qu'il termina :

« On a arrêté mon vieux grand-père, on a arrêté ma grande sœur, ils n'ont jamais rien fait de mal de leur vie ; au contraire, si vous saviez comme ils sont bons. On a emmené aussi la mère de Petite Manette que voici, une dame qui avait de belles toilettes et qui ne pensait qu'à ça… Ça n'est pas juste, rendez-les moi. Ils ne peuvent pas s'évader comme moi, et ce n'est pas ici des coureurs de mer qui vous gardent quand ils vous ont pris pour qu'on ne puisse les dénoncer. »

La dame ne souriait plus.

« Pauvres enfants ! laissa-t-elle échapper. Si votre grand-père n'avait rien fait, on ne l'aurait pas arrêté.

— Le baron de Valjacquelein ne peut rien faire de mal… madame », cria presque le jeune cadet des Valjacquelein, les joues empourprées. La dame ne put retenir un mouvement.

« Ah ! c'est le baron de Valjacquelein qui est votre grand-père ? »

Le général s'avança.

« C'est bon. Votre grand-père et votre sœur ne sont pas arrivés à Nantes. Ils ont été délivrés en route par les Vendéens et je sais qu'ils ont pu passer en Angleterre. Si vous voulez essayer de les rejoindre, jeune homme, je vais vous faire donner un sauf-conduit. »

S'il le voulait !... Il aurait accepté un sauf-conduit pour la Chine et serait parti aussitôt si on lui avait dit que Grande Manon et grand-père y étaient.

« Ah oui, monsieur le chef ! s'écria-t-il, oubliant qu'il ne parlait plus au chef des contrebandiers.

— Il ne faut pas dire monsieur le chef, reprit la dame en riant de tout son cœur, il faut dire « mon général ».

Ce nom de général qu'Yvon n'avait jamais entendu prononcer qu'en lisant de l'histoire dans les livres, avec son grand-père, lui produisit la plus vive impression. Dans son esprit d'enfant (et il en était resté comme instruction à ce qu'il avait appris jusqu'à douze ans) un général, c'était quelque chose de très grand, presque un roi, qui commandait tout seul à des peuples et dirigeait leur sort à sa guise. Il s'écria, très troublé, très ému :

« Merci, mon général..., mais mon père, qui est à Paris, en prison...

— Votre père se tirera d'affaire, j'espère. Vous ne pouvez rien pour lui, ni moi non plus. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est

de rejoindre votre grand-père, qui doit être à Londres.

— Et… la mère de Manette… ?

— Elle est aussi à Londres… Mais, mon enfant, ce que vous nous avez raconté me semble prouver (et ce général parlait d'une voix très douce, maintenant) que vous êtes né pour faire un soldat ou un marin, en tout cas un bon serviteur de la France. Quand vous voudrez, venez me trouver, je me charge de vous. »

Et il l'interrogea assez longuement sur le vaisseau contrebandier, son organisation intérieure, les parages qu'il hantait, et prit note des réponses sur un carnet. Quand Yvon raconta son évasion en compagnie de Barnabé, il parla de ce dernier avec chaleur, sans oublier l'abandon que son ami avait fait de l'argent de contrebande dans les troncs de l'église de Concarneau. Le général inscrivit le nom du matelot et dit :

« Soyez tranquille sur le sort de votre ami, je me charge de celui-là. »

La dame embrassa Manette, et le général congédia les deux enfants.

Au sortir de cette entrevue, Yves se sentit tout à fait un homme.

Le sauf-conduit lui fut délivré sur le vu d'un mot que le général lui avait donné.

Yvon et Manette partirent pour Londres. Le voyage fut long, mais sans incidents graves. Une fois à Londres, Yves, avec le bon sens au-dessus de son âge qu'il eut toujours, comprit que la première chose à faire, pour être libre dans ses recherches, et dans

l'intérêt même de Manette, était de se séparer de la petite fille et de la mettre en pension. Il se renseigna et alla demander à la maîtresse d'un établissement où se trouvaient déjà plusieurs filles d'émigrés, de recevoir sa petite amie. Cette dame, étonnée qu'un enfant si jeune fût chargé d'une semblable mission, l'interrogea et il dut raconter de nouveau toute son histoire. La maîtresse de pension, elle-même fille d'une mère française, comprit que cette situation anormale était un résultat des événements extraordinaires que traversait la France. Elle accepta Manette. Yves se démunit de la plus grande partie de ce qui lui restait d'argent, pour assurer d'avance le payement de la pension le plus longtemps possible et, puisqu'il le fallait, il se sépara de Manette non sans grande tristesse.

Entre temps, Yves avait commencé ses recherches ; il les poursuivit vainement. Reçu par le représentant de la France à Londres, que la narration de ses aventures intéressa comme le général de Nantes, il apprit de lui que la marquise de Nérins et le marquis étaient allés en Prusse pour rejoindre le gros des émigrés français, mais on ne connaissait point le baron de Valjacquelein, son passage n'avait laissé aucune trace. La vie retirée qu'il menait, sans doute en quelque cottage, avec sa petite-fille, n'avait pas attiré l'attention.

Tout le mouvement que se donna Yvon dans cette capitale inconnue, dont il ignorait la langue, ayant seulement appris quelques mots d'anglais sur le bateau contrebandier, n'aboutit qu'à lui faire dépenser son peu d'argent, avec la seule consolation de venir voir Manette au parloir de sa pension plusieurs fois par semaine.

Manette s'était d'abord refusée, avec larmes et cris, à quitter son Grand Yvon ; il avait fallu l'arracher des bras de son ami. À présent, elle était enchantée du pensionnat, ravie de la vie en commun, fort douce, qu'elle y menait en compagnie permanente d'autres petites filles, bonheur qu'elle avait ignoré jusque-là.

Les ressources d'Yvon étaient presque épuisées. Son grand-père et sa sœur restant introuvables, Yvon décida de retourner en France. Il fit ses adieux à Manette, lui promit de venir la reprendre et reçut la promesse de la maîtresse de pension que M de Nérins serait traitée avec la plus grande douceur. Le cadet des Valjacquelein revint en Bretagne. Il se présenta à Nantes, chez le général, qui le dirigea sur Brest. Peu après, Yves était admis sur un vaisseau de guerre en qualité d'élève aspirant. Ce fut sans grand étonnement, mais avec beaucoup de joie, qu'il retrouva à bord son ami Barnabé, nommé quartier-maître, sur la recommandation du général. Barnabé n'avait rien compris à cette protection éloignée, car il connaissait les événements, et s'il avait été tenté de l'attribuer à la noble famille d'Yvon, il ne pouvait admettre cette idée, sachant que la noblesse du Morbihan, loin d'avoir aucune influence dans les conseils du gouvernement d'alors, était traitée en suspecte, sinon en ennemie. Les deux amis étaient réunis et restèrent unis.

Nous ne suivrons pas Yvon durant les campagnes sur mer qu'il fit les années suivantes, années glorieuses pour notre marine, mais où elle fut placée dans des conditions d'infériorité particulièrement périlleuses. Yvon, qui avait la volonté d'arriver et le sentiment du devoir, s'instruisit, se conduisit en brave marin, se battit brillamment, fut blessé sans gravité et conquit en peu de

temps les grades inférieurs. L'avancement était rapide à cette époque. À vingt ans, Yvon était enseigne.

Épilogue

Un jeune cavalier très élégant, en culotte blanche, bottes brillantes au soleil, habit à revers serré à la taille et chapeau de feutre gris très évasé, allait au pas sur une route forestière des environs de Londres, par un joli après-midi du mois d'août de l'an 1800.

Le cheval était gai, agitait comme un panache sa queue coupée court, secouait la tête avec mutinerie et paraissait tout pétulant dans sa robe lustrée de bête bien nourrie. Le cavalier était triste et pensif. Ses pensées remontaient loin dans le passé, sa méditation était moins jeune que son âge. Ses traits délicats s'assombrissaient encore par le hâle dont ils étaient couverts et, au gré de sa songerie, son corps s'abandonnait au mouvement que lui imprimait la marche joyeuse et pimpante de sa monture.

Plongé dans ses pensées, le cavalier n'aperçut pas, sur un côté de la route, une femme en toilette élégante, manches bouffantes, robe blanche très haute à la taille et longs plis traînants ; elle se tenait debout, la main appuyée à la boule d'une borne, d'où partait une chaîne destinée à marquer la limite d'un parc.

En dépit de l'élégance de son costume de jeune fille, cette femme ne paraissait pas de la première jeunesse ; son visage amaigri, sa pâleur, ses yeux profondément creusés, disaient qu'elle avait dû beaucoup et longtemps souffrir.

En approchant cette forme blanche, droite, le cheval pointa des oreilles, tout prêt à faire un écart. Ce mouvement fut senti par le cavalier, toujours distrait ou plutôt profondément absorbé. C'est à peine s'il accorda une parcelle de son attention à la présence de l'inconnue ; mais celle-ci, pour examiner de près le visage du jeune homme, se pencha en avant d'une façon si marquée et si brusque que celui qui était l'objet de cette attention souleva machinalement son chapeau. Au même instant, les regards s'étant croisés, une double exclamation retentit :

« Manon ! Manon ! fit le jeune homme d'une voix profonde.

— Yves ! oh mon Dieu ! c'est donc vrai !

— Ah ! que je t'ai cherchée, dit Yves, qui s'était précipité à bas de son cheval et qui avait déjà serré sa sœur dans ses bras d'une étreinte presque douloureuse. Père ? Grand-père ?

— Ils sont ici, bien portants.

— Oh ! Manon », s'écria Yves avec un accent de joie immense.

Et il l'embrassa tant et tant de fois qu'il avait l'air de ne vouloir cesser que quand il aurait rattrapé tout l'arriéré.

Manon, suffoquée, pleurait, et n'avait que la force de répéter :

« Toi, mon Dieu !... Toi, mon Dieu !... »

Le jeune homme l'écarta au bout de ses bras pour examiner son visage.

« Tu as bien pleuré ! »

Et il recula, enveloppant du regard toute la personne fluette de sa sœur aînée, et il s'écria comiquement :

« Mais, Grande Manon, tu es toute petite ! »

Un sourire se fit jour pour la première fois à travers les larmes heureuses de la petite Grande Manon.

« C'est que j'ai vieilli ; quand on vieillit on redevient petit… Que tu es grand, petit Yvon ! »

Ils rirent et se rejetèrent dans les bras l'un de l'autre, et pleurèrent tant qu'ils purent, car, en pareil cas, il n'y a pas autre chose à faire que de pleurer une bonne fois tout son content, pour en finir. Et d'ailleurs, c'est irrésistible.

« Où as-tu été ? d'où viens-tu ?

— Ah ! j'ai navigué tout le temps. Je vous raconterai, j'ai été en Égypte avec Bonaparte… Je suis revenu. Les Anglais m'ont fait prisonnier, avec un éclat de bombe dans le bras… Ils m'ont relâché à la paix. J'ai été dans l'Inde… Au retour, on s'est encore battu… J'ai encore été pris… On a refait la paix… on m'a relâché… et me voici à Londres, en Angleterre, libre, pour faire sortir Manette de pension. Et je te retrouve.

— Manette en pension ! dit Manon ébahie. Et à Londres, près de nous ?

— Oui. Et vous ?

— Nous ? nous t'avons pleuré ! Grand-père et moi nous n'avons pas quitté d'ici… notre père, échappé par miracle à la mort, à Paris, a fini par nous rejoindre. Il a passé son temps à te chercher, en Bretagne, partout, sans trouver trace de toi. »

Et elle termina avec un cri :

« Nous avions renoncé, depuis huit ans ! Lettre sur lettre d'abord à Penhoël, Jeannie et Charlik disparus, le château brûlé.

— J'ai su.

— Le grand-père ne quitte plus son fauteuil ; quand il va te voir, il est capable de se lever… Mais il faut faire attention, le préparer, à son âge !… »

Le père et le grand-père supportèrent les émotions de ce retour, les joies de cette réunion. Le vieux baron reprit un courant de vie, son vieux visage éclairé de tout ce nouveau matin. Il disait maintenant, souvent, en se frottant les mains, en regardant Manette, revenue de pension et autant de la famille que si elle y était née :

« Je suis content !… je suis content ! »

On retourna en France. On rebâtit le château de Penhoël. On y célébra, quelques années après, le mariage d'un jeune officier de marine avec M de Nérins ; et cette histoire est finie, car elle continua, et, on le sait, ceux qui sont heureux n'ont pas d'histoire.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Disparus. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.